

# Le Samedi

VOL. X. No 12  
MONTREAL, 20 AOUT 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

MUSÉE FÉMININ



UNE ÉTUDE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Cents

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs-Propriétaires,  
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 20 AOUT 1898

## SUBSTITUTION



I  
Ce qu'on pouvait voir à trois heures de l'après-midi, sur la plage de Karamorakarantofani (Afrique).

## Noelle la Blonde

Une étrange et touchante histoire qui emprunte à un récent et retentissant jugement dont les conséquences agitent encore périodiquement la France, une étonnante actualité.

Des scènes d'intimité naïve succédant à de dramatiques situations et, dominant tout, la séduisante figure de l'héroïne, NOELLE LA BLONDE, si longtemps séparée de sa famille, recueillie par de braves gens du peuple et subissant toutes les misères, toutes les avanies, avant d'être rendue à ses parents. Telle est la récente production de l'écrivain si sympathique aux âmes avides d'émotions, qui a nom Maxime Vallemar.

NOELLE LA BLONDE tiendra, dans la collection, déjà longue, des feuilletons publiés par le "Samedi", une place à part. Toutes les mères s'intéresseront à sa poignante histoire et goûteront avec elle le bonheur si bien mérité après d'aussi terribles épreuves.

Le "Samedi" commencera, dans le numéro du 3 septembre, la publication de NOELLE LA BLONDE.

## BOUQUET DE PENSÉES

Les marchands de poisson ne considéreront jamais le vendredi comme un jour néfaste.

x

Un homme peut croire qu'il y a quelque chose d'angélique chez sa femme, mais seulement jusqu'au jour où il lui achètera des plumes.

x

Il n'y a qu'une période dans la vie d'une femme et pendant cette période elle ne pense uniquement qu'à ses toilettes. Elle dure du berceau à la tombe.

x

On peut avoir un bon parapluie pour \$2; mais aussi longtemps qu'on peut en emprunter un de six piastres pour rien, on serait bien fou d'avancer son argent.

x

Un nouveau marié est sous l'impression qu'il pourra faire sa volonté après le mariage, mais combien souvent sa femme ne le relève-t-elle pas de cette fausse impression!

x

Un homme qui vous doit de l'argent depuis deux ans, commence à croire que le compte n'est pas exact. Après trois années, il n'est pas éloigné de vous prendre pour un voleur.

UN SOLITAIRE.

## LA FAMILLE DU PROFESSEUR

Un honorable professeur auquel sa femme présentait, chaque année, un beau et gros garçon, nomma le premier "Primus", le second "Secundus" et ainsi de suite, jusqu'au dixième qui obtint le nom de "Decimus".

Arrivé là, le professeur pensa qu'il avait été bien imprudent et quand, l'année suivante, un onzième héritier vint augmenter sa déjà nombreuse famille, il lui imposa le nom de "Finis".

Hélas! Trois fois hélas! ce n'était pas fini du tout, car, cette année, Madame a offert à son mari, pour sa fête, un douzième rejeton, une fille cette fois. Le professeur l'a nommée "Errata".

## SES PRÉFÉRENCES

Un savant me disait hier: "Une mouche peut donner six cents coups d'aile à la seconde!" — "D'accord; mais je sais, moi qui suis chauve, qu'elle préfère et de beaucoup se promener en se frottant les pattes sur un crâne poli."

## AU PAYS DES SAUCISSES

*Le touriste.*—Garçon, pourquoi donc nous servez-vous des cuillères avec nos bocks de bière?

*Le garçon.*—Z'est bour redirer les genilles qui domperont tetans.

## ÉTONNANT

*Balendard.*—On a beau dire, vois-tu, c'est étonnant les graphologues! j'en ai eu la preuve aujourd'hui encore.

*Bezuchet.*—Que vous est-il donc arrivé?

*Balendard.*—J'en consulte un et voici que de la manière dont j'avais fait l'h du mot "hépinars", il a deviné tout de suite que je n'avais jamais eu de prix d'ortographe.



II

Ce qu'on pouvait y voir à six heures du soir.

## LEÇONS DE CHOSES

Un inspecteur d'école trouvant une classe hésitante sur les réponses à faire à ses interrogations, demanda: "Avec quelle arme Samson vainquit-il les Philistins?" et il désigna sa joue en disant: "Qu'est ce que cela?" Aussi sa joie a dû être grande en entendant un chœur général répondre: "Une mâchoire d'âne."

## LE RÉSULTAT

*Louisette.*—Moi, je ne veux pas me laver la figure, na!

*Grand'mère.*—Et pourquoi ça? Je me la lave bien, moi, la figure, et trois fois par jour encore et depuis que j'étais petite fille!

*Louisette.*—Oui, et aussi regarde comme elle est toute plissée!

## QUE VOULAIT-ELLE DE PLUS

*Mme Colmonté.*—Ma chère fille, je n'approuve pas du tout la cour que semble te faire monsieur Klondyke.

*La fille.*—Comment cela, maman?

*Mme Colmonté.*—Non, c'est un homme qui ne me paraît pas avoir pour un liard de principes.

*La fille.*—Maman, ce que je sais c'est qu'il possède une fortune de \$100,000 qui lui rapporte dix pour cent par an. Que voulez-vous donc de plus?

## A LA CAMPAGNE

*Un voyageur.*—Pardon, bonne femme, ce pic rouvert de neige, là-bas, c'est la montagne Sancy, n'est-ce pas?

*La paysanne.*—Oui bien, à moins qu'on ne l'ait changé de place!

## UN HOMME RUSÉ

*Poumadour.*—Pourquoi donc n'essayez-vous pas de faire des affaires avec Finelame; il est très lancé.

*Trufaldin.*—Jamais de la vie; je n'aime pas à faire des transactions avec un homme qui est plus rusé que moi.

*Poumadour.*—Plus rusé que vous! En quoi?

*Trufaldin (avec rancune).*—Un animal qui a eu, avant moi, la chance d'épouser ma femme et qui ne l'a pas fait!

SUGGESTION



Elle (piquée). — Je ne sais véritablement quoi faire de vous, monsieur Dade.  
Lui (douxment). — Pourquoi n'essayez-vous pas de faire de moi un mari ?

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUS LES ÉPOQUES  
DDI

UN SEUL ARPENT

Si j'avais un arpent de sol, mont val ou plaine,  
Avec un filet d'eau, torrent, source ou ruisseau,  
J'y planterais un arbre, olivier, saule ou frêne,  
J'y bâtirais un toit, chaume, tuile ou roseau.

Sur mon arbre un doux nid, gramen, duvet ou laine,  
Retiendrait un chanteur, pinson, merle ou moineau ;  
Sous mon toit un deux lit, hamac, natte ou berceau,  
Retiendrait une enfant, blonde, brune ou châtaine.

Je ne veux qu'un arpent ; pour le mesurer mieux,  
Je dirais à l'enfant, la plus belle à mes yeux :  
Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève !

Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,  
Aussi loin je m'en vais tracer mon horizon :  
Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

JOSEPHIN SOLIARY.

INSTANTANÉS PARISIENS

L'HEURE DU CRÉPUSCULE

C'est l'heure du crépuscule ; la jeune malade s'est fait porter près de la fenêtre ouverte. Sur l'oreiller blanc, où le soleil couchant accroche un reflet rouge repose, légèrement penché en arrière, le visage pâle et amaigri de l'enfant, aux yeux très lointains et très doux que la maladie a creusés, aux lèvres très faites pour l'amour, que le froid baiser a métérisés. Ses bras qu'elle n'a plus la force de supporter, s'appuient le long du fauteuil, dans une main la tige d'un lis à peine éelos.

C'est l'heure du crépuscule. Au dehors, le soleil, prêt à disparaître, fait les horizons violets, la mer intensivement azurée, et la tiède brise d'une belle soirée d'été, sous un ciel oriental, promène à travers les espaces l'indéfinissable et saisissant concert de la nature mourante. Et la jeune fille repose, enivrée par les parfums qui montent des vagues berceuses, l'œil fixant à travers la pénombre des au delà mystérieux et infiniment lointains, tout son être doucement caressé par le rythme lent et attristé d'une chanson très tendre qui lui arriverait comme le plaintif écho de douleurs anciennes depuis longtemps oubliées.

Mais voici que tout-à-coup la jeune fille a tressailli. Qui donc, souvenir triste ou triste pressentiment, est venu rompre son extase ?... Qui vient de passer avec un frôlement d'ailes ? Sans doute quelque fleur que le vent

emporte, peut être aussi quelque bel ange at-tardé sur la terre et re-gagnant l'azur.

Et, doucement, la pauvre enfant repose sa tête sur son oreiller avec un sourire ; et doucement le lis blanc glisse de sa main...

C'était l'heure du crépuscule.

N...

DANGEREUX

Rouleau. — Dis, Bouleau, toi qui est dans le train, indique-moi donc un bon photographe ; ma belle-mère veut faire faire son portrait.

Bouleau. — Va chez Laprés et Lavergne.

Rouleau. — Jamais de la vie.

Bouleau. — Pourquoi ?

Rouleau. — Ils la feraient trop ressembler.

CALINOTADE

Monsieur. — Firmin, je n'ai plus de cartes de visite ; vous irez m'en commander un cent.

Firmin. — Bien, monsieur... A quel nom ?

TOUT SE PAIE

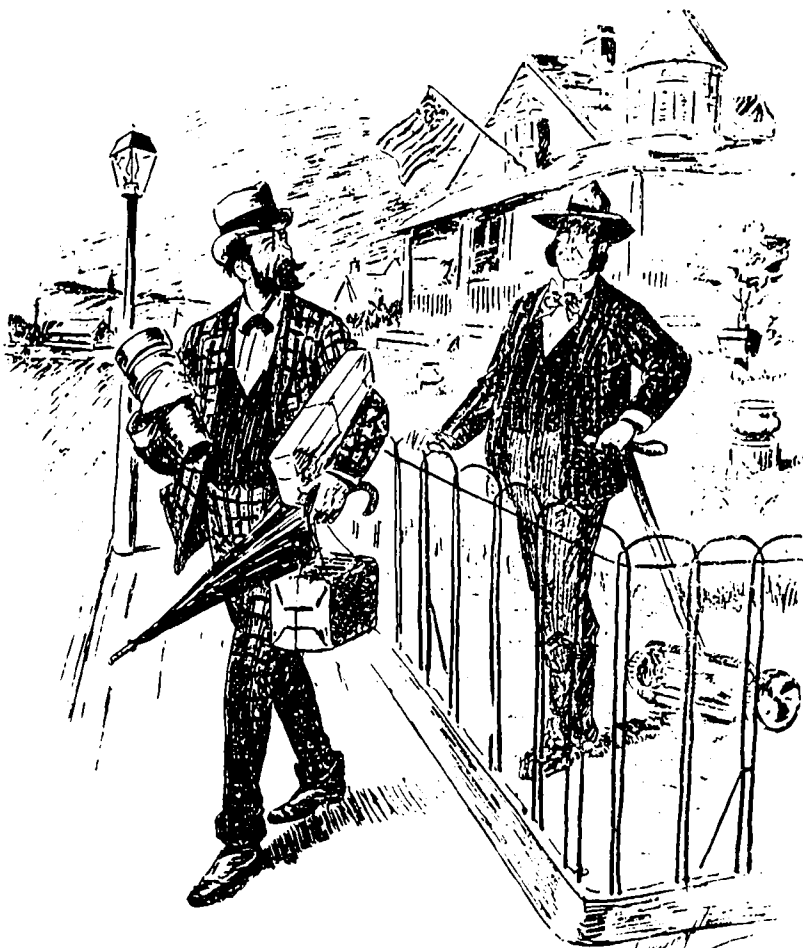
L'avocat. — Voyons, monsieur Durepaie,

vous êtes vous enfin décidé de prendre mon avis et de régler notre petit compte ?

Le client (sans empressement). — O - u - i.

L'avocat. — Très bien. (Au commis.) Elouard, ajoutez donc 85 pour un avis, au compte de Mr Durepaie.

TRÈS SÉRIEUX



Bouleau. — J'ai vu le docteur sortir de chez vous ce matin, serait-ce sérieux ?  
Rouleau. — Si c'est sérieux ? Je vous crois ! Trois jumeaux.

## LES IMPRESSIONS DE MARIANNE



I  
Terremolle... Fini ! La gloire de ma vie artistique ! Et ce qu'il est réussi ! Je vais être fameux, illustre...



II  
...Pendant que la terre est encore fraîche, je vais aller chercher le fameux Du-marbre et le prier de venir voir mon œuvre.

## SONNET TRISTE

O belle nuit d'avril, alors qu'en mon jardin  
De la pluie fine et douce les pures gouttelettes  
Dégoulinent du toit en perles verdelettes  
Et qu'un berçant murmure s'entend dans le lointain.

Je vais, vagabondant au hasard des sentiers  
Sans me préoccuper, ermite solitaire  
De tout ce qui s'agite et se meut sur la terre  
Cueillant un humble fruit au prochain noisetier.

O, qu'importe à ma chair et les âpres morsures  
A mon cœur la souffrance qu'apportent les blessures  
Et des hommes jaloux les sourires moqueurs !

Je m'en console vite et paisible attend l'heure  
Bénie, ou mon ceroneil enguirlandé de fleurs,  
Tranquille, gagnera sa dernière demeure.

SYLVIO.

## L'HÉRITAGE

Un beau matin, brusquement, comme cela, sans qu'on eût crié gare, monsieur et madame Beuriot apprirent, par une lettre d'un notaire, que leur cousin Fignard, — Camille Fignard, de Melun, — était décédé et qu'ils en héritaient.

Ils se regardèrent tout pâles, n'y pouvant croire. Ils étaient bien, à la vérité, les plus proches parents de Fignard, mais, dès l'école, Beuriot et son cousin s'étaient toujours abominés avec une touchante réciprocité. Aux études, ils se fichaient des coups de pieds ; dans les cours, des calottes.

Et voici qu'ils héritaient... eux, monsieur et madame Beuriot.

— Ecoute, Théramène, soupira cette dernière... Toute sa vie, Camille a eu la mort en défiance, il n'aimait pas à y songer... Il sera défunt sans testament, et, dame, nous sommes ses proches, les plus proches, quoi !

— Peut-être, murmurait Beuriot, peut-être as-tu raison, Cléopâtre ; dans les esprits vulgaires sévit cette superstition : Qui règle ses affaires, c'est avancer son heure... Gens de peu de lumière ! Or, jamais Camille Fignard (de Melun) ne fut très éclairé... et Dieu, dans sa souveraine justice, nous rend ce qui nous est dû, ce dont une inimitié à la fois impie et sacrilège, autant qu'antisociale, rêvait de nous frustrer. Le saint nom du Seigneur soit béni... Car il n'était que temps que l'argent nous tombât !...

... Et nous hériterons, — comme il est dit, avec cette double joie :

1. La joie que cause tout héritage ;
2. La pensée que le mort hurle de rage sous terre...

Oui, ce qu'il doit jurer, est excellent Camille !... — Allons, Cléopâtre, drapé-toi dans ton châle amaranthe, et marchons aux nouvelles chez le tabellion... Ton bonnet est de travers, ma bonne, remets le droit...

— Ah ! dame ! Pémotion. Théramène, je ne suis pas encore brisée aux aventures, moi !

Ils héritaient d'une maison nouvellement construite, sur un quai de Puteaux, à côté d'une caserne ; cinq étages et des combles, la vue sur la Seine, un balcon au premier. Les plâtres séchaient. C'était très beau, très important.

Ils quittèrent aussitôt leur logement aux Ternes, et vinrent s'installer au premier de leur propriété nouvelle.

Comme ils n'avaient que des débris et des loques pour meubles et tentures, ils achetèrent à crédit, chez un bric-à-brac, un mobilier complet.

Propriétaires ! c'était à qui aurait leur clientèle... Voilà qui les vengeait du passé ! Car enfin, — il est temps d'en arriver aux aveux pénibles, — Théramène et Cléopâtre Beuriot étaient tout simplement deux failli gueux, n'ayant, la plupart des jours, ni feu, ni lieu, ni sous, ni maille, ni foi, ni loi ; et le plus honnête de leurs trente-six métiers était de voler

des petits chiens aux petites dames pour les revendre aux petits messieurs.

Dans leur immeuble, ils se carraient. Ils passaient — et délicieusement — les matinées, les après-midi et les soirées mêmes à leur balcon. Monsieur fumait sa pipe ; madame, dans son châle, admirait la nature, et, tous deux à la fois, bénissaient la vie et célébraient ses joies... Mais cependant, les locataires ne venaient pas.

Puis, successivement, ils eurent de méchantes surprises ; des notes, des factures arrivaient, dont ils ne se doutaient guère. Ils avaient accepté l'héritage, en beaux ignorants, radieusement, les yeux fermés, sans inventaire. Mais voici que les maçons, les menuisiers, les serruriers, les peintres, etc..., se présentaient à queue leu-leu, — tous un mémoire à la main. Et chaque mémoire avait trente pages, chaque page trente lignes, chaque ligne... trente chiffres...

Les Beuriot se troublèrent :

— Ce n'était pas possible... il y avait erreur.

Mais les peintres, les serruriers, les menuisiers, les maçons, etc..., hochaient la tête en souriant, affirmaient qu'il n'y avait aucune erreur — et, gentiment, promettaient de revenir bientôt.

Un jour, un beau monsieur, avec une belle dame, entra dans la maison. Comme il n'y avait pas de concierge encore,

Cléopâtre déroula l'escalier à leur rencontre, et, servilement, leur fit les honneurs de l'immeuble. Ils n'avaient qu'à choisir, tout était à louer...

— Bien, très bien... répondait le monsieur, avec un fort accent étranger.

La dame ne disait rien du tout.

— Et le premier ?

— Le premier... C'est nous, les propriétaires, qui l'occupons par prépondérance et droit d'autorité.

— Ah ! ah ! oui, oui, c'est dommage, fit le noble inconnu, pensif.

— Pourquoi ?

— Pourquoi !... parce que les gens de ma sorte n'habitent qu'au premier.

Cléopâtre réfléchit, appela Théramène et lui expliqua la situation à voix basse... Il fallait savoir faire des sacrifices... S'ils montaient au second ?... Ces gens là paraissaient riches...

— Et le balcon, notre balcon ? opposa Beuriot, d'un ton plein de souci.

— Et l'argent ? répliqua Cléopâtre.

Théramène soupira.

— Fais comme tu voudras !

Le beau monsieur et la belle dame visitèrent le premier et le trouvèrent à leur goût.

Et, subitement, se tournant vers les propriétaires, les fixant, l'étranger proposa :

— Ecoutez, l'appartement, tel quel, meublé, cinq cents francs par mois, je le prends. J'arrive d'Amérique et dois passer quatre ans, trois mois et sept jours à Paris... Je vous signe un bail si vous voulez. Je ne connais rien aux habitudes françaises, ma femme non plus, lady Plumeton...

Tout le monde salua.

— Nous craignons les tracas, les ennuis, les longueurs d'achats, des installations. Ceci nous plaît, nous signons, si cela vous va, cinq cents francs par mois, tout meublé, payables par trimestre, naturellement.



III  
Marianne (la nouvelle servante du sculpteur). — Monsieur me dit de venir nettoyer ici et tout mettre en ordre. Quel drôle de ménage, je n'ai jamais rien vu de pareil.



IV  
(Appréhendant le buste). — Ah, le bel homme ! Dommage que ça soit une statue ! Ce qu'il est joli !...

Eblouis, les Beuriot acceptèrent. Ils monterent au second et achetèrent de nouveaux meubles, plus simples, cette fois, et promirent de l'argent aux serruriers, maçons, menuisiers, peintres, etc...

Mais, ce deuxième étage, ils durent le céder bientôt à un directeur de théâtre qui avait la goutte et ne pouvait monter... Un homme très comme il faut, à part cela...

Puis, un professeur de piano les délogea du troisième, à cause de sa clientèle... Jamais personne ne vint. Puis, du quatrième, ils furent chassés par un capitaine en retraite, qui n'aimait pas la plaisanterie et

qui voulait cet appartement-là, pas un autre. Du cinquième, ils sautèrent au sixième, devant l'invasion d'une famille protestante.

Et, dans deux chambres, sous les toits, ils ne savaient s'ils devaient rire ou pleurer, car ils étaient bien mal, assurément, mais le reste était loué, enfin !

Les peintres, serruriers, menuisiers et maçons, etc, voyant toutes les fenêtres garnies de rideaux, attendaient le terme pour réparer. Le terme arriva, ils arrivèrent.

O désespoir ! O surprise ! personne n'avait payé. Les nobles étrangers

où il se trouverait pour la première fois en tête-à-tête avec sa femme, qui était jeune, brune, éveillée, fort jolie.

Une fraise des bois.

De son côté, la bûcheronne, s'improvisant femme de ménage, se hâta de mettre la table sur le pas de la porte, sous la fouillée.

Il lui tardait d'entendre les choses charmantes que ne manquait pas de lui dire son mari en mangeant la soupe.

Au moment où elle rinçait les verres, un battement d'ailes se faisait entendre tout près de là.

C'était un oiseau qui venait de s'abattre sur un pêcheur sauvage.

—Vois donc, Georges, s'écria la bûcheronne en interpellant son mari, vois donc quel beau geai !

—Ça, un geai ? riposte négligemment le bûcheron. Allons, on voit bien que tu ne t'y connais pas : c'est un merle.

—Je te dis, moi Georges, que c'est un geai.

—Enfant, je te soutiens que c'est un merle.

—Tu ne sais pas ce que tu dis, mon pauvre homme : c'est un geai.

—Tu extravagues, Marianne : c'est un merle.

—Petite sottise !

—Croz nigaud !

Ils s'emportent l'un et l'autre.

D'un mot amer à une injure, ils passent à des gestes menaçants. Hélas ! c'est l'usage à la campagne comme à la ville.

La femme, qui entend avoir raison, s'entête de plus en plus.

—C'est un geai ! c'est un geai ! c'est un geai ! Il faut être aveugle ou butor pour ne pas le voir.

Ici, l'homme, impatienté, n'y peut tenir ; il se lève, court à elle et cogne. Hélas ! chez les gens du peuple c'est encore l'usage.

Marianne pleure ; Georges est repentant, et l'on se raccommode. Il faut bien toujours en finir par là.

Raccommodés, ils s'aiment, et il n'est plus question de cette sottise querelle.

Un an s'écoule.

Un soir, au retour de la belle saison, la forêt était encore tout en fleur. Les petits gnomes de Gæthe entr'ouvraient de leurs doigts roses les églantines des haies.

Mille oisillons chanteurs jasaient à travers le taillis.

À l'heure du souper, la bûcheronne, mettant le couvert, se prend à pousser un profond soupir.

—Qu'as-tu donc, Marianne ? lui dit le mari étonné.

—J'ai que, l'an dernier, à pareille époque, mettant le couvert comme maintenant, je t'ai dit : "Tiens, voilà un geai !" et que tu m'as répondu que c'était un merle.

—Eh bien, effectivement, je te le répète, c'était un merle.

—Et je t'assure, moi, que c'était un geai.

—Non, non, hurle le bûcheron, c'était un merle, entends-tu !

Ils allaient recommencer. Ils étaient encore une fois sur le point de se prendre aux cheveux et de se battre, quand le mari, ayant tout à coup un sursaut de sagesse, fit un geste d'apaisement et dit à sa femme :

—Chère Marianne, il faut bien reconnaître que toi et moi nous sommes de bien grands fous. Geai ou merle, qu'est-ce que ça peut nous faire ? Nous nous disputons là pour un mot ou, si tu le veux, pour une chose qui ne vaut pas la peine d'un pou de bile. Allons, en voilà assez. Faisons la paix. Embrassons-nous, et que ça finisse.

Citoyens de tous pays, est-ce que ce petit conte ne vous paraît pas applicable à vos folles liabilles ?

MAXIME PARR.

L'honnête homme doit posséder son Machiavel pour le déjouer, comme le coquin son code, pour le tourner.—PHILOSOPHE.

LES IMPRESSIONS DE MARIANNE — (Suite et fin)



V  
... Et ses yeux ! Le feu de l'amour y brille ! Quelle belle moustache ! Et ces lèvres pour dire des mots d'amour...



VI  
... Tant pis, il faut que je l'embrasse ! Il n'y a pas de mal à ça, je pense.

attendaient leur argent d'Amérique, l'ex directeur de théâtre était bien malade, le professeur de piano découchait depuis quatre jours, le capitaine en retraite n'aimait pas qu'on l'embêtât et la famille protestante affirmait hautement que misère n'est pas vice.

Mais les serruriers, peintres, maçons et menuisiers la trouvèrent mauvaise, et les poursuites commencèrent.

Les époux Beuriot devaient près de douze mille francs, comme première créance ; après six semaines, grâce au vol légal des huissiers tels qu'ils sont, ils en devaient quinze mille cent. Et pas un locataire ne songeait à payer.

La maison fut vendue aux enchères sept mille six cent cinquante-trois francs.

Théramène et Cléopâtre en sortirent en larmes.

Quelqu'un les arrêta au passage. C'était le nouveau propriétaire.

—Vous connaissez bien l'immeuble ?

—Hélas ! oui, monsieur.

—Vous êtes ruinés ?

—Hélas ! oui, monsieur.

—Sans le sou ?

—Hélas ! oui, monsieur.

—Voulez-vous être mes concierges ? Sans flatterie, vous avez la tête de l'emploi...

—Hélas ! oui, monsieur.

Ils sont concierges dans leur maison, chute amère !

L'autre soir, Cléopâtre dit à son mari :

—C'est le cousin qui doit bien rire, à présent, sous la terre !

Mais tous deux s'interrompirent ; une voix brusque venait de crier :

—Cordon, s'il vous plaît ?

COMBARAILLES.

Comment on ne s'accorde pas en politique

(A tous les politiciens de tous les pays)

Notez bien, lecteur, que, là dedans, je n'ai pas à vous dire un mot, un seul mot de politique.

Non, c'est une très simple histoire de bonnes gens que je veux vous conter.

Vous allez voir que c'est moins embêtant que le compte rendu d'une séance de la Chambre des députés.

Au fond des Gaules de Jules César, dans le Berry, de George Sand, il existe une petite forêt de chênes verts et de trembles.

Un bûcheron venait de se marier avec une bergère qu'il aimait.

C'était le second jour de la fête.

La cornemuse, s'unissant à la vielle, avait joué le fameux air : *Allez-vous-en, gens de la noce, allez-vous-en-chacun chez vous.*

Tous les paysans, en effet, s'étaient retirés, un peu pafs et très joyeux.

Dans la cabane sylvestre, il ne restait que les nouveaux époux.

Le bûcheron, très amoureux, soupirait après le moment



VII  
(Après l'avoir serré dans ses bras). — Ciel ! Qu'ai-je fait là ? Oh, mon pauvre amoureux, il est tout changé, maintenant. Qu'est-ce que monsieur va dire ?



VIII  
Le grand sculpteur et l'honneur artist sont entrés, mais je ne sais trop ce qu'ils ont pu dire.

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

## Mgr BRUCHESI AU PARC AMHERST

(Ces photographies ont été prises par MM. Laprès et Lavergne, 360 rue St-Denis)



L'ALLOCATION DE MGR BRUCHESI.

La croix, indiquant l'emplacement de la future église devant être érigée à Parc Amherst, a été solennellement bénie mercredi, devant un nombreux public, par Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, accompagné du chanoine Vaillant, des RR. MM. Décaries, Choquette et Desrosiers.

A quatre heures, Monseigneur est reçu, à l'entrée du Parc, par MM. Thomas Gauthier et C. C. E. Bouthillier, président et secrétaire-trésorier de la compagnie des terres du Parc Amherst.

Monseigneur prend place sur une magnifique estrade élevée à quelques pas de la croix ; il est entouré des membres du clergé et des officiers de la Cie du Parc.

A ce moment, un gracieuse jeune fille, Mlle Châteauvert, présente à Sa Grandeur, au nom des dames et demoiselles de la localité, un superbe bouquet de fleurs ; Monseigneur a été très touché de cette attention. Des bannières flottant au vent entourent l'estrade ; des devises, des guirlandes, des fleurs font, au milieu des toilettes multicolores des dames et du pittoresque paysage, le plus splendide effet.

Sa Grandeur, avant de procéder à la bénédiction de la croix, adresse quelques éloquentes paroles aux fidèles qui l'entourent. Monseigneur fait ressortir l'intérêt, pour les travailleurs, de se grouper promptement autour de la future église, sur des terrains qu'ils peuvent acquérir à bon marché et à y édifier la maison familiale qui leur procurera l'air pur et sain de la campagne tout en les maintenant à quelques minutes seulement de la ville où est leur travail. Ce paisible bonheur, ils peuvent l'obtenir par un très léger sacrifice et Monseigneur espère bientôt voir, sur la plaine actuelle, une florissante paroisse.

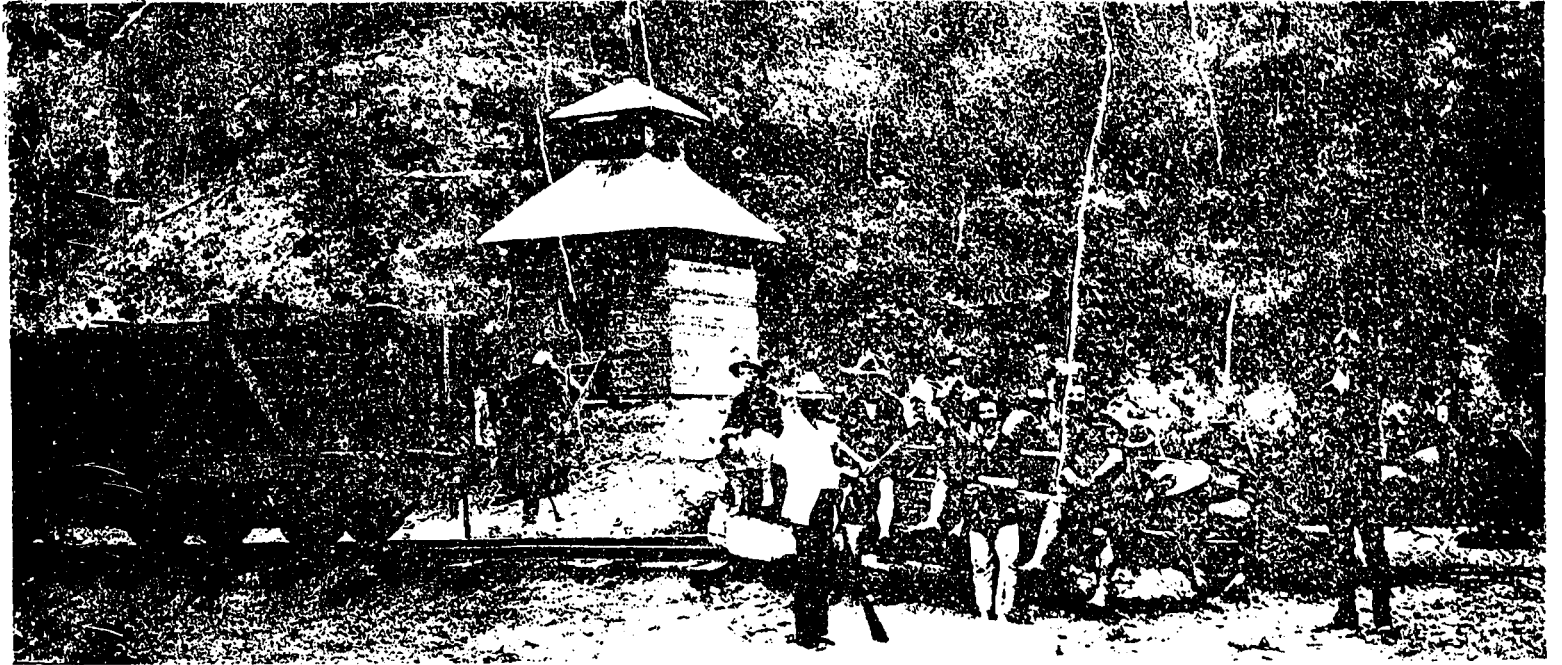


L'ARC DE TRIOMPHE.



VUE D'ENSEMBLE DU TERRAIN RÉSERVÉ À L'ÉGLISE PROJÉTÉE.

## ÉCHO DE LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINE



LE "BLOCK HOUSE", A SIBONEY, OU LE "OLD GLORY" A ÉTÉ HISSÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS.

Déjà les carriers ont gratuitement offert la pierre nécessaire à l'érection d'une chapelle provisoire et ce qui s'est passé dans des localités voisines fait espérer à Monseigneur qu'il ne tardera pas à voir s'élever l'église définitive autour de laquelle seront groupées de riantes et saines maisons.

Sa Grandeur a remercié chaleureusement M. le curé Dubuc à la générosité duquel est dû l'emplacement de la future église ; celle des propriétaires des terrains du Parc et des habitants des maisons, déjà nombreuses, érigées aux environs, qui ont si superbement pavoisé leurs demeures et l'emplacement du temple futur.

M. Thomas Gauthier, président de la Cie du Parc Amherst, a répondu, en quelques mots, à l'allocution de Mgr, le remerciant de la bienveillance qu'il a bien voulu témoigner à l'œuvre entreprise en quittant, pour venir apporter sa parole vénérée, les travaux nombreux auxquels il préside.

La bénédiction qu'il va donner à la croix indiquant la future paroisse, portera bonheur à l'œuvre et bientôt de riantes habitations, puis une jolie église créeront en pleine campagne, mais à quelques minutes à peine des affaires, une riche paroisse catholique.

Puis Mgr, revêtu des ornements épiscopaux, procède à la bénédiction solennelle de la croix ainsi que de la foule recueillie qui l'entoure et chacun se retire, doucement ému par cette touchante cérémonie n'ayant pour cadre, comme les premiers autels élevés sur la terre Canadienne, que le sol verdoyant et le pur ciel bleu.

Toutes nos félicitations aux organisateurs et organisatrices de cette superbe démonstration : les dames et demoiselles de la localité, d'abord ; à MM. L. E. Jalbert, Pierre Meunier, Arthur Miron, A. G. Gérard, Antoine Fullaber, B. Lachapelle, Azarie Levesque, Pierre Labelle, Alfred Lauzon, Louis Jalber sr, Placide Racette sr, Alphonse Labelle, ensuite, et en général à tous les résidents qui avaient si bien décoré leurs maisons et les avenues environnant le terrain de la cérémonie.

## UNE GOUTTE D'EAU FROIDE

*Lui (emballé)* — Pour l'amour de vous, cher ange, pour obtenir votre main, je tenterai tout. Je deviendrais capitaine, poète...

*Elle (très calme)* — Devenez donc millionnaire.

## MAGNIFIQUE RÉSULTAT

*Le docteur* — Et votre séjour au bord de la mer a eu l'effet désiré, Mme Groscoltre ?

*Mme Groscoltre* — Oh, oui, docteur, et je vous en suis bien reconnaissante : Mes deux filles sont mariées.

## ÇA DEVAIT ÊTRE LA RAISON

*Le client* — Dites, garçon, voilà du saumon qui n'est pas de moitié aussi bon que celui que vous m'avez servi il y a quinze jours.

*Le garçon* — Pourtant, Monsieur, je puis bien vous assurer que le morceau vient du même poisson.

## UN CŒUR D'OR

*Le vieux monsieur (à un petit bonhomme qui pleure comme une fontaine)* — Pourquoi donc pleures-tu, mon petit ami ? Est-ce que quelqu'un t'a fait mal ?

*Le petit bonhomme* — Hi... hi... Non... m'sieu... hi... hi... c'est que je me suis battu... tu hi... avec un garçon, et que je lui ai fait tant de mal... hi... hi... hi... que cela me fait... do... la peine... hi... hi... hi...

## DANS LES CHARS

*La maman* — Tiens, mignonne, donne cette pièce au conducteur.

*La petite (à haute voix)* — Est-ce que c'est la pièce américaine que tu ne peux pas arriver à faire passer ?

## ÉCHO DE LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINE



VILLAGE DE EL CANEY, PRÈS SANTIAGO.



Pat. — Pour l'amour du ciel, Mike, pourquoi perces-tu un trou dans ta chaloupe ?  
Mike. — Il y a déjà un trou qui laisse entrer l'eau, j'en fais un autre pour la laisser sortir.

## AU CLAIR DE LA LUNE

Vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle vivait, à Paris, un singulier original, pâtissier de son état, qui se nommait Crépon et avait la manie de ne parler qu'en vers.

Lui arrivait-il d'ordonner à ses patronnets de chauffer le four à la tombée de la nuit, il ne connaissait pas d'autre moyen de leur transmettre sa volonté qu'en leur disant :

Vous allum'rez le four  
Quand l' n' fera plus jour.

Chaque client entrant dans la boutique de notre pâtissier-poète (?) était gratifié, en outre de son achat, de quelques rimes plus ou moins réussies et, peu à peu, la mode s'en mêlant, Crépon arriva tout doucement à posséder une réputation qui lui fit obtenir, pendant quelque temps, une assez belle clientèle.

On venait le trouver non-seulement pour lui acheter des pâtisseries, mais aussi pour rédiger des placets et des requêtes, quelquefois en vers, (?) ce qui fait qu'il était devenu un peu plus écrivain public que pâtissier.

Mais, en flattant ses goûts littéraires, cette nouvelle industrie lui faisait négliger son four et si le poète avait de plus en plus de travail, le pâtissier en avait de moins en moins. Il est vrai que ce philosophe de Crépon s'en consolait facilement, répétant, à qui voulait l'entendre que :

Un homme n'est jamais malheureux, s'il estime  
Qu'un bon pâté vaut moins que la plus mince rime.

Mais, malgré sa philosophie, rimant toujours et laissant brûler pâtés et tartes que personne ne se souciait plus d'acheter, notre homme glissa insensiblement dans la gêne d'abord, dans la misère ensuite.

Couvert de dettes, il en arriva à un point tel qu'on vendit son mobilier par autorité de justice et que bientôt il ne lui resta plus même une plume, du papier et de l'encre pour se livrer à sa passion favorite ou écrire les placets de quelques rares clients.

Un jour qu'il n'avait pas soupé, n'ayant plus un seul denier en poche, il se coucha de bonne heure afin de justifier le proverbe : Qui dort dîne.

Il allait s'endormir, quand on frappa à sa porte en même temps qu'une voix grêle, dans un mauvais jargon moitié français moitié italien, glapit ces mots :

— Moussiou Créponé ! Moussiou l'écrivain public ! Aprite-moi la vostra porta

Crépon ouvre et à la lueur d'un clair de lune splendide aperçoit un jeune cuisinier dans le blanc uniforme de sa profession et tenant un violon à la main. Le jeune cuisinier, Italien de naissance, appartenait à la domesticité de Mlle de Montpensier, cousine du roi Louis XIV et, se sentant du goût pour la musique, il désirait entrer dans un orchestre et venait prier Crépon de lui rédiger un placet. Hélas ! l'infortuné n'avait ni chandelle, ni plume, ni papier ! Comment faire ? Il y avait bien en face de lui l'échoppe de Pierre Jaurat, écrivain public aussi et longtemps son ami lorsqu'il était pâtissier, mais la rivalité de profession avait rompu toutes relations entre les deux voisins qui s'exécraient presque autant

qu'ils s'étaient jadis estimés.

Mais la misère fait passer par dessus bien des susceptibilités, et Crépon, qui voyait en perspective le demi-écu à empocher pour le futur placet du marmiton, se décide à frapper à la porte de Pierre Jaurat.

— Pierrot ! mon bon Pierrot, lui cria-t-il.

Mais Pierrot, qui a ouvert sa fenêtre et s'y est montré un instant, à moitié endormi, la referme avec colère en reconnaissant Crépon.

Sans se rebuter, le pâtissier-poète lui dit en son style :

Au clair de la lune,  
Mon ami Pierrot,  
Prête moi ta plume  
Pour écrire un mot :  
Ma chandelle est morte,  
Je n'ai plus de feu !  
Ouvre-moi ta porte  
Pour l'amour de Dieu.

Hélas ! la haine de Jaurat ne lui permit ni d'entendre ni surtout de répondre, et Crépon dut s'en retourner bredouille ; mais le jeune marmiton, frappé des paroles de Crépon le prie de les lui répéter, lentement, pendant que, pour mieux les graver dans sa mémoire, il leur compose un air sur son violon.

Rentré dans la cuisine de Mlle de Montpensier, il chante la supplique à l'ami Pierrot, les autres marmitons accom-

pagnent le chanteur, et Mlle de Montpensier, à qui le hasard fait entendre la naïve complainte, fière de compter parmi ses gens l'auteur d'une musique aussi délicieusement tournée, met le jeune Italien au nombre de ses pages.

Au clair de la lune venait d'être mis en musique par Jean-Baptiste Lulli.

Placé, à l'âge de 19 ans, à la compagnie des petits violons du roi, il y déploya le talent qui lui valut les faveurs de Louis XIV et la plus haute situation.

L'histoire ajoute que, contrairement aux habitudes des gens arrivés, il n'oublia pas l'auteur du couplet de *Mon ami Pierrot* et que, tirant Crépon de la misère, il le fit maître d'hôtel de sa maison, lui donnant ainsi le moyen, tout en utilisant ses connaissances professionnelles de pâtissier, de satisfaire à son goût pour la rime.

KADIO.

## SA LOGIQUE

La maman. — Est-ce que je ne t'avais pas bien recommandé de ne pas toucher aux confitures qui étaient dans l'armoire ?

Le petit Alfred. — Oui, maman.

La maman. — Et si tu en voulais, pourquoi ne m'en as-tu pas demandé !

Le petit Alfred. — Mais c'est parce que j'en voulais.

## UN MALIN



Jacob — Avez-vous vu Isaac à ébousé une feufe gu'afait neuf envants ?  
Abraham. — Z'est un malin. Il aghète douchours en cros.



FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

## FANCHON LA VIELLEUSE

QUATRIÈME PARTIE

SIMONE DE BEAUCHAMP

XXI

(Suite)



Anspach tient un saloon, dans le quartier allemand. (P. 11, col. 2.)

« Lorsque je revins en France, ma sœur était fiancée à un M. Michaël Pulker, se disant sujet suisse.

« Cet homme me déplaisait sans que je pusse dire pourquoi. Le mariage de ma sœur fut décidé.

« Le jour même où il fut célébré, j'obtins la certitude que le prétendu Michaël Pulker était en réalité Michaël Lorker.

« Ce misérable avait fourni de faux papiers d'état civil. Le mariage était nul. Je pensai à dénoncer le faussaire, à le faire arrêter. Je reculai devant le scandale... Je pris M. Pulker à part et exigeai qu'il vint me trouver à minuit dans le pavillon du parc.

« J'ordonnai à ma sœur de rester avec ma mère jusqu'à cette heure.

« Elle me le promit.

« Je prétextai la nécessité d'un voyage à Paris et me cachai dans les environs.

« A minuit, je pénétrai dans le parc sans être vu, j'entrai dans le pavillon... M. Pulker y arriva quelques instant après...

Jacques, à cet endroit de son récit, parlait avec lenteur, cherchant ses mots comme s'il craignait de laisser échapper quelque phrase compromettante, de donner quelque détail dont on pourrait, plus tard, constater l'inexactitude.

Pour que Simone ne fût pas soupçonnée, il fallait qu'il établît sa culpabilité, qu'il la prouvât.

Il fallait surtout que l'innocence de Fanchon et de Georget fût reconnue.

Après une seconde de réflexion, il continua :

—M. Pulker me dit en essayant de sourire :

« —Mon cher beau-frère, j'ai accédé à votre désir si étrange qu'il m'ait paru... Me voici... Que désirez-vous de moi ?

« —J'exige que vous quittiez cette maison immédiatement. J'exige que vous reconnaissiez par écrit que vous êtes un faussaire et un misérable ; que vous n'êtes pas Suisse, mais Prussien ; que vous ne vous nommez pas Michaël Pulker, mais Michaël Lorker ; que les faux papiers d'identité fournis par vous, vous les avez achetés, extorqués au véritable Pulker ; voilà ce je veux ! »

« Le faux Pulker partit d'un éclat de rire ironique.

« —Vous êtes fou, mon cher beau-frère, fit-il. Qui vous a raconté la belle histoire que vous venez de me débiter ?

« —M. Pulker lui-même !

« —Quand cela ?

« —Aujourd'hui même.

« —Si vous avez payé cher ce récit, mon cher beau-frère, vous êtes volé, car tout est faux, » ricana Pulker.

Il ajouta :

« —Je vous ai écouté patiemment, veuillez m'écouter à votre tour : je ne ferai rien de ce que vous désirez ; je n'écrirai rien, je ne quitterai pas cette maison, je suis et j'entends demeurer votre beau-frère.

« Ma femme doit s'étonner de mon absence, s'impatienter ; car elle m'aime autant que je l'aime ; permettez-moi donc de vous quitter. »

« Il fit mine de se diriger vers la porte. Je lui saisis le poignet, le forçai à s'asseoir devant une table en lui disant : « Vous allez faire ce que j'exige ou je vous tue comme un chien ! »

« Je tirai un revolver de ma poche et le braquai sur M. Pulker qui devint livide de colère... Il me regarda avec une expression de haine, de férocité terribles.

« —Ecrivez, répétait-je.

« M. Pulker fit un pas vers la table que je lui désignais.

« Je crus qu'il se décidait à faire ce que j'exigeais de lui. Je remis mon revolver dans ma poche.

« Soudain, il se retourna, et le poignard levé, bondit sur moi. Je fis un mouvement de côté, lui empoignai le bras et le désarmai... Nous roulâmes tous deux à terre... Il me saisit à la gorge... je frappai au hasard pour me débarrasser de son étreinte... »

« Je l'avais tué !

« A ce moment, ma sœur entra dans le pavillon.

« Comment avait-elle deviné que je m'y trouvais avec son mari ?

« Je l'ignore.

« En m'apercevant, en voyant M. Pulker à terre, couvert de sang, elle poussa un cri de terreur... La porte qu'elle avait refermée s'ouvrit, enfoncée par M. Georges Bernard.

« Il tenait à la main un revolver. Dans l'effort qu'il fit pour enfoncer la porte, il appuya involontairement sur la détente.

« Ni lui ni moi ne nous aperçûmes que ma sœur fût blessée... »

« Affolé, je m'enfuis, je courus prendre le train de Paris d'où je ne revins que rappelé par une lettre de ma mère.

« Ma sœur était folle ! Ma mère accablée de douleur ! Mon ami, ma fiancée arrêtés, accusés de l'assassinat de M. Pulker !

« Mon devoir eût été de dire la vérité ; je craignis que cette révélation ne portât à ma mère un coup mortel. Je me tus, convaincu que l'innocence de ma fiancée et de mon ami serait reconnue sans que j'eusse à dévoiler ce qui s'était passé.

« Je me trompais ; les débats que j'ai suivis me le prouvent ; l'absurde conte imaginé par l'avocat général a fait impression sur les jurés ; des innocents, je le pressens, eussent été condamnés si j'avais gardé le silence.

« Georges Bernard, en se taisant, se sacrifiait et sacrifiait pour moi sa sœur Fanchon : je ne puis pas, je ne dois pas accepter ce sacrifice !

« J'ai dit la vérité, monsieur le président, fit Jacques en terminant, remettez en liberté Fanchon Devoissoud et le lieutenant Georges Bernard, je me mets à votre disposition.

—La justice, monsieur de Beauchamp, doit contrôler les déclarations que vous venez de lui faire. Il devra établir, tout d'abord, l'identité de M. Pulker, faire la preuve du faux état civil dont vous parlez.

—Monsieur le président, le véritable M. Pulker se tient à votre disposition. Il est dans une salle voisine de celle-ci. S'il vous plaît de le faire appeler, il est à la disposition de la justice.

—En vertu de mon pouvoir discrétionnaire, j'ordonne que ce témoin soit entendu sur l'heure, dit le président.

Un huissier appela M. Pulker.

Celui-ci parut. Il confirma les paroles de Jacques en ce qui concernait la fausse identité de Michaël Lorker et avoua — après quelques hésitations — lui avoir vendu les papiers d'état civil qui lui avaient permis de prendre son nom.

Il s'excusa en prétendant avoir ignoré jusqu'au jour du mariage du faux Pulker avec Mlle Simone de Beauchamp l'emploi que son ami Michaël Lorker voulait faire de ses papiers à lui.

Michaël Lorker lui avait dit être chargé par la Prusse, d'une mission secrète en France, mission qui nécessitait, pour réussir, que sa nationalité et son nom ne fussent pas connus.

Le témoin avoua avoir reçu, en échange de sa complaisance et à titre de prêt, une somme de cinq mille francs.

Il fit passer au président des pièces officielles portant les visas légaux qui attestaient la véracité de ses dires en ce qui avait trait à l'identité.

—Comment avez-vous connu M. de Beauchamp? demanda le président au témoin.

—Par l'annonce, dans les journaux, du mariage de celui qui avait pris mon nom avec Mlle Simone de Beauchamp.

—Je suis arrivé trop tard pour m'y opposer.

—Lorsque vous êtes venu à Beauchamp, avez-vous parlé à celui qui prenait votre nom?

—Je n'ai vu et n'ai parlé qu'à M. de Beauchamp. Je lui ai remis une photographie de Michaël Lorker au dos de laquelle il avait écrit ces mots: "A mon ami Michaël Lorker, son dévoué: M. Pulker."

—Voici cette photographie, monsieur le président, se hâta de dire Jacques en la tendant à l'huissier audencier.

Il ajouta:

—Des compatriotes de celui qui prenait faussement le nom de M. Pulker, des officiers de l'armée allemande, MM. Mathias Riehl, Paul Lubker et Reimer affirmeront que ce portrait est bien celui de Michaël Lorker, que cette écriture est bien la sienne.

Le président examina la photographie, puis la passa aux juges, au jurés, aux avocats.

Plusieurs jurés avaient vu celui qui se donnait pour M. Pulker. Ils le reconnurent et le déclarèrent au président.

—Monsieur de Beauchamp, en présence de votre disposition et de celle du témoin, l'affaire est remise à une autre session pour supplément d'enquête. Vous devez vous tenir à toute heure à la disposition de la justice.

—Le cas de légitime défense que vous invoquez sera vérifié par tous les moyens d'investigation que l'on croira devoir employer pour arriver à la découverte de la vérité.

—Je le jure sur l'honneur que je ne quitterai pas Beauchamp, que je me tiendrai à la disposition de la justice. Je supplie le tribunal de mettre hors de cause Georges Bernard et Fanchon Devoissoud dont je viens de vous prouver l'innocence.

—Il sera statué ultérieurement sur le sort des prévenus. Gen darmes, reconduisez-les en prison, dit le président.

L'audience fut ensuite levée au milieu d'une émotion indescriptible.

L'affaire du château de Beauchamp prenait un aspect inattendu, un intérêt nouveau.

Personne ne douta que Jacques n'eût toute sa raison, qu'il n'eût dit la vérité.

Réussirait-il à sauver Fanchon et Georget sans dénoncer sa sœur?

Il ne doutait pas que Georget ne confirmât la déclaration qu'il avait faite dans ce but, but que Georget avait aisément deviné, mais M. Pulker, qui avait reçu vingt mille francs de Jacques pour affirmer s'être présenté le jour même du mariage, ne dévoilerait-il pas la vérité?

Or, la vérité était qu'il ne s'était présenté à Jacques que depuis quelques jours.

M. Pulker avait cédé aux sollicitations de Jacques et, aussi, aux vingt mille francs du jeune homme pour avancer de plusieurs mois son arrivée récente.

Dans quel intérêt ce mensonge qu'on lui demandait? M. Pulker l'ignorait et s'en inquiétait peu: joueur décafé, l'or de Jacques avait levé ses scrupules fort fragiles.

## XXII

L'entraînement des événements nous a fait négliger Gaston de Pervençère et son ami Montaiglon.

Il est temps de revenir à ces intéressants personnages.

Gaston avait quitté son frère Renaud en prétextant que sa santé ébranlée exigeait le climat de l'Italie méridionale.

Allait-il visiter l'Italie? Ce qui est certain, c'est que, un mois après, il était à Monaco où Montaiglon le rencontra dans les salons de jeu.

Leur passion commune les avait attirés autour de la table de la roulette aussi invinciblement que la lumière attire les papillons.

Comme les papillons, ils y brûlèrent leurs ailes; nous entendons

qu'il y laissèrent ce qui leur restait de la petite fortune donnée par Renaud à son frère.

—Il faut trouver le moyen de nous refaire, déclara Montaiglon.

—Sans doute, mais comment?

—Je vais te le dire, Gaston: j'y ai beaucoup réfléchi et voici ce que j'ai imaginé.

—Parle, je t'écoute.

—Il est évident, bien qu'il ne t'en ait pas parlé, que ton frère et ta belle-sœur recherchent leur enfant.

—Cela est certain. Et pour deux raisons, cela m'inquiète. D'abord, ils peuvent retrouver la femme Devoissoud, cette femme peut parler....

—Nous y mettrons bon ordre, mon cher Gaston. Mais la seconde raison de ton inquiétude?

—Celle-ci: si Renaud se livre à des recherches à mon insu, s'il ne m'a pas demandé de le guider, moi qui étais présent au moment de l'enlèvement de son enfant....

—De l'un de ses enfants, interrompit Montaiglon en ricanant.

—Blanche croit n'avoir eu que son petit Georget.

—C'est juste, continue.

—Je te répète que si Renaud ne s'adresse pas à moi pour les guider, les aider à retrouver leur enfant, c'est qu'il me soupçonne.

—Il faut oublier qu'il a le droit de te soupçonner, oublier ce que nous avons fait, forcer ton esprit à penser que nous avons agi en honnêtes gens....

—Ce n'est pas facile, Montaiglon.

—Il faut le vouloir, voilà tout! Tu vas aller trouver ton frère... Imagine fortement que cette pensée soit continuellement présente à ton esprit, imagine que tu as agi correctement, en frère dévoué...

—J'essaierai, mon cher Montaiglon.

—Et tu réussiras, il ne s'agit que de vouloir, déclara Montaiglon avec autorité.

Il réfléchit un instant et reprit:

—Si tu avais été pour Blanche un parent dévoué, pour Renaud un frère reconnaissant, qu'aurais-tu fait en échange des bontés qu'ils ont eu pour toi?

—Je... je ne sais pas trop, avoua Gaston.

—Je vais te le dire: depuis ton retour en France, tu aurais tenté de retrouver la trace de l'enfant qu'ils ont perdu, tu y aurais employé toutes tes forces, toute ton intelligence, tout ton dévouement... Tu l'as fait....

—Hein?... Que dis-tu?... J'ai essayé de rendre à Renaud et à Blanche leur enfant?

—Oui, tu l'as fait, affirma Montaiglon en frappant du poing sur la table et en fixant ses prunelles de braises sur son complice.

Après un silence pendant lequel il tint Gaston tremblant, effaré sous la puissance de son regard, il continua:

—Tu l'as fait, te dis-je, tu l'as fait! Ce devoir s'imposant à ta conscience, à ton cœur, tu n'as pas failli à ton devoir... Tes efforts ont été couronnés d'un commencement de succès....

—Comment cela... d'un commencement de succès?

—Oui, tu as retrouvé, tu crois avoir retrouvé la piste du ravisseur.

—Ah! j'ai retrouvé?...

—Tu t'es souvenu d'un homme à figure louche, d'une sorte de géant roux, de batelier du lac de Genève qu'on voyait chaque jour avant l'enlèvement de Georget et qui, depuis la disparition de l'enfant, a également disparu... Cette coïncidence t'a frappé... Tu as recherché cet homme.

—Anspach!... Tu veux que j'aie retrouvé Anspach? Tu veux donc nous perdre tous deux?

—J'exige que tu oublies ce nom d'Anspach! s'écria Montaiglon en serrant les deux poignets de Gaston et en rivant son regard de feu sur celui de son compagnon.

—J'exige que tu ne te souviennes que du signalement de cet homme, du soupçon qu'il inspire. Je veux que tu te souviennes qu'il est Allemand et que, guidé par cette connaissance de sa nationalité, tu as commencé des recherches en Allemagne....

—Je veux que ces recherches aient eu un commencement de résultat.

—Que veux-tu dire?

—Je veux dire que tu as suivi la piste de ce batelier devenu musicien ambulancier....

—Montaiglon!... Perds-tu la raison?

—J'ai toute ma tête, Gaston. Je sauve nos têtes et je fais notre fortune. Écoute-moi donc sans m'interrompre. Tu as visité une partie de l'Italie et du Tyrol suivant la piste ancienne de ce misérable que tu n'as pu rejoindre... Tant d'années se sont passées!

—Car ce crime remonte à près de vingt-ans, Gaston.

—Il y a bientôt vingt ans que l'enfant de Blanche a été enlevé par ce misérable! La trace de ses pas s'est effacée sous la poussière du temps

—Il faut balayer cette poussière, mettre à nu le sol sur lequel a

marché ce ravisseur d'enfant ; tu le feras, Gaston, ton amitié pour ton frère, ton dévouement envers ta belle-sœur te l'ordonnent.

— Cette tâche, tu te l'es imposée, Gaston, et tu la rempliras.

— Tu vas l'aller dire à ton frère et à ta belle-sœur.

— Celle-ci se souviendra de ce batelier disparu subitement. La coïncidence de cette disparition avec celle de son enfant, coïncidence sur laquelle tu insisteras, la frappa vivement.

— Elle comprendra que la voie que tu suis est la bonne, que c'est cet homme qu'il faut chercher, retrouver.

— Elle approuvera tes desseins, louera ton intelligence, te fournira les moyens de continuer, car ces voyages qu'il t'a fallu faire, ces gens qu'il t'a fallu payer pour les décider à parler, tout cela a mis ta bourse à sec. . . .

— Tu m'épouvantes, Montaiglon, interrompit Gaston hagard.

— Ton frère et ta belle-sœur te donneront les moyens de continuer ce que tu as si bien commencé, reprit Montaiglon sans tenir compte de l'interruption de son complice.

— Tu repartiras pour la sainte mission dont la reconnaissance te fait un devoir. . . Tu retrouveras des gens qui ont vu le ravisseur et l'enfant. . . .

— Qui me les fournira ces témoins et ces témoignages ?

— Moi, répondit Montaiglon avec un calme stupéfiant, une assurance effrayante. Moi, qui te ferai donner des preuves écrites que tu dis vrai, preuves que tu mettras sous les yeux de ton frère et de ta belle-sœur.

— Et après ? Que résultera-t-il de tout cela ?

— Que nous nous ferons vingt mille livres de rentes aussi longtemps que dureront les recherches. . . et cela n'est pas prêt de finir ! ricana Montaiglon.

Gaston partit pour le palais des Roses et fit à Renaud et à Blanche le récit perfidement imaginé par Montaiglon.

Renaud et Blanche furent ébranlés par l'apparence de vérité de ce que leur disait Gaston, avec un talent de comédien consommé.

Renaud le remercia et lui remit vingt mille francs pour continuer ses recherches.

— Je vous tiendrai au courant de ce que j'apprendrai d'intéressant. Si votre présence est nécessaire, je n'hésiterai pas à vous dire : " Venez. "

— Pour le moment, je dois être seul pour ne pas compromettre le succès des démarches commencées, ne pas inspirer de méfiance à ceux qu'il faut que je questionne, que j'oblige à parler.

— Nous te donnons carte blanche, mon cher Gaston, répondit Renaud à son frère.

Lorsque celui-ci fut parti, Blanche resta longtemps silencieuse, méditant.

Est-ce que Gaston avait dit la vérité ?

Elle ne pouvait le croire et pourtant ! . . .

S'il disait vrai, quel motif le guidait ?

Était-il donc capable d'une bonne action ?

Elle finit par se dire que peut-être l'appât d'une fortune espérée de la générosité de Renaud déterminait Gaston à agir.

Celui-ci retourna auprès de Montaiglon et lui fit connaître le succès de sa démarche.

— J'ai suivi tes instructions et j'ai réussi, lui-dit-il, Renaud et Blanche n'ont pas paru douter de la véracité de mes paroles.

— Ton frère t'a remis des fonds pour te permettre de continuer tes recherches ?

— Oui, vingt-mille francs.

— C'est bien, nous pouvons avec cette somme disposer nos batteries. Ces vingt mille francs feront des petits, mon cher Gaston. Aie confiance en moi.

Gaston avait fortement soupçonné son ami Montaiglon d'avoir tenté de l'assassiner ou de le faire assassiner en Algérie, pour s'emparer des cinquante mille francs de Renaud.

Montaiglon avait su dissiper les soupçons de celui qu'il dominait par son audace, par la supériorité de son intelligence, par sa volonté indomptable.

Gaston était retombé sous le joug de son compagnon.

— Je suivrai tes conseils, Montaiglon, dit-il. Je veux la fortune de Renaud, je le hais chaque jour davantage. . . Je le hais à cause du bien qu'il me fait, des subsides qu'il m'accorde comme une aumône, du dédain qu'il ressent pour moi et ne sait pas me cacher malgré ses efforts ; je le hais parce qu'il possède Blanche que j'aime. . . car, Montaiglon, je l'aime. . . .

— Nous causerons de cela plus tard. En toute chose, il faut de l'ordre ; notre intérêt commun d'abord, ta passion ensuite. . . .

— Est-ce que j'ai discuté ta passion pour ma nièce, pour Fan-  
chon ?

— Cela m'a bien réussi, ricana Montaiglon, j'ai failli être étranglé par son chien.

— Oui, avant notre départ pour l'Afrique, chez Mme de Linières ; ce n'a pas été précisément un succès !

— L'amour est aveugle, mon cher Gaston, j'ai retiré mon bandeau. Je vois clair maintenant, mes regards sont désormais fixés sur un but unique et ce but est également le tien ; posséder la fortune !

— Celle de Renaud, répondit Gaston avec enthousiasme ; nous l'avons à portée de la main celle-là !

— Et nous mettrons la main dessus, Gaston, n'en doute pas.

— Que comptes-tu faire ?

— Il nous faut retrouver Anspach.

— Il a quitté la France où la police le gênait. . . .

— Je sais où le retrouver, mon cher Gaston ; je suis resté en correspondance avec lui.

— Où s'est-il réfugié ?

— En Belgique d'abord. Il est maintenant en Amérique, à New-York.

— Est-ce que tu as l'intention de partir pour l'Amérique ?

— Oui, avec toi ! Anspach nous est indispensable.

— Pourquoi faire ?

— Tu le verras plus tard. J'ai conçu pendant ton voyage un plan qui ne peut manquer de réussir. Quand sera venu le moment de le mettre à l'exécution je te l'expliquerai.

— Pour le présent nous allons faire quelques excursions en Allemagne et en Belgique. Je trouverai là des gens qui ont vu le neveu qu'un misérable a ravi à ta tendresse, mon cher Gaston. . . .

— Tu sais ce qu'est devenu mon neveu Georges ?

Montaiglon éclata de rire.

— Oui, fit-il, je le sais suffisamment pour que ton bon frère et ta charmante belle-sœur le croient et pour nous faire des revenus.

— Cela ne peut durer bien longtemps, Montaiglon.

— Quand ce moyen sera usé nous en viendrons à l'exécution du plan que j'ai conçu ; il me faut du temps pour le préparer. . . .

— Et tu crois réussir ?

— Infailliblement.

Les deux misérables partirent pour Paris.

Montaiglon avait besoin de voir Mme de Linières. Il la vit seul. Gaston ne connut pas le sujet de l'entretien de son ami avec cette femme.

Montaiglon, outre ce motif sérieux de venir à Paris, en avait d'autres d'ordre opposé ; les plaisirs de la capitale dont il venait d'être privé pendant leur voyage en Afrique avec Blanche, ces plaisirs lui manquaient.

Pour se sentir en possession de toute sa malfaisante puissance, il lui fallait se retremper, se replonger dans cette atmosphère en-  
brasée.

Son génie y puisait de nouvelles forces.

Les deux amis durent quitter Paris plus tôt qu'ils le pensaient ; la guerre était déclarée.

Montaiglon jugea que le moment de partir pour l'Amérique était venu.

A l'instant où la France en danger appelait ses enfants à sa défense, les deux sinistres gredins n'eurent qu'une idée : fuir, chercher un théâtre plus propice à leurs projets que des champs de bataille.

Montaiglon avait supposé l'existence de diverses personnes qui déclaraient avoir vu à Paris le ravisseur du petit Georget.

Ils avaient inventé des attestations que Gaston faisait parvenir à son frère et à sa belle-sœur en échange desquelles Renaud lui envoyait les fonds nécessaires à la continuation des recherches commencées, fonds qui, bien entendu, étaient employés à satisfaire les goûts des deux bandits.

Gaston et Montaiglon s'embarquèrent au Havre sur un transatlantique.

Ils arrivèrent à New-York en neuf jours.

La traversée fut superbe et Montaiglon, en mettant pied à terre, s'écria, joyeux :

— Mon cher Gaston, nous foulons le sol de toutes les libertés ! Ici, il s'agit d'oser pour réussir.

— Lorsque nous aurons vu Anspach, je t'expliquerai ce que j'ai l'intention de faire. Tu approuveras, je n'en doute pas, le plan qui doit faire tomber entre nos mains la fortune de ton cher frère.

— Puisses-tu dire vrai, soupira Gaston.

Un nègre, de stature colossale, s'était emparé des valises des voyageurs, les avait jetées sur une voiture dans laquelle il poussa Gaston et Montaiglon.

Quelques instants après, ils arrivaient dans un splendide hôtel de la cinquième avenue. — A New-York, les voies publiques sont simplement numérotées, — un second nègre les plaça dans un ascenseur qui les enleva avec une vitesse vertigineuse jusqu'au septième étage.

Ils sont installés dans un salon où un troisième nègre leur apporte des boissons glacées.

Gaston et Montaiglon se reposent quelques jours, puis se mettent à la recherche d'Anspach.

Il tient un *saloon* (cabaret) dans le quartier allemand.

Il est dix heures du soir. Seules, les devantures des *saloons* flambaient.

Derrière son comptoir de marbre blanc sur lequel sont alignés des gâteaux salés et des poissons fumés, des jambons et des huîtres frites, trône Anspach.

Ses cheveux rouges ne blanchissent pas, ils semblent seulement déteints et desséchés. Sa haute taille s'est voûtée, ses membres robustes amaigris.

Son visage s'est creusé ; Anspach jeune était hideux, vieux il est sinistre.

Il reconnaît Gaston et Montaiglon et ses mains velues se crispent sur le bord de son comptoir.

Anspach grimace un sourire et va saluer les nouveaux arrivants.

— Nous avons à causer avec toi, lorsque ton établissement sera fermé, tes consommateurs partis, que nous serons seuls, lui dit Montaiglon.

— Qu'est devenue Marie Hartman ? questionne Gaston.

— Morte la semaine dernière.

— De quelle maladie ?

— On l'a trouvée le matin étendue dans la cave, frappée de congestion ; elle buvait trop d'alcool, explique Anspach.

— La perte n'est pas grande, déclara Montaiglon, la vieille parlait trop quand elle était ivre.

— Elle m'a occasionné des ennuis, fit Anspach ; la police est venue ici. J'ai été soupçonné de l'avoir tuée... Elle s'était brisé le crâne en tombant du haut de l'escalier... On a prétendu que je l'avais poussée... Je me suis tiré d'affaire.

— Tu étais innocent, nous n'en doutons pas, Anspach, ricana Montaiglon.

Anspach le regarda de travers.

— Donne-nous à boire ce que tu voudras, et retourne à ton comptoir. Tes clients s'occupent trop de nous.

Ces clients, au nombre d'une douzaine, sont debout devant le comptoir. Ils discutent avec passion les chances des deux lutteurs célèbres et engagent des paris.

Ils n'interrompent de temps en temps leurs cris nasillards que pour avaler d'un trait un verre de whisky ou jeter des regards méfiants sur Gaston et Montaiglon.

Quelques clients entrent dans le *saloon* d'Anspach qui, parmi eux, reconnaît un *détective*.

Anspach est obséquieux envers l'homme de la police. Celui-ci s'assied à une petite table avec ses amis.

Il ne répond pas aux paroles aimables d'Anspach.

Le cabaretier est visiblement inquiet. Il a, sans doute, intérêt à ce que la police ne s'occupe pas de lui.

Montaiglon s'en aperçoit. Il dit à Gaston :

— Anspach est mal à l'aise... Il organise des séances clandestines de boxe dans son sous-sol ; je le devine à quelques mots que ses clients ont prononcés à voix basse... Est-ce pour cette raison qu'il voit avec déplaisir l'arrivée de ces gens qui ressemblent à des policiers ?

— Ou à cause de la mort de Marie Hartmann qui me semble louche, répondit Gaston.

Le *saloon* s'emplissait de clients, de bruit et de fumée.

— Nous ne pouvons rester davantage ici, déclara Montaiglon. Retournons à l'hôtel, je te ferai connaître le plan que j'ai conçu. Si tu l'approuves, et je ne doute pas de ton approbation, je commencerai aussitôt à le mettre à exécution.

Il appela Anspach.

— Nous reviendrons à minuit, dit-il. Attends-nous.

Anspach tira une clef de sa poche et la remit à Montaiglon.

— Vous entrerez par l'allée contiguë à la boutique. Vous monterez au premier étage. Sur le palier, en face l'escalier, est la porte de mon logement. Vous ouvrirez la porte avec la clef que voici. Je vous rejoindrai aussitôt que je le pourrai.

— C'est bien. Compte sur nous comme nous comptons sur toi, répondit Montaiglon.

Il ajouta :

— Nous avons à te proposer une opération où il y aura cent mille francs à gagner.

— Cela tombera bien, fit Anspach d'un air sombre.

— Les affaires ne vont pas ?

— La police me gêne, il faut que je décampe d'ici.

— Avec de l'argent on est libre d'aller où l'on veut, Anspach.

— Si j'en ai, monsieur de Montaiglon, j'irai dans la République argentine.

À ce soir, messieurs.

Révenu à l'hôtel, enfermé dans l'appartement de Gaston, sûr de n'être entendu de personne, Montaiglon expliqua à son ami le nouveau plan qu'il avait conçu, plan qu'il devait les enrichir tous deux.

— Je t'ai conseillé de te mettre à la recherche de ton neveu, mon cher Gaston, ces recherches commencées ont obtenu un commencement de succès ; nous sommes sur la piste de l'homme qui a enlevé le petit Georget... nous avons même découvert sa retraite.

— Il faut apprendre cette bonne nouvelle à ton frère et à ta belle-sœur... .

— Nommer Anspach !... Leur faire connaître Anspach !

— Encore !... Gaston, je t'ai interdit de te souvenir de ce nom... le ravisseur du petit Georges, celui que nous venons de retrouver ici se nomme John Burns, sujet américain. Retiens bien ce nom, mon cher Gaston.

— D'ailleurs, pour être certain de ne pas l'oublier, tu vas immédiatement télégraphier à ton frère ces mots : " John Burns retrouvé, suis sur piste enfant. Besoin fonds. "

Gaston obéit. Il écrivit ce que lui dictait Montaiglon, fit la suscription et lui remit le billet qu'un domestique de l'hôtel fut chargé de porter au bureau de poste voisin.

— Dans quelques jours tu toucheras cinquante mille francs, continua Montaiglon avec assurance. Ton frère télégraphiera à son banquier de te compter cette somme.

— Tu en parais bien sûr ! Si Renaud se défiait... .

— Renaud te fera remettre cinquante mille francs, interrompit Montaiglon durement.

Il continua :

— C'est peu, mais cela suffira pour le présent... .

— Que comptes-tu faire ensuite ?

— Retrouver Georget, ce cher petit Georget, ton neveu, Gaston !... Ton neveu que tu aimes, que ton cœur réclame !... .

— Nous retrouverons Georget ?... Comment le retrouver ?... Sa piste est perdue... .

— Nous le retrouverons, n'en doute pas ; John Burns nous dira où il est.

— Mais, Anspach... non, John Burns l'ignore comme nous !

— J'ai un moyen de lui rafraîchir la mémoire... Il se souviendra cette nuit de ce qu'il a fait, il dira... il écrira à qui il l'a confié... Il l'écrira en présence d'un témoin honorable qui certifiera à ton frère la véracité du récit que nous lui ferons... Cette nouvelle-là vaudra bien encore cinquante mille francs !

— Certes, mais comment s'y prendre pour réussir ?... Comment ne pas nous compromettre ?... Montaiglon, nous jouons une partie dangereuse !... .

— Que je suis sûr de gagner, Gaston.

— Qui te donne cette confiance ?... Que veux-tu faire ?

— Tiens, Gaston, viens et tu le verras.

Ils retournèrent chez Anspach ou plutôt chez John Burns, car c'était ce nom qu'en effet le complice de Gaston et de Montaiglon avait pris, celui sous lequel il était connu à New-York.

Le *saloon* était fermé, mais on entendait les voix des consommateurs.

Les deux amis firent ce que leur avait prescrit Anspach. Ils montèrent dans son logement. Une veilleuse y faisait une lumière blafarde et tremblante.

Montaiglon inspecta le logement. Une grande pièce et un cabinet garnis de meubles de hasard. Le long des murs quelques chromolithographies grossières.

— Anspach est pauvre, dit-il. Ses affaires vont mal, nous réussirons.

Vers une heure du matin, le cabaretier, débarrassé de ses derniers clients, remontait chez lui.

— Je vous ai fait attendre, dit-il en entrant.

— Nous avons causé, mon cher Anspach, et la conversation entre deux vieux amis fait passer le temps, répondit Montaiglon.

— Tant de souvenirs reviennent à l'esprit, ajouta Gaston. Depuis vingt ans, nous ne nous sommes pas quittés, Montaiglon et moi !

— Vingt ans ! oui, il y a près de vingt ans que j'ai travaillé pour vous ! fit Anspach rêveur. Et depuis... .

— C'est de ce que tu as fait pour nous, il y a vingt ans, que je viens t'entretenir, Anspach, interrompit Montaiglon. Écoute-moi donc avec attention.

— Je vous écoute, monsieur de Montaiglon.

Après un instant de méditation, celui-ci commença de sa voix mordante, de ce ton dur qui semblait marteler les mots, faire sonner les syllabes :

— Nous t'avons chargé d'enlever à Blanche de Pervençère son enfant, son petit Georget. Il fallait que cet enfant disparût. Tu t'es loyalement acquitté de ta mission ; l'enfant a disparu. Plus tard, tu as été moins heureux. Anspach, nous avons voulu que l'enfant mourût et l'enfant vit... .

— J'ai fait ce que j'ai pu, soupira Anspach.

— Et tu n'as pas réussi... Mais oublions cela, je ne viens pas récriminer sur le passé, mais te proposer une nouvelle besogne... .

— Laquelle ? demanda Anspach.

— Oh, bien facile, celle-là ! Lorsque le petit Georges de Pervençère avait trois ans, notre intérêt était de le supprimer, son existence était un obstacle qu'il fallait briser, il n'en est plus de même aujourd'hui : notre fortune est assurée si nous retrouvons l'enfant devenu jeune homme, si nous le rendons à l'amour de son père miraculeusement sauvé, à la tendresse de sa mère en larmes.

— Nous avons compté sur toi, Anspach, pour retrouver l'enfant...

— Comment voulez-vous, monsieur de Montaiglon, que je puisse...

— Retrouver celui qui a su échapper à tes recherches et aux nôtres ? Je vais te le dire. Rien n'est plus simple.

Gaston paraissait aussi étonné qu'Anspach. Tous deux considéraient avec attention Montaiglon qui reprit :

— Il est inutile que pour le retrouver tu te déranges...

— Vous savez donc où il est ? questionna Anspach.

— Tu sais où est mon neveu Georges ? s'écria Gaston.

— Je le sais et, dans quelques mois, son père et sa mère le presseront dans leurs bras. C'est toi qui l'auras retrouvé, mon cher Gaston ! Quelle reconnaissance ne t'auront-ils pas ?

Montaiglon quitta le ton emphatique avec lequel il avait prononcé ces dernières phrases.

Il ajouta ironiquement :

— Cette bonne action vaut bien un fromage, sans doute ! Et ce fromage nous l'aurons, Gaston ! Ce fromage fait de billets de banque, Anspach en aura sa part, car il va nous aider à le gagner.

— Qu'aurai-je à faire pour cela ?

— Tu écriras devant témoin qu'au moment de mourir, tu te repens de la mauvaise action que tu as commise, que tu veux faire ton possible pour réparer le mal que tu as fait en donnant les moyens de retrouver l'enfant volé par toi.

— Que dirai-je pour atteindre ce but ?

— Tu diras que l'enfant souffrait des fatigues de ton métier de chanteur ambulancier, qu'il ne t'était d'aucune utilité en raison de sa faiblesse, de son état maladif, que pour qu'il te rapportât il t'aurait fallu le martyriser...

— Et que mon bon cœur m'interdisait ce moyen ?

— Non, au contraire, tu avoueras l'avoir battu, privé de nourriture et de vêtements, afin de forcer la pitié des gens charitables chez qui que tu l'envoyais mendier.

— Tu diras qu'une de ces personnes t'a proposé de se charger de l'enfant et que tu as accepté moyennant qu'elle te remettrait dix mille francs.

— C'est facile à faire. Quel est le nom de cette personne compatissante ?

— Une de nos connaissances, Mme de Linières.

— Mme de Linières !

Anspach éclata de rire.

— Oui, Mme de Linière, répondit froidement Montaiglon. C'est Mme de Linières qui a recueilli Georges de Pervençère. C'est elle qui nous dira ce qu'il est devenu.

— Je suis sûr qu'elle ne l'a pas perdu de vue, qu'elle veille sur lui avec sollicitude... Lorsque nous irons lui dire, Gaston et moi, que nous avons retrouvé les parents de l'enfant, que nous lui en donnons la preuve, en lui montrant le papier que tu vas écrire, elle nous le rendra.

— Oh ! certes, elle souffrira de cette séparation, mais son noble cœur ne connaît pas l'égoïsme !

— Ce jeune homme qu'elle a, depuis quinze ans, entouré de soins, qu'elle aime comme son enfant, dont elle a fait un garçon instruit, distingué, d'éducation parfaite, dont elle se croit la mère, dont elle est fière, elle nous le rendra, dût son cœur se briser à cette séparation !

Gaston et Anspach regardaient Montaiglon avec admiration.

Ce qu'il racontait était-il vrai ?

— Avait-il, sans en avoir jusqu'ici rien dit à ses complices, retrouvé Georget ? L'avait-il confié à Mme de Linières comme otage ?

Gaston se dit que cela était possible. Il connaissait la profondeur de duplicité de son ami, son infernale audace !

Peut-être Montaiglon avait-il songé à rendre un jour Georget à Renaud à l'insu de son ami — contre une fortune.

Pourquoi, si vraiment il savait où était Georget, renonçait-il à son projet ?

Gaston réfléchissait. Il se convainquit que Montaiglon mentait, que le jeune homme dont il parlait n'existait pas réellement, ou que s'il existait, c'était un Georges de Pervençère supposé.

— Oui, ce doit être cela ! s'écria-t-il mentalement, Montaiglon songe à faire jouer ce rôle à un jeune homme ayant l'âge et la physionomie de Georges, de mon neveu !

— Et pour réussir cette substitution, le témoignage d'Anspach lui paraît indispensable !

— A moi, il demandera de déclarer que je retrouve dans la physionomie du faux Georges de Pervençère une ressemblance frappante avec celle de l'enfant, que, pendant plus de deux années, j'ai vu chaque jour.

— C'est là le plan de Montaiglon ! Ce ne peut être que cela ! Ce plan peut réussir !

Anspach, lui aussi, réfléchissait.

Il croisa ses bras sur sa poitrine, regarda fixement Montaiglon et lui dit :

— J'écrirai ce que vous me demandez ; que recevrai-je en échange de ce service ?

— Dix mille francs tout de suite, vingt mille francs dans un mois, répondit Montaiglon.

— J'accepte. Donnez-moi les dix mille francs.

Montaiglon tira son portefeuille et tendit à Anspach une liasse de billets de banque,

Le complice des deux misérables les compta et dit :

— Le compte y est. Je suis à vos ordres.

— Déshabille-toi... Mets-toi au lit, lit Montaiglon de son ton péremptoire.

Anspach obéit pendant que Montaiglon disait à Gaston :

— Toi, retourne à l'hôtel et attends-moi.

— Que vas-tu faire ?

— Écrire à Anspach ce qu'il devra apprendre par cœur... Oh ! quelques lignes qu'il répètera au révérend Edwards Simpson...

— Au révérend Simpson, le pasteur protestant de Church-Hill ? questionna Anspach.

— N'es-tu pas protestant ?

— Si, monsieur de Montaiglon, mais...

— Et protestant convaincu, Anspach. Tu ne t'endors jamais sans lire quelques versets de la Bible...

Montaiglon sortit de ses vêtements une vieille Bible qu'il tendit à Anspach et continua :

— Dans cette vieille Bible de famille que t'a légué ta mère.

Anspach s'écria :

— Ah ! c'est trop fort ! Non, mais voyez-vous, ça, c'est magnifique !... La Bible de ma mère.

Il éclata de rire :

— Je n'ai jamais connu ma mère ni la Bible, moi !

— Tu feras connaissance avec l'une à défaut de l'autre.

— Monsieur de Montaiglon, vous avez tout de même de drôles d'inventions !

— Qui te sont avantageuses, Anspach.

— Aussi suis-je tout à votre disposition.

— Bien. Tu diras au révérend Simpson que je vais aller chercher que, sentant ta fin prochaine, tu veux réparer le mal que tu as fait en enlevant Georges de Pervençère.

— Tu citeras la date, les circonstances exactes, tu donneras le nom de Mme de Linières...

— Il me demandera où je l'ai rencontrée.

— Tu l'as rencontrée à Spa, en Belgique.

— A Spa, bon, je me souviendrai.

— Tu parleras d'une voix mourante... Je serai là, présent, et si tu es embarrassé je te mettrai dans la bonne voie...

— Oh ! je saurai bien ce qu'il faut dire, monsieur de Montaiglon, j'ai parfaitement compris... Une seule chose me gêne...

— Laquelle ?... Allons, parle !

— Pour faire le moribond il me faudrait finir ma bouteille de *brandy*.

— La voici... Je pars chercher le révérend...

— Ah ! encore une chose, monsieur de Montaiglon : comment expliquerai-je votre présence ici ?

— Tu as appris mon arrivée et celle de M. Gaston de Pervençère ; brisé de remords, tu m'as fait appeler pour me confesser ton crime. Tu m'as prié de demander au révérend Simpson de vouloir y assister pour en témoigner au besoin.

— Vous trouvez des explications à tout, monsieur de Montaiglon.

— Bois ton *brandy* avant que je parte et rends-moi la bouteille.

— Voilà... je vais faire un somme en attendant.

— Si tu veux, mais, n'oublie rien, ivrogne.

— Jamais je ne suis aussi lucide que lorsque j'ai bu mon compte ; ça me déroule les idées.

Montaiglon partit pour se rendre chez le révérend Simpson.

Deux heures après il revenait avec le clergymen.

Il le pria de l'attendre un instant avant de monter chez Anspach.

— Je veux m'assurer, mon révérend, que le malheureux n'est pas mort en mon absence, dit Montaiglon qui voulait voir si le moribond ne dormait pas à poings fermés.

Non, Anspach était éveillé, bien éveillé.

— La représentation va commencer, Anspach ; possèdes-tu bien ton rôle ?

— Ne craignez rien, monsieur de Montaiglon, j'y ai réfléchi... je ne vous volerai pas votre argent... Dans un instant j'aurai l'air d'être prêt à rendre l'âme...

— Et tu garderas l'argent, Anspach.

Le révérend Simpson entra dans la pièce où Anspach, pâle, décharné, les prunelles hagardes, la poitrine soulevée de spasmes, semblait en effût, sur le point d'entrer en agonie.

— Vous m'avez fait appeler, mon frère, me voici, dit le clergymen.

Anspach plissait ses draps avec ses mains tremblantes. Il tourna vers le visiteur des regards atones.

— Merci, murmura-t-il, merci, mon frère.

Il semblait haleter. Les mots ne sortaient de sa bouche convulsée qu'avec effort.

—Monsieur de Montaignon m'a dit en route que vous désiriez soulager par un aveu solennel votre conscience d'un crime. Parlez, mon frère.

Anspach ferma les yeux. Il se recueillit, puis, d'une voix coupée de soupirs, il fit la confession que lui avait demandée Montaignon.

Il termina cette confession en désignant sur la table de nuit un revolver et une Bible.

—J'avais le choix entre le suicide et le repentir, j'ai choisi le repentir.

—Je prierai Dieu pour vous, mon frère. Un pécheur qui se repent est plus agréable à Dieu...

—Mon révérend, interrompit Anspach, signez ce que vous venez d'écrire sous ma dictée, je ne veux pas mourir avant d'avoir la certitude...

Le révérend fit ce que lui demandait le faux moribond.

—Promettez-moi, continua Anspach, que vous remettrez cet aveu de mon crime à M. Gaston de Pervençère...

Montaignon intervint :

—Mon ami, dit-il à Anspach, je me chargerai de ce message si vous le voulez bien...

—Non, le révérend Simpson, interrompit Anspach.

—Monsieur Gaston de Pervençère me verra dans le cours de cette journée, je vous le promets.

Anspach feignit d'être soulagé par ces paroles. Il ferma les yeux et sembla marmotter une prière.

Montaignon descendit reconduire le révérend Simpson jusqu'à la voiture qui l'avait amené, le salua profondément et remonta auprès d'Anspach.

Il lui demanda :

—Que comptes-tu faire maintenant ?

—Mettre la clef sous la porte et filer sur Buenos-Ayres avec ça.

Il montra la liasse de billets de banque...

—Tu as raison, approuva Montaignon. Tu me donneras ta nouvelle adresse et le nom que tu aura pris ; je puis encore avoir besoin de toi.

—Au même prix, tout à vous, monsieur de Montaignon.

Celui-ci prit le revolver posé sur la Bible, appuya le canon sur la tempe droite d'Anspach et tira ; puis, il lui arracha la liasse de billets, et, posant la main sur le cœur de sa victime ;

—Il ne bavardera plus, dit-il.

Il jeta le revolver à terre, près du lit, mit les billets de banque dans sa poche, examina attentivement le visage du défunt, prit la plume qui avait servi au révérend Simpson et sur un feuillet de papier, écrivit en imitant l'écriture d'Anspach :

"Je souffre trop... Je me tue...."

"JOHN BURNS."

Montaignon retourna à l'hôtel retrouver Gaston.

—Eh bien ? lui demanda celui-ci.

—Tu recevras demain d'un clergyman la confession d'Anspach, répondit-il, ce papier est notre fortune.

—Il nous a coûté dix mille francs, soupira Gaston.

—Il en vaut cinquante mille, se contenta de répondre Montaignon.

Dans la journée du lendemain, en effet, M. Edwards Simpson remettait à M. Gaston de Pervençère le récit fait par Anspach de l'enlèvement de son neveu, récit attesté par le révérend.

On apprit, quelques heures après le départ du révérend Simpson, le suicide d'Anspach.

Gaston regarda fixement Montaignon.

Celui-ci répondit :

—Nous avons eu de la chance, voilà tout... Partons immédiatement à la recherche de ton cher neveu.

Ils quittèrent New-York par le premier bateau en partance et lestés de vingt mille francs envoyés par Renaud.

## XXII

Après le départ de Jacques de Beauchamp pour l'armée, Renaud, on s'en souvient, était retourné avec Blanche au Palais des Roses.

Tous deux, attristés par les nouvelles des désastres de la funeste guerre, rêvaient silencieux.

Dans l'horrible tourmente déchaînée sur la France, que devenait Jacques de Beauchamp, ce fier jeune homme que Renaud n'avait eu que le temps de voir et d'aimer ?

Ainsi pensait Renaud de Pervençère.

Blanche, continuellement, pensait à son enfant, à son Georget.

Était-il soldat, lui aussi ? Avait-il échappé à l'horrible boucherie dont les récits la faisaient frémir.

Et Gaston qui prétendait être sur la piste de Georget, pourquoi n'avait-on plus de ses nouvelles ?

Une fois de plus, il avait menti.

Le misérable n'avait eu d'autre objet, en prétendant se livrer à des recherches, que de se faire remettre l'argent.

Elle se reprochait d'avoir pu espérer qu'une parole de vérité pouvait sortir des lèvres de cet infâme !

Dans le courant d'octobre, Renaud et Blanche reçurent de New-York le télégramme de Gaston. Ils furent frappés de stupeur.

Gaston disait-il donc vrai ?

Les recherches dont il avait parlé, les faisait-il réellement ?

Encore une fois, Blanche le crut et dit à son mari :

—Oui, c'est possible. N'ayant pu te ravir l'existence, mon cher Renaud, il songe à profiter de ta fortune en simulant le dévouement.

"Il sait que s'il retrouve notre Georget il sera riche de tes dons... Il escompte ta générosité.

—Peut-être a-t-il fait ce calcul, répondit Renaud. Ne décourageons pas ce misérable.

Et il envoya, ainsi qu'on l'a vu, vingt mille francs à son indigne frère.

Un mois après, Gaston et Montaignon se présentèrent au Palais des Roses.

Gaston paraissait ému, Montaignon joyeux.

—Une bonne nouvelle... Nous touchons le but ! s'écria-t-il en entrant.

—Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda Blanche d'un ton glacial.

Montaignon s'inclina devant elle :

—Pardonnez-moi, madame, fit-il, mais la joie que Gaston et moi ressentons de la réussite des nobles projets de son ami, de votre beau-frère, projets auxquels je me suis associé...

—Vous avez réussi ! s'écria Blanche... Vous savez où est mon Georget ?

—Nous avons retrouvé son ravisseur... Nous avons obtenu de lui l'aveu de son crime... Ce misérable au moment de mourir, s'est repenti... Il a tout avoué, mais, pardonnez-moi... l'émotion... Gaston vous dira mieux que moi ce qui s'est passé...

—Parlez, Gaston, parlez, je vous en prie !

Et, Renaud, tremblant, fut sur le point de serrer les mains de Gaston.

Celui-ci tira de son portefeuille un papier, le tendit à Renaud en disant d'une voix étouffée :

—Tout à l'heure je vous expliquerai... Je ne puis en ce moment...

Le misérable simulait à s'y méprendre l'attendrissement. Il portait avec une sorte d'égarment joyeux son mouchoir à ses yeux.

Renaud lut les mots tracés par Anspach et pâlit.

Il ne pouvait parler, répondre à Blanche tant il se sentait oppressé de bonheur.

Elle prit d'une main tremblante la confession d'Anspach, la lut d'un seul coup d'œil, poussa un cri et, joignant les mains :

—Je reverrai mon enfant, mon Georget !

Elle se jeta dans les bras de son mari et resta longtemps la tête appuyée sur son épaule.

Gaston et Montaignon demeurèrent silencieux.

Soudain, Blanche tourna vers son beau-frère son visage rayonnant :

—Ainsi, Gaston, cela est réel, vous me rendrez mon Georget ?

—Avec l'aide de Dieu, répondit hypocritement le misérable, avec l'aide de Dieu et de mon cher Montaignon, je vous le rendrai, Blanche.

—Nous allons partir immédiatement pour Spa, expliqua Montaignon, je remuerai ciel et terre pour retrouver cette Madame de Linières et, bien que de longues années se soient écoulées, grâce à mes relations, j'y arriverai.

—Si vous faites cela, monsieur, si vous retrouvez mon enfant ! je...

Blanche, toute pâle, s'interrompit ; elle allait ajouter : je vous pardonnerai vos crimes passés, je vous donnerai à tous deux la fortune que vous convoitez.

Renaud devina la pensée de sa femme et reprit aussitôt :

—Gaston, partez, n'épargnez rien, ma bourse est la vôtre. Partez, monsieur de Montaignon, je saurai vous récompenser.

—Oui, il nous faudrait partir tout de suite ; mais, les fonds que vous aviez mis à la disposition de Gaston...

—Ces fonds ont été employés par vous. Monsieur de Montaignon, qu'à cela ne tienne.

Il se dirigea vers un coffre-fort, en tira des liasses de billets de banque et les remettant à Gaston :

—Voici cinquante mille francs, Gaston. Partez, ne restez pas une minute.

—Ma vie sera désormais consacrée à ce but unique : retrouver

l'enfant qui vous a été volé, mon frère, répondit Gaston en enfouissant les cinquante mille francs dans ses poches.

— Il nous faut partir, partir tout de suite, fit Montaiglon fébrilement : les cinquante mille francs que portait Gaston lui étaient son sang-froid habituel.

— Donnez-nous des nouvelles aussitôt que possible, messieurs, s'applia Blanche.

— Ma chère Blanche, au premier renseignement, si minime soit-il, je vous écrirai. Mon cher Renaud, je vous tiendrai au courant de tout ce qui surviendra.

— C'est cela, Gaston, je compte sur votre parole.

— Et sur la mienne vous pouvez également compter, déclara Montaiglon avec conviction.

— Je compte également sur vous, monsieur de Montaiglon.

Les deux compagnons partirent en brusquant les adieux, n'écoutant plus les prières de Blanche, la fortune qu'ils possédaient les affolait.

Ils allèrent à Spa, ainsi qu'ils l'avait dit, envoyèrent un certain nombre de lettres dans lesquelles ils indiquaient de nouvelles pistes à suivre.

Enfin, ils écrivirent à Renaud que Mme de Linières habitait Paris. Avait-elle pu le quitter avant l'investissement ? Il leur avait été impossible de le savoir exactement.

Ils allaient tenter de pénétrer dans la capitale, et y continueraient leurs recherches.

C'est Montaiglon qui avait suggéré cette idée à Gaston.

— Cela a quelque chose d'héroïque, de chevaleresque, avait-il dit à son complice. De plus, cela nous fera gagner du temps.

Pour le moment, les secours d'argent de Renaud ne leur étaient pas indispensables ; par hasard, ils avaient gagné cent mille francs à Spa en jouant au baccara et à la roulette.

— La veine nous est revenue, affirma Montaiglon, partons à Londres, je connais des maisons où l'on peut gagner une fortune en une nuit.

Pendant plus d'un an on ne reçut plus au Palais des Roses de nouvelles de Gaston et de son ami.

Les soupçons de Blanche revinrent et, hélas, la crainte de ne jamais revoir son fils.

Quelques temps avant les fiançailles de Jacques de Beauchamp et de Fanchon reparut Gaston, la tête basse, la mine piteuse.

Il raconta que malgré ses efforts et ceux de Montaiglon, ils n'avaient pu retrouver la piste de Mme de Linières.

— Montaiglon, ajouta-t-il, n'est nullement découragé et s'il n'est pas ici avec moi c'est qu'il reste confiant en la réussite finale de nos recherches. Pour moi, je vous l'avoue, écrasé de fatigue, je viens vous demander l'hospitalité pendant quelques mois.

Malgré la certitude maintenant que son frère mentait, qu'il avait toujours menti, Renaud ne pouvait refuser de le recevoir.

Gaston vécut au Palais des Roses avec son frère et sa belle-sœur. On n'eut rien à remarquer d'étrange dans sa conduite ; il paraissait simplement exténué de fatigue ainsi qu'il l'avait dit.

La vérité est qu'il avait laissé Montaiglon à Londres, Montaiglon décavé, à découvert de plus de cent mille francs.

— Qu'il s'en tire comme il pourra, je me sauve, je me réfugie auprès de Renaud ; j'ai de la famille, moi ! s'était-il dit.

Et de Montaiglon pendant six mois il n'eut pas de nouvelles.

Le lendemain des fiançailles de Jacques et de Fanchon auxquelles il assistait avec Renaud et Blanche — ce qui, on ne l'a pas oublié, avait fort effrayé la jeune fille — il reçut une lettre de Montaiglon.

Il était à Paris, sans argent, mais, avec un secret qui valait un million, il avait enfin, après mille dangers, mille fatigues, retrouvé Mme de Linières.

Il avait la certitude que Georget était vivant, bien vivant !

Gaston ne crut pas d'abord un mot des affirmations de son ami ; il le connaissait si bien !

Pourtant, après réflexions, il se dit qu'il ne risquait rien à se rendre auprès de lui.

— Je saurai à quoi m'en tenir après une demi-heure de conversation et, ma foi ! que le neveu soit véritable ou supposé, s'il est possible de le faire accepter ! . . .

Mme de Linières, après l'odieuse tentative de Montaiglon sur Fanchon, avait quitté son appartement du quai du Louvre.

Elle était allée s'installer avenue de Villiers où elle dirigeait une agence matrimoniale.

Cet édifiant commerce marchait comme sur des roulettes lorsqu'un accident se produisit : une des pensionnaires de madame de Linières — orpheline riche avec tache de famille — vola cent mille francs à un jeune Anglais qui eut le mauvais goût de se plaindre à la police . . .

L'orpheline fut arrêtée, jugée, condamnée et madame de Linières fut invitée, si elle tenait à la liberté, à surveiller davantage ses pensionnaires et . . . à donner à la police tous les renseignements utiles que son honorable profession la mettait à même de recueillir.

Effrayée, la tenancière de l'agence matrimoniale promit tout ce

qu'on voulut . . . avec l'intention de ne faire que ce qui lui serait avantageux.

Elle avait rompu avec Montaiglon qui l'avait compromise lors de sa sottise histoire de Fanchon.

Elle renoua avec lui lorsque, affamé, décavé, furieux, il revint à Londres.

Il lui proposait, cette fois, une affaire splendide.

Cent mille francs à gagner ! Cent mille francs à gagner sans risques ! Une affaire qu'un enfant réussirait . . . et elle n'était pas une enfant ! Lui, non plus !

— Je vous écoute, Montaiglon, pas de préliminaires, fit la vieille.

— Voilà, j'ai besoin d'un jeune homme de vingt ans, de figure agréable, yeux bleu foncé, cheveux châtain, distingué . . .

— J'ai ça. Après ?

— Ce jeune homme, volé à ses parents par des saltimbanques, a été recueilli par vous. Vous l'avez entouré de soins, de tendresse, de . . .

— Oui, oui. Après ?

— Vous lui avez fait donner une bonne éducation ; il est charmant.

— Et que me rapporteront ces soins, cette tendresse, les frais de cette éducation soignée ? les professeurs coûtent cher, Montaiglon.

Le vieille de Linières d'un ton effroyablement sérieux prononça ces mots et Montaiglon admira.

— Ma chère, cela vaut cinquante mille francs.

— Au moins ! Songez donc au déchirement de cœur ! C'est cela qu'il faut faire entrer en ligne de compte !

— Cinquante mille francs de déchirement compté. Cela va-t-il ?

— Quand je connaîtrai la contre-partie, je . . .

— Qu'appellez-vous la contre-partie, ma chère ?

— Les risques à courir, cher ami.

— Nuls, ma chère.

— Dites-moi en attendant de qui l'enfant que j'ai recueilli sera l'enfant ?

— De M. Renaud de Pervenchère.

La vieille sursauta. Elle pensa aussitôt :

— Renaud de Pervenchère ! . . . Ne connaît pas sa fortune ! Vingt ans absent de France ! . . . Faisable ! Facile !

Elle se garda bien de dire sa pensée à son digne ami et répondit :

— Dangereux, Montaiglon.

— Inoffensif, chère amie ! Vous ferez des heureux ! . . . Et l'on vous bénira !

— J'accepterai la bénédiction par-dessus le marché, répondit sans sourciller Mme de Linières ; si cela ne fait pas de bien, cela ne fait pas de mal.

Elle appuya l'index sur son nez.

— Il me faudrait des renseignements exacts, des détails précis.

— Je vous les donnerai, chère amie.

— Dînez avec moi, conclut l'honorable dame.

Après dîner, elle dit à Montaiglon :

— Je fais l'affaire. Vous aurez le jeune homme stylé par moi . . . Je serai sa mère adoptive, c'est vous dire que le rôle sera bien tenu . . .

— Je ne doute pas de vous. Vous êtes admirable dans la *respectabilité*.

— C'est vrai, je puis dire, sans me donner de gants, quo pour les personnages de dignité . . .

— Vous êtes incomparable !

— Assez de marivaudages ; demain je vous présenterai mon fils adoptif. Il vous racontera son histoire ; comment je l'ai tiré des mains de ces misérables saltimbanques, son heureuse existence auprès de moi, quels professeurs je lui ai donnés . . .

— Que fait-il maintenant ?

— Étève au Conservatoire, classe de comédie, répondit Mme de Linières en se rengorgeant.

— Bien ! très bien ! ricana Montaiglon.

— Je vous prie, mon cher, de ne point paraître mépriser le noble art du comédien ; les auteurs, même les auteurs de génie, ne seraient rien sans leurs interprètes.

— Vous êtes superbe ! Vous avez raison, mille fois raison.

Au moment de prendre congé, Montaiglon dit à Mme de Linières :

— Je vous amènerai demain M. Gaston de Pervenchère, l'oncle du jeune homme ; il faut qu'il lui plaise.

— Il lui trouvera, n'en doutez pas, un air de famille.

Sur cette assurance, Montaiglon quitta sa respectable amie.

Quel était le jeune homme que Mme de Linières avait justement sous la main pour jouer le rôle du fils de Blanche et de Renaud ? Son propre neveu.

Ceci demande quelques explications.

Mme de Linières, née Adèle Traversin, dans sa jeunesse avait été sage-femme.

Elle était habile, discrète, sans préjugés et eut réussi dans ce métier si, trop entreprenante, trop impatience de faire fortune, elle n'avait obligé la police à s'occuper d'elle.

Cette intrusion de Thémis l'avait dégoutée du métier.

—On n'est pas assez libre chez soi, pensa-t-elle.

Cependant, elle avait exercé pendant dix ans et jouissait d'une certaine aisance, lorsqu'elle songea à passer la main à une jeune femme, Mme Kaiser.

Celle-ci honnête, instruite, confiante, paya trop cher la clientèle et le mobilier.

Elle réussit néanmoins, à force de mérite et d'honnêteté professionnelle, à acquérir réputation et estime.

On l'a vue, au premier chapitre de cette histoire, donner ses soins à Blanche de Pervençère.

Nous la retrouverons. Revenons à Adèle Traversin.

Née à Paris, dans le faubourg de Belleville, fille d'un souffleur de l'ancien "boulevard du crime", ainsi qu'on appelait à l'époque de sa jeunesse le boulevard du Temple où étaient édifiés tous les théâtres de drame, Adèle Traversin, après une fugue avec un jeune premier des *Délassements comiques*, puis avec des grands premiers rôles et des pères nobles, quittée par ses inconstants adorateurs, était partie avec un étudiant en médecine.

Transportée sur la rive gauche, vivant au milieu d'étudiants, Adèle Traversin, échauffée par les conversations des jeunes gens discutant devant elle le mérite de leurs professeurs et de leurs théories scientifiques, Adèle Traversin se sentit soudain un goût prononcé pour l'étude de la médecine.

Elle était ignorante mais intelligente. Cette enfant qui avait traîné dans les ruisseaux de Belleville, fait son éducation dans les coulisses de théâtre où elle figurait dans les pièces à spectacle, avait la vivacité d'esprit, la facilité d'assimilation propres à cette race de bohèmes.

En quelques mois, elle se fit une instruction suffisante, entra comme élève à la Maternité — et devint rapidement un des plus habiles sujets du triste établissement.

Son diplôme obtenu, elle s'établit dans les environs des Champs-Élysées avec l'argent qu'elle extorqua à son ex-ami marié depuis. Il la savait capable de tout et vola sa jeune femme pour la satisfaire.

Adèle Traversin, rusée, ambitieuse, effroyablement égoïste, n'avait qu'un sentiment désintéressé, une véritable amitié pour son frère aîné, Hector Traversin.

Il avait dix ans de plus qu'elle. Petite fille, elle allait se jeter dans ses bras, implorer son secours contre d'autres gamins ou gamines.

Hector, solide comme un chêne et brute comme un taureau, mettait en fuite les ennemis de sa petite Adèle, rouait de coups ceux qui s'entêtaient.

Adèle Traversin admirait ce frère aîné.

Il se fit sculpteur-ornemaniste, réussit grâce à une habileté de main extraordinaire, un goût artistique instinctif ; il savait à peine lire et écrire.

Il avait épousé une actrice du théâtre de Belleville.

Au premier enfant qui naquit de cette union, Hector dit à sa femme :

—Les artistes ne doivent pas avoir d'enfants ; l'art s'accorde mal avec la famille.

—Que veux-tu dire ?

—Que ma sœur Adèle emportera le petit ou la petite et tu n'auras plus à t'en occuper.

—Hector !

La pauvre femme sanglota.

—C'est à prendre ou à laisser. Si ça ne te va pas, enlève tes cliques et tes claques, au revoir.

La malheureuse gagnait soixante francs par mois.

Elle resta avec Hector.

Trois enfants naquirent de cette union.

Adèle Traversin s'en chargeait ainsi que l'avait dit son frère : elle les déposait à "La Bourbe" comme nés : de père et mère inconnus.

Un quatrième enfant vint au monde, un garçon. Adèle l'emporta comme elle avait emporté les autres.

Celui-là elle le garda. C'était, à son avis, le portrait vivant de son frère, de son Hector.

Elle le garda chez elle, prise pour ce nouveau-né d'une sorte d'adoration. Dans ses traits ébauchés, dans ses yeux bleus qui ne voyaient pas, ces yeux sans regards des tout petits, elle reconnaissait les traits et les yeux du frère aîné, du grand frère aîné, du grand frère admiré.

Elle le garda sans lui faire établir d'état civil.

—Comme ça, ce mignon ne sera pas soldat. Attendez un peu que je l'éleverais pour vous le donner à vingt ans !

Elle le garda et n'en dit rien à son frère. Pendant des années, Hector, le père, vit vingt fois son enfant chez la sage-femme et ne se douta de rien.

—C'est un pensionnaire, disait Adèle Traversin.

Et cette explication suffisait à Hector.

—Il s'appelle René, c'est un joli nom, hein ? faisait la sœur.

—Je ne connais qu'un joli nom, répondait le frère en passant la main dans ses cheveux bruns ondulés et qu'il portait longs comme les artistes industriels de cette époque.

—Lequel, Hector ?

—Rotschild, faisait le sculpteur-ornemaniste, oui, Rotschild, parce que nom évoque des splendeurs, des tas d'or, des châteaux, des forêts, des plaines giboyeuses. Rotschild ! Voilà le seul beau nom !

—Es-tu drôle avec tes idées !

—Je ne suis pas drôle, Adèle, je suis juste. Si nous étions millionnaires, cent fois millionnaires, je trouverais, et bien d'autres penseraient comme moi, qu'Hector Traversin est un nom prestigieux !

—Traversin ! Traversin ! Tu crois, Hector, que cela pourrait jamais sonner bien à l'oreille ?

Et, Adèle riait, s'amusait beaucoup, admirait un peu les paradoxes de son frère. Quelle nature d'artiste ! pensait-elle.

Il reprenait après avoir vidé son verre et lancé de grosses bouffées de la pipe qui quittait rarement ses lèvres charnues :

—Traversin ? Pourquoi pas ?

Et roulant les yeux, rejetant d'un mouvement de tête sa crinière romantique, il déclamaït :

—Ah ! la Grèce antique ! La Grèce du Parthénon de Phidias ! La vieille Grèce civilisatrice du monde !

Puis, soudain, d'un ton crapulard :

—Et la vieille graisse des marchands de frites, est-ce la même chose ?

—Oh ! Hector, que tu es amusant ! Tu as des idées, toi !

Elle l'admirait. Ce bagout la séduisait.

Alors il la "faisait" à l'artiste, croyant et semblant s'indigner :

—Adèle, les mots ne valent que par les idées qu'elles évoquent ; la vieille graisse c'est celle du petit galeux du faubourg du Temple, la graisse de *machabée* dans laquelle il faisait frire ses pommes de terre dont nous nous régaliions. Pour toi, voilà ce qu'est la vieille graisse, voilà l'image que ce mot évoque quand il frappe tes oreilles.

"Pour nous autres artistes, la vieille Grèce, la Grèce antique, c'est la pléiade immortelle des grands génies, c'est le Parthénon aux lignes harmonieuses, c'est le Jupiter Olympien, c'est la Vénus de Milo, c'est l'Acropole, c'est . . ."

Il continuait longtemps ainsi et ces discours finissaient par un "tapage" à Adèle qui ne pouvait rien refuser à l'artiste de la famille, au génie méconnu, Hector Traversin.

Quand le petit René eut dix ans, Adèle Traversin le mit en pension dans les environs de Paris.

Elle le donna comme son fils. L'enfant y fit des études quelconques, plutôt bonnes que mauvaises. Il réussit à enlever son baccalauréat ès lettres.

A dix-huit ans, il entra au Conservatoire dans la classe de comédie du professeur Ragot.

Son manque absolu d'état civil eût pu sembler une impossibilité de produire son prétendu fils à d'autres qu'à la Traversin ; elle sut s'en tirer de merveille.

—Ce n'est pas mon fils, je vous l'avoue, dit-elle au professeur Ragot, c'est un enfant que j'ai gardé par pitié et que j'adopterai aussitôt que la loi me le permettra.

"Gardez-moi le secret, je vous en supplie, l'enfant me croit sa véritable mère, son pauvre petit cœur serait déchiré s'il connaissait la vérité.

"Nous nous aimons tant !

Le secret fut bien gardé ; la Traversin avait su intéresser le bon et naïf professeur en sa faveur et celle de René.

C'était maintenant un beau garçon de vingt ans, aux yeux d'un bleu sombre, à la chevelure abondante et ondulée d'un blond vénitien, à la fine moustache brune relevée.

Il était mince et paraissait grand, bien qu'en réalité de taille moyenne.

Sa voix aigre sonnait bien. "Une vraie voix de théâtre", disaient ses amis.

Il eût fait un parfait valet de comédie. Malheureusement, il travaillait peu, s'absentait des semaines entières sans motif connu.

Grâce à la protection de sa pseudo-mère, à la rouerie de l'ancienne sage-femme devenue "femme d'affaires", il eût pu concourir à la fin de 1870.

La guerre vint renverser les plans d'ambition d'Adèle Traversin pour son fils.

En temps ordinaire et jusqu'ici elle ne s'était pas inquiétée du manque d'état civil de René.

Il n'en fut pas de même lorsque l'on rappela sous les drapeaux



tous ceux qui pouvaient porter les armes, qu'on faisait la chasse aux réfractaires, que les listes des jeunes conscrits étaient vérifiées avec minutie.

Il lui avait suffi jusqu'ici de dire que René, étant fils de veuve — elle se donnait pour veuve — ne partirait pas.

Cela ne suffisait pas maintenant. Il fallait prouver qu'elle était bien veuve en effet.

Elle devrait établir, en outre, que René était bien son enfant.

Cela était impossible. Elle lui conseilla de partir pour l'Angleterre.

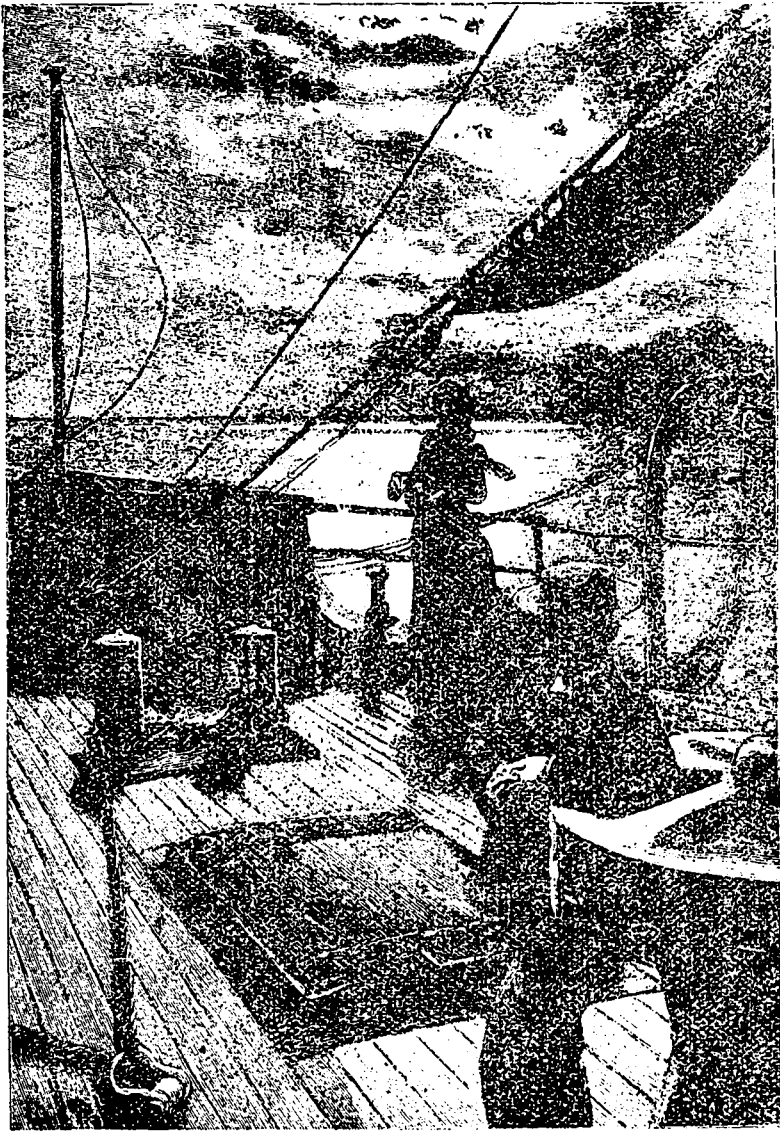
— Laisse passer quelques mois, mon petit, lui dit-elle. Cela ne peut durer. Quand tu reviendras on nous laissera tranquilles.

— Je veux bien, avait dit René.

Il promit tout ce qu'elle voulut et fit, en six mois, dix mille francs de dettes.

Tant que dura le siège de Paris, les créanciers du jeune homme patientèrent. Plus tard, ils devinrent exigeants.

La Commune permit à Adèle Traversin — qui se faisait appeler depuis longtemps Mme de Linières — d'éviter la dure nécessité de payer les dettes de son fils. Il lui faudrait bientôt s'exécuter,



... et dans les fraîches soirées elle repassa son répertoire. (P. 21, col. 1.)

cependant ; les créanciers ne lâchaient pas prise ; ils ont la poigne et les mâchoires solides !

C'est à ce moment que Montaiglon arriva.

Il était temps !

Mme de Linières vit le moyen de payer — aussi peu que possible — les folies de son René et de se refaire du même coup.

René accepterait-il la combinaison ?

Voudrait-il jouer le rôle qu'elle devait lui tracer ?

Certes, les préjugés ne le gênaient guère, mais, enfin, bien que profondément vicieux, il était prudent et peut-être craindrait-il de se compromettre ?

René Traversin avait énormément peur de la police, commencement de la sagesse.

Il craignait fort aussi les coups, en ayant pas mal reçu sans jamais avoir osé y répondre que par des menaces sonores et vaines.

Cependant, madame de Linières espéra. Elle se dit que si son René était plus que prudent, ce qui l'arrêterait, il était encore plus avide, ce qui le pousserait.

Elle se croyait aimée de ce drôle qui n'aimait que lui.

— Je l'apitoierai sur ma position. Je lui démontrerai que s'il

refuse de faire ce que je désire, je suis perdue, que je serai chassée de chez moi, vendue, jetée à la rue.

— Non, René par tendresse pour moi, par reconnaissance de mes bontés, fera ce que je souhaite. Je ne doute ni de son cœur ni de son habileté.

— Il est si bon comédien ! Je sais bien qu'il est bien mieux en valet fripon qu'en jeune homme ingénu, mais son talent si souple suppléera aisément à ce rôle nouveau pour lui.

— Il éteindra sa voix trop claire, voilera son regard trop hardi ! ce lui sera facile.

Ainsi raisonnait la respectable madame de Linières lorsque son charmant René entra.

Il avait vingt et un ans et en paraissait vingt-cinq. Ses traits fins étaient déjà creusés par le vice. Ses beaux yeux bleus étaient cerclés d'un cercle de bistre, ses lèvres sèches et pâles.

René de Linières — on l'appelait ainsi — n'en demeurait pas moins un joli garçon, aux manières gracieuses, à la parole facile avec le ton de la bonne compagnie lorsqu'il le voulait bien.

— Comme tu arrives tard, je m'inquiétais, lui dit celle qu'il appelait sa mère.

— Je te prie de m'excuser, j'ai été retenu par des amis, ma chère mère.

— Tu es souvent retenu, René.

— Je suis trop faible de caractère, je l'avoue.

— Il va falloir, pourtant, que tu appelles à ton aide ton énergie...

— Pourquoi ? Pour quelles raisons ? fit-il, inquiet.

— Pour écouter sans interrompre le récit que j'ai à te faire ?

— C'est donc bien grave ?

René de Linières questionnait sa mère en souriant. Il était inquiet en réalité, ayant sur la conscience plus que des peccadilles. Il avait contracté des dettes qui ressemblaient fort à des escroqueries.

Mme de Linières répondit :

— C'est très grave, René, pour tous deux. J'ai le cœur serré en pensant à la peine que je vais te faire, que je ressens moi-même.

— Parlez, mère, je vous écoute, dit-il en se raidissant contre les reproches qu'il attendait et cherchant déjà les moyens de se défendre, de trouver d'habiles explications de sa conduite, des excuses acceptables :

Mme de Linières se recueillit un instant, puis, semblant faire effort, elle dit :

— Mon cher René, nous avons toujours vécu l'un près de l'autre. Jamais, hormis pendant le temps que tu as passé en Angleterre, je ne t'ai quitté.

— Quand tu étais petit enfant j'allais chaque jour pour t'embrasser dans ton berceau.

— Lorsque, plus tard, j'ai dû te mettre en pension, je ne manquais jamais d'aller te voir les jours permis. Puis, quand tu as désiré entrer au Conservatoire j'ai su aplanir toutes les difficultés et tu sais combien elles sont grandes ?

— Oui, je sais n'avoir pas d'état civil, je sais que je suis votre fils et que vous n'avez pas voulu me donner légalement votre nom, fit-il avec amertume.

— René, je t'en prie, ne m'accuse pas ! Si tu savais !

— Je ne t'accuse pas, mère, tu as cru bien faire, tu as voulu soustraire ton enfant chéri au service militaire. Non, mère, je ne t'accuse ni ne te juge, mais, si tu savais combien je souffre ! Comme je dois supporter d'humiliations !

— Je ne me nomme pas René de Linières, je n'ai pas de nom ! J'ai une mère, une mère qui m'aime et je ne suis pas son enfant !

— Les enfants trouvés ont un nom, eux ! Un nom qu'on leur a donné en naissant, qu'ils ont le droit de porter, qui leur permet, si le Destin les favorise, d'occuper des places, d'exercer des fonctions publiques !

— Moi, je passerai dans la vie comme si je n'avais pas existé et, lorsque je mourrai on écrira sur ma tombe : *Inconnu* !

— René, je t'en prie !

Il continua d'un ton véhément :

— Et tu t'étonnais, mère, que je voulusse me faire comédien ! Est-ce que je n'étais pas poussé fatalement à ce métier où pour nom on porte un sobriquet, un nom de guerre comme les courtisanes ; je me nomme René de Linières comme je m'appellerais Lindor ou Saint-Prix !

— Tais-toi, René, tais-toi ! Ecoute ce que j'ai à te dire et tu sauras pourquoi tu n'as pas de nom.

— Ce n'est pas, ainsi que je te l'ai dit, pour éviter que tu fusses soldat. . . .

— Pourquoi donc, alors ?

— Parce que je ne suis pas ta mère, René. . . .

— Tu n'es pas ma mère ?

Il se dressa soudainement, les yeux agrandis de stupéfaction.

— Non, René, non, tu n'es pas mon fils, répéta madame de Linières d'un ton douloureux moitié joué moitié sincère, car autant qu'elle pouvait aimer, elle aimait cet enfant de son frère, ce neveu qu'elle avait élevé, qu'elle considérait vraiment comme son enfant.

Les pires coquins ont en quelque coin du cœur un point que la gangrène n'a pas attaqué, qu'elle n'attaquera jamais ; l'amour quasi maternel d'Adèle Traversin pour son neveu était ce point inattaqué, demeuré sain dans la pourriture environnante.

—Je ne suis pas ton fils ! Je savais n'avoir pas de nom, tu m'apprends que je n'ai pas de mère !

—Si, tu as une mère et tu as un nom, René. Une mère belle comme les anges, un des plus beaux noms de France.

Un flot de sang colora les joues du jeune homme. Une bouffée d'orgueil qui le fit chanceler d'émotion.

Les germes d'ambition qu'elle avait cultivés dans celui qu'elle aimait à sa manière, le mépris des nobles sentiments qu'elle avait semé dans le cœur de l'enfant, ce mépris portait ses fruits naturels : l'égoïsme, l'intérêt passant avant tout autre sentiment et les annihilant.

La vieille entremetteuse devina à l'expression du visage de René qu'il était déjà consolé d'apprendre qu'elle n'était pas sa mère, qu'il oubliait les soins dont elle l'avait entouré et ne songeait plus qu'à l'avenir brillant que semblaient lui promettre les quelques mots qu'elle venait de prononcer.

Elle se sentit un petit pincement au cœur, une douleur au seul endroit sensible de son cœur racorni.

Cela passa vite. Elle s'avoua, avec une lucidité d'esprit effrayante, que son René était bien le produit de l'éducation qu'elle lui avait donnée.

Ce fut avec une sorte de satisfaction qu'elle pensa :

—Il n'a pas de cœur, il réussira.

Pendant qu'elle réfléchissait, René la regardait jusqu'au fond des yeux.

—Dit-elle vrai ? se demandait-il.

Il redoutait quelque terrible rouerie ; René connaissait bien sa mère.

Elle n'avait pu lui cacher certaines "opérations" de son industrie, opération qui frisaient de si près la correctionnelle que, bien des fois, malgré son cynisme, il avait tremblé devant le scandale entrevu.

Il attendait qu'elle s'expliquât afin de juger si elle disait vrai, s'il devait croire à la réalité de ce qu'elle lui apprenait de sa naissance ou s'il ne s'agissait que d'une nouvelle opération dans laquelle sa mère avait besoin de sa collaboration à lui.

Il penchait *in petto* pour cette dernière hypothèse.

—Reste à savoir ce que cela me rapportera, se disait le digne élève de Mme de Linières, s'il y a de la "galette" ça me va, j'accepte d'avance, je suis à la côte, cela me remettra à flot.

Mais, comme elle ne parlait pas, semblait réfléchir, il s'impacienta :

—Pourquoi ce silence, fit-il durement, si tu n'es pas ma mère, ainsi que tu le prétends maintenant, de qui suis-je donc le fils ?

Elle lui prit une main dans les siennes et, d'une voix grave :

—Tu te nommes Georges de Pervençère, dit-elle solennellement. Tu es le fils de Renaud et de Blanche de Pervençère !

Cette fois, il eut un éblouissement. Il connaissait, par les récits des journaux, les aventures de l'existence de Renaud en Afrique, il connaissait aussi l'immense fortune de celui qu'on lui déclarait être son père.

Ses yeux s'emplirent de lueurs jaunes comme s'ils réfléchissaient les amoncellements d'or qu'on attribuait à M. de Pervençère dans les feuilles publiques.

—Est-ce possible ! Dis-tu vrai ? questionna-t-il d'une voix que l'émotion faisait rauque.

—Oui, dit-elle d'un ton de vérité supérieurement joué.

Et avec une sorte de tristesse, de résignation courageuse, Mme de Linière continua :

—Ecoute, René, écoute-moi bien, tu vas apprendre la vérité sur ta naissance.

Elle se donna une seconde de réflexion. Il lui fallait répéter la leçon que Montaiglon lui avait faite ; il fallait donner de la vraisemblance à la fable imaginée par son complice.

Ce n'était pas facile, elle le sentait bien. Elle savait aussi que son élève René de Linière n'était pas un naïf... Oh ! non, il ne l'était pas !

Son éducation l'avait préservé de ce charmant défaut des adolescents.

Elle soigna donc son récit, sa voix, son geste et aussi l'expression de sa physionomie qu'elle voulait touchante et désolée.

—Je t'écoute, fit René en scrutant d'un regard aigu son estimable fausse mère.

—Tu es né, dit-elle, le 30 octobre 1851, au Palais des Roses, sur le bord du lac de Genève.

"Ton père, M. Renaud de Pervençère, était parti comme explorateur en Afrique lorsque tu vins au monde.

"Ta mère, Blanche de Pervençère, reporta sur toi seul, sur son enfant, tout l'amour que son cœur renfermait pour son mari adoré et dont elle pleurait l'absence.

"Elle t'entourait de soins, veillait jour et nuit sur toi..."

—Pourquoi, interrompit René, pourquoi, si elle m'aimait, ne suis-je pas auprès d'elle ? Pourquoi vous a-t-elle chargé de m'élever ?

"Pourquoi ne me tend-elle pas les bras, ne m'appelle-t-elle pas auprès d'elle ?

Il paraissait extrêmement méfiant, peu convaincu de la véracité de ce qu'il entendait.

Mme de Linières ne s'y trompa pas.

Elle joua le grand jeu, risquant le tout pour le tout !

—Tu as été volé à sa tendresse à l'âge de deux ans, volé par des saltimbanques, des chanteurs ambulants ; jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, tu as roulé avec eux sur les grands chemins.

—J'ai roulé jusqu'à l'âge de huit ans sur les grands chemins !

Il s'était dressé et ironique :

—Tu me la poussez bonne, ricana-t-il.

Elle ne prit pas garde à l'interruption et chauffant son récit, le précipitant :

—Oui, jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, répéta-t-elle. Un misérable, un nommé Anspach, tu te souviens bien de ce nom, te martyrisait, pauvre petit !

René, le sourcil froncé, regardait sa mère. Il ne l'interrompit pas pourtant. Il réfléchissait.

Elle continua avec un aplomb déconcertant :

—Souviens-toi, René, un coïosse, une sorte de géant roux, Anspach, tu n'as pu oublier ni l'homme qui t'a fait tant souffrir, ni le nom qu'il portait ?

René se taisait, ne faisait pas un mouvement.

—J'étais à Spa, reprit Mme de Linières, je fus témoin des mauvais traitements dont tu étais l'objet, je réussis à t'arracher des mains de ce misérable en lui versant dix mille francs.

"Je t'adoptai ; tu devins, à partir de ce jour, mon enfant. Nous ne nous sommes jamais quittés. Tu as eu des professeurs particuliers.

"Je t'aimais tellement, je craignais tellement que tes parents ne te réclamassent que je te cachai à tous les yeux aussi longtemps que je le pus. Je voulais te conserver toujours auprès de moi, je voulais, à force de tendresse, de dévouement, que tu me crusses réellement ta mère..."

"Je croyais y avoir réussi lorsque, il y a quelques jours, un de mes amis, M. de Montaiglon, arriva ici. Il avait la preuve que toi, mon René, tu étais Georges de Pervençère !

"M. de Montaiglon avait retrouvé le misérable qui t'avait volé et l'avait obligé à faire des aveux.

"Cet homme, cet Anspach connaissait mon nom ; il me nomma à M. de Montaiglon qui vint me trouver et m'adjura de dire la vérité, d'avouer que tu n'étais pas mon fils, que je mentais, que jusqu'à ce jour j'avais menti à tous mes amis et que l'enfant que je prétendais être à moi, je l'avais acheté, tiré des griffes d'Anspach.

"Je fus forcée d'avouer, mon René ; M. de Montaiglon me menaçait de me dénoncer à la justice si je m'entêtais dans mon imposture.

"Je dus céder, mon enfant, dire la vérité, la vérité tout entière ; avouer, au risque que mon cœur se brisât de douleur, que tu n'étais pas mon fils.

"Il m'apprit le nom de tes parents et me fit promettre de réitérer devant M. Gaston de Pervençère, ton oncle, les aveux que j'avais dû lui faire.

"Je m'y suis engagée, mon cher René, termina Mme de Linières d'un ton larmoyant.

Il se dressa soudain et la voix mauvaise :

—Combien te paie-t-on cet aveu ? demanda-t-il.

Elle aussi se dressa et furieusement cynique :

—Cinquante mille francs ! Ce que j'ai dépensé pour t'élever et payer tes dettes ! Cinquante mille francs dont j'ai besoin pour assurer un morceau de pain à mes vieux jours, car, tout ce que j'avais, tu l'as dissipé ! Il ne me reste rien !

"Sans l'arrivée de M. de Montaiglon je tombais dans la misère... Sa combinaison me sauve.

—Combinaison est jolie ! ricana René.

—Jolie ou non, elle me procure cinquante mille francs, et..."

—Et à moi, interrompit René, qu'est-ce qu'elle me procurera ?

—L'héritage de tes parents, l'héritage du richissime Renaud de Pervençère plus tard, et, pour le présent, une existence de luxe et de plaisirs, un rang élevé, des honneurs, un mariage avec une fille riche et titrée ; voilà les avantages que je t'assure par la "combinaison" dont tu semble te moquer !

"Ingrat ! je me sacrifie, je me condamne à ne plus t'appeler mon fils, je fais ta fortune et, au lieu de te jeter dans mes bras !..."

—Mais, interrompit-il, si ça ne mord pas !... Si cette ingénieuse histoire est reconnue fausse..."

—Impossible, René, impossible. Tu as été enlevé par Anspach à deux ans et demi, je t'ai recueilli... Voilà tout ce que tu as à dire. On n'exigera pas autre chose de toi... Tes souvenirs d'enfance se sont brouillés dans ta tête, tant cet Anspach t'a fait souffrir.

—Anspach, dis-tu ?

—Oui, retiens bien ce nom... Un grand homme roux, violent, ivrogne... Vous alliez sur les routes, vous vous arrêtiez dans les villages... Il donnait des concerts en plein vent... Il t'obligeait à voler... Il te battait... Voilà tout ce dont tu te souviens. Suis mon conseil, René, fais ce que je te dis et ta fortune est faite.

Il se prit la tête dans les mains, réfléchit un instant et dit :

—M. de Montaignon et M. Gaston de Pervençhère croient-ils à la fable que je devrai débiter ?

—S'ils y croient, René ! Ah ! oui, ils y croient ! Ils sont fous de joie à la pensée de ramener un fils à Renaud de Pervençhère et à sa femme !

—M. Gaston recherchait son neveu depuis des années, il consacrait sa vie à cette noble tâche... Comme il va être heureux de te presser dans ses bras, ton cher oncle !

—Tiens, oui, M. Gaston de Pervençhère est mon oncle ; il faut que je m'habitue à cette pensée.

—Tu lui témoigneras, René, beaucoup d'amitié, de confiance...

Tu lui diras tes souffrances avec Anspach.

—C'est vrai, moi aussi, il faut que je croie que c'est arrivé...

—Toi surtout, René, il faut entrer dans la peau du personnage.

—C'est entendu, j'y entre chère maman.

—Si tu réussis cette "création", ta fortune est faite, mon enfant.

—Je vais étudier mon rôle et tu verras si je rate mes effets !

—J'ai confiance en toi, tu es intelligent...

Elle s'arrêta et lui demanda vraiment émue :

—Ça ne te fait pas de peine d'apprendre que je ne suis pas ta mère

Il la regarda, goguenard :

—Si tu crois que j'y coupais ! fit-il.

Le lendemain, Gaston serrait son neveu dans ses bras.

—Dans quelques jours, mon cher Georges, je te présenterai à ton père et à ta mère ; il faut que je les prépare doucement à cette grande joie, surtout ta mère qui a tant souffert !

—Pauvre mère ! soupira René avec des larmes dans la voix.

Il fut sublime !

Mme de Linières faillit l'applaudir.

## XXIV

Depuis huit jours, René Traversin habite chez Gaston qui le style, qui lui indique, en paraissant l'interroger, les réponses qu'il devra faire à Renaud et à Blanche.

Il l'appelle son "cher neveu, son cher Georges".

Il semble nécessaire à Gaston que, dans ses souvenirs d'enfance, le jeune homme retrouve quelques impressions de la maison où il a été élevé, du Palais des Roses où il est né.

Gaston se décide même à y amener son élève : ce qu'il aura vu complétera, éclairera les récits de "son bon oncle".

Gaston joue ce rôle à ravir, il est plein de naturel et de dignité.

René Traversin est également un neveu parfait, mélancolique en raison des souffrances évoquées, reconnaissant et ému des bontés présentes, oppressé de joie, suffoqué de bonheur à la pensée d'embrasser son père et sa mère.

Sa mère surtout !

Gaston lui a fait le portrait de Blanche, a loué sa grâce et sa beauté souveraines et le jeune Traversin joint les mains et prétend la revoir. Les récits du bon oncle éveillent ses souvenirs endormis.

Il ose murmurer :

—Oh ! comme elle est belle et comme je l'aimerai.

Gaston l'admire. Il en arrive à se demander si le jeune homme est de bonne foi.

Gaston demande à Montaignon ce qu'il en pense.

—C'est un garçon rempli d'intelligence et de talent, répond Montaignon. Nous ne pouvions mieux tomber !... Je le crois à point !... Demain, tu écriras à ton frère que son fils est retrouvé, que nous le lui amènerons...

—Patientons encore quelques jours. D'ailleurs, Renaud et Blanche voyagent en ce moment ; ils ne seront de retour au Palais des Roses que dans quelque temps.

—Tu es d'avis de présenter Mme de Linières ? demanda Gaston.

—Mais, sans doute, elle est très bien... D'ailleurs, elle rafraîchira la mémoire du jeune homme s'il s'égarait.

—Mon cher Montaignon, nous partirons dans quelques jours.

—Aussitôt que nous aurons une réponse de ton frère.

Un coup de foudre renversa l'ingénieux édifice de mensonges construit par Montaignon et son ami ; ils apprirent l'arrestation de Fanchon et de Georget !

L'instruction ouverte contre eux, les renseignements de police que fournirait l'enquête, les interrogatoires des prévenus, des témoins, ceux de Catherine Devoissoud, tous les moyens dont dispose la Justice, moyens qui allaient être employés, ne feraient-ils pas la lumière sur l'identité de Fanchon et de Georget ?

Si Catherine Devoissoud avouait que Fanchon n'était pas sa fille ! Si elle racontait dans quelles circonstances elle avait trouvé l'enfant qu'elle avait substituée à la sienne !

Que de dangers ils couraient !

Et si le lieutenant Georges Bernard, tenu de raconter ce qu'il savait de son enfance, se souvenait d'Anspach ! S'il le nommait, le dépeignait au physique, racontait son enlèvement par le colosse, le batelier aux cheveux roux dont il se rappelait certainement ; il ne pouvait avoir oublié les années de tortures passées auprès d'Anspach et de Marie Hartmann !

Il raconterait sa fuite dans les Alpes avec Fanchon et la poursuite du chanteur-ambulante.

—Nous sommes perdus s'il parle, Montaignon !

Gaston était blême d'épouvante.

Montaignon, malgré son audace, ne trouva d'abord rien à répondre ; lui aussi était épouvanté à la pensée des dangers qui les menaçaient.

Il réfléchit quelques instants, puis, marchant à grands pas dans la pièce :

—Il faut rendre René à Mme de Linières, prétexter la nécessité d'un voyage imprévu... gagner l'Angleterre ou la Belgique... Lire avec attention les journaux de France qui raconteront ce que la police a découvert sur le crime de Beauchamp et, si ça brûle, repartir en Amérique.

—Je crois, en effet, que cela serait plus prudent, approuva Gaston, livide de peur.

—Oui, c'est ce que nous devons faire. Ce qu'il faut aussi, c'est que tu sois moins lâche, tu me fais pitié.

—Montaignon !

—Il n'y a pas de Montaignon ; tu trembles comme une femme... Allons, Gaston, du courage !... Rien n'est perdu... Le lieutenant Georges Bernard ne parlera peut-être pas !

—Et Fanchon ?

—Fanchon ! Nous n'avons rien à craindre d'elle ! Qui donc sait que ta belle-sœur a mis au monde deux jumeaux ? La nourrice ? Tu as eu la sagesse, Gaston, de la supprimer !

—Oh ! tu étais plus énergique il y a vingt ans ! Tu baisses, mon cher !

—Un autre pouvait parler : Anspach. Ce danger n'existe plus ; je ne me rouille pas, moi !

Montaignon se dressait orgueilleusement.

Il ajouta d'un ton d'épouvantable cynisme :

—John Burns s'étant fait sauter la cervelle, nous n'avons rien à craindre d'Anspach. Tu vois que nous avons bien fait d'aller à New-York !

—Oui, mais Catherine Devoissoud... Elle peut parler, elle...

—C'est vrai, répondit Montaignon. Le danger est là... Elle a quitté l'hospice de Martigny... Elle est guérie... Elle doit être retournée à Bovernier... Passons à Bovernier, Gaston, de là, notre besogne faite, nous gagnerons la Suisse ; la Suisse vaut l'Angleterre ou la Belgique.

—Partons, Gaston, devançons la police qui ignore peut-être encore où demeure la mère de Fanchon ; partons, il n'y a pas un instant à perdre.

René retourna chez Mme de Linières et les deux complices partirent pour Bovernier où Gaston était venu la menacer ; elle demeurait à Paris avec sa fille.

—A Paris ! s'écria Montaignon, à Paris ! Nous l'avions sous la main !

Le misérable, grinçant des dents, nouait ses doigts comme s'il enserrait le cou de la pauvre femme.

Ils n'osèrent cependant pas revenir à Paris pour y commettre le crime qu'ils préméditaient ; ils attendaient, un pied sur la frontière, prêts à la fuite, le résultat de l'enquête faite par la police sur Fanchon et Georget.

Peu à peu, ils se rassurèrent, rien de menaçant pour eux ne se manifestait.

D'après la lecture attentive des journaux, il devint évident que Georget n'avait pas parlé, Catherine Devoissoud non plus.

Du côté de Fanchon peu de chose à craindre ; elle se croyait bien la fille de Catherine Devoissoud.

Montaignon conçut alors un plan ignoble.

N'ayant pu se débarrasser de Fanchon et de Georget par la violence, il résolut de les perdre par une infâme calomnie.

Il était accusés d'assassinat. Il fallait qu'ils fussent condamnés, exécutés par la loi.

—Le bourreau fera ce que nous n'avons pu faire, dit-il. Le glaive de la justice est plus fort que nos bras.

— L'échafaud nous débarrassera des héritiers de Renaud qui nous gênent, qui sont pour nous un obstacle et un danger. . . .

— Que penses-tu faire ?

— Tu le verras, Gaston.

Il passèrent en Suisse.

Montaiglon jugea qu'il y avait double avantage ; leur sécurité plus grande et le moyen de rendre plus efficace l'arme dont il voulait se servir contre Georget et Fanchon.

Les journaux lui avaient appris que M. Pulker, la victime du drame de Beauchamp, était sujet suisse.

Il retrouva à Zurich des membres de cette famille des Pulker. Cela lui suffit.

Sans se faire connaître d'aucun de ceux qui portaient ce nom, Montaiglon imagina l'horrible fable de la liaison de Michaël Pulker et de Fanchon.

Il construisit sur ce thème, en l'étayant de fausses preuves, de prétendus témoignages, un échafaudage perfide d'accusations contre Fanchon.

Il la montra courtisane vénale, ambitieuse, redoutable, expliqua le crime par les raisons développées à l'audience par l'avocat général, explications qui, on l'a vu, sans l'intervention inattendue de Jacques de Beauchamp, faisaient condamner deux innocents.

Ces lettres envoyées, les deux misérables attendaient en Suisse le résultat de leur œuvre d'enfer.

Ils correspondaient avec Mme de Linières, lui recommandant de se tenir prête à venir avec René au Palais des Roses.

A Renaud ils écrivirent qu'ils avaient enfin retrouvé Mme de Linières, la mère adoptive de leur enfant. Celui-ci étant à Paris, ils allaient s'y rendre avec elle.

— Dans quelques jours, mon cher Renaud, ma chère Blanche, écrivait Gaston, vous pourrez embrasser votre enfant ; et moi, moi, je pourrai presser sur mon cœur mon neveu bien-aimé.

Gaston terminait, comme d'habitude, cette missive par une demande de fonds et Renaud lui envoya ce qu'il demandait.

Complètement rassurés, les deux misérables, en apprenant que Fanchon et Georget allaient être jugés par la cour d'assises de Nancy, les deux misérables résolurent d'assister à l'audience, de jouir de leur triomphe, car ils ne doutaient pas de la condamnation de ceux qu'ils haïssaient de toute la force de leur cupidité.

On sait que, considérant, après le réquisitoire de l'avocat général, la condamnation comme certaine, ils quittèrent la salle des assises en se félicitant de leur habileté.

Le lendemain, ils étaient à Paris.

Ils apprirent par les journaux ce qui s'était passé après leur départ : Jacques de Beauchamp s'accusant du meurtre de M. Pulker, disant les raisons de sa haine contre son beau-frère, et prouvant, par des arguments qui semblaient irréfutables, l'innocence des deux jeunes gens.

Montaiglon faillit devenir fou de rage. Gaston fut atterré.

— Nous voilà plus en danger que jamais, dit-il. Que faire ? Je t'en prie, Montaiglon, donne-moi un conseil, je suis hors d'état de réfléchir.

— Il ne faut pas que Georget et Fanchon — qui certainement seront remis en liberté — ils ne faut pas qu'ils revoient Catherine Devoissoud !

— Encore du sang, Montaiglon ?

— Non, inutile, au moins pour l'instant !

— Que veux-tu faire ?

— Empêcher Catherine Devoissoud et ceux qu'elle appelle ses enfants de se rejoindre, de se concerter, répondit Montaiglon.

— Et Renaud, Renaud qui attend que nous lui amenions son fils ! Renaud qui, si nous ne nous hâtons pas d'aller au Palais des Roses, va nous tomber sur le dos !

— Demain soir, Catherine Devoissoud se sera plus à craindre. Le Dr Delort chez qui elle habite est absent, rien de plus facile que de la mettre dans l'impossibilité de nuire.

— Tu m'effraies, Montaiglon. . . .

— Tu me fais pitié, Gaston.

Le lendemain, une dame âgée, à l'air respectable, se présentait à la maison du Dr Delort.

Elle fut reçue par Germain qui lui dit :

— Le docteur est absent, madame.

— Je le sais, je viens de sa part.

— Ah ! que désirez-vous ?

— Parler à Mme Catherine.

La dame respectable entra dans la pièce où se tenait Catherine Devoissoud. La pauvre femme, à peine remise du coup terrible qui l'avait terrassé, les yeux rougis par les larmes, rêvait douloureusement.

Un ouvrage de tricot était posé sur ses genoux. Elle demanda à la visiteuse :

— Qu'y a-t-il pour votre service, madame ?

— Je suis une amie de la famille de Beauchamp et du bon Dr Delort. C'est lui, ce vénérable ami, qui m'envoie vers vous. . . . Je vous apporte une bonne nouvelle. . . .

— Une bonne nouvelle !. . . Ah ! parlez !

— Oui, mais soyez courageuse, madame Catherine Devoissoud. . . . La joie fait quelquefois autant de mal que le chagrin.

— Oh ! je vous assure que je serai courageuse.

— Eh bien, apprêtez-vous. . . nous partons ensemble. . . .

— Où allons-nous ? . . . Où me conduisez-vous ?

— Auprès de vos enfants, madame Catherine, auprès de vos enfants dont l'innocence est reconnue. . . Le coupable est retrouvé. . . Ils vont être remis en liberté. . . Venez. . . Venez, madame Catherine, venez les presser dans vos bras, venez consoler ces pauvres enfants qui ont tant souffert !

— En liberté ! Mes chers enfants ! Oh ! je le savais bien, moi, qu'ils étaient innocents !

La bonne Catherine fit sa toilette à la hâte, dit quelques mots à Germain et monta dans la voiture qui avait amené la visiteuse.

## XXV

Fanchon et Georget sont libres !

Leur joie se voile pourtant de mélancolie, Jacques est retenu prisonnier.

Ses déclarations ont prouvé l'innocence de ses amis ; une nouvelle enquête devra établir s'il a dit vrai en ce qui le concerne.

En sortant de la prison de Nancy, où vont-ils aller ?

La même idée leur est venue à tous deux ; ils se rendront à Beauchamp apporter à la mère de Jacques et de Simone leurs témoignages d'affection.

Une voiture les y conduit. Ils y arrivent. Ils espèrent y trouver le Dr Delort.

Le docteur est retourné à Paris. C'est pour les deux jeunes gens une première déception.

Une douleur plus grande les attend : Mme de Beauchamp refuse de les recevoir.

Affolée par la maladie de sa fille, par l'emprisonnement de son fils, Mme de Beauchamp, dans la fièvre qui la brûle, le désespoir qui l'accable, attribue à Fanchon et à Georget les malheurs qui sont venus fondre sur elle.

Elle se souvient et répète dans une sorte de délire les paroles prononcées jadis par Fanchon : " Nous portons malheur à ceux qui nous protègent."

Le cœur gonflé de larmes, Fanchon et Georget s'éloignent de Beauchamp. Ils vont retourner à Paris auprès de leur mère Catherine, de leur bon ami M. Delort.

Auprès d'eux, ils pourront pleurer, dire leurs souffrances ; ils finiront par oublier les cruelles épreuves qu'ils viennent de subir. . .

Ils pourront parler de Jacques, de Simone. . . Mme de Beauchamp reconnaîtra un jour que la douleur l'a égarée, l'a rendue injuste, cruelle, elle si bonne !

Elle a tant souffert qu'il faut lui pardonner la dureté qu'elle vient de leur témoigner.

A Paris, ils ne trouvent ni leur mère Catherine, ni M. Delort.

Catherine Devoissoud a disparu. Une inconnue est venue, se disant envoyée par le docteur, chercher la pauvre femme.

On ne sait ce qu'elle est devenue.

M. Delort, revenu chez lui, a appris cet incompréhensible événement. Il s'est rendu à la préfecture de police. Des recherches sont commencées pour retrouver la pauvre Catherine. M. Delort a voulu accompagner les agents.

Germain donne à Georget et à Fanchon ces mauvaises nouvelles.

— Qu'allons-nous faire ? Qu'allons-nous devenir ? s'écria Fanchon.

L'idée lui vint d'aller trouver Montrésor, le directeur du Concert-Français qui lui a témoigné autrefois de l'amitié. Elle le sait de bon conseil.

— Viens, Georget, viens, dit-elle.

Elle l'entraîne au Concert-Français, entre avec lui dans le cabinet du directeur.

— Ne te déssole pas, mon enfant, dit le gros homme. Tu as assez de talent pour n'avoir besoin de personne. . . Je vais te donner le moyen de gagner une fortune !

— Oh ! ne rien devoir qu'à mon travail !

— Écoute-moi, reprend Montrésor. Un Américain, William Fordson, cherche des étoiles de Paris. Il te couvrira de dollars si tu veux partir en Amérique.

—J'irai en Amérique, monsieur Montrésor.

—Sois ici demain à midi, je te présenterai à lui. Sois exigeante... D'ailleurs, je serai là... ne t'inquiète de rien.

Le lendemain, Fanchon était engagée à raison de cinquante mille francs pour la saison d'été.

Georget l'accompagnerait s'il obtenait un congé de six mois qu'il demandait au ministre de la guerre.

Ce congé il l'obtint et s'embarqua au Havre avec M. Fordson, Fanchon et d'autres artistes.

La jeune fille, depuis sa sortie de prison, avait vécu dans une sorte de délire.

Le refus de Mme de Beauchamp de la recevoir, la pensée qu'elle était haïe, méprisée de la mère de Jacques, de son fiancé qui s'accusait d'un meurtre, dont la détention préventive pouvait être longue, qui, ensuite, serait peut-être condamné, l'inexplicable disparition de sa mère Catherine, ces événements terribles venant s'ajouter à tant de souffrances l'avaient affolée, désespérée.

Quitter la France, oublier si cela était possible et, en attendant, ne plus avoir recours à la générosité de personne, vivre de son talent, de sa réputation d'artiste, cette pensée l'avait envahie tout entière.

Elle l'avait fait partager à Georget.

—Oui, partons, partons, Georget, avait-elle dit, quittons la France, quittons nos amis; nous portons malheur à ceux que nous aimons et qui nous aiment!

—On dirait qu'un génie malfaisant se venge sur eux de la protection qu'ils nous ont accordée!

Et, fébrile, elle avait précipité son engagement, signé comme en un coup de folie!

Maintenant qu'elle était sur le bateau, que le lien était rompu, que les côtes de France s'évanouissaient dans les brumes, ses forces l'abandonnaient.

Fanchon fut prise d'une crise de nerfs.

Georget la consola, la soigna, la conjurant de rappeler à elle son énergie, sa volonté.

—Ne te désespère, pas, Fanchon, nous reverrons un jour notre mère, nos amis... Je suis auprès de toi, je te protégerai... Est-ce que tu n'as pas confiance en ton Georget? Est-ce que tu ne m'aimes plus?

—Ne plus t'aimer! Toi! si dévoué?

Et Fanchon se jeta en pleurant au cou de son frère adoptif.

Elle devait cacher ses larmes, sourire à l'impresario qui avait fondé sur le talent de Fanchon des espérances de recettes qu'elle devait réaliser.

Cet homme l'avait généreusement payée; l'honnêteté autant que son amour-propre d'artiste l'obligeaient au succès.

Elle reprit son instrument et, dans les fraîches soirées, sur le pont que la lune inondait de sa lumière d'argent, avec, devant les yeux le spectacle grandiose de l'immense Océan roulant ses vagues profondes, elle repassa son répertoire.

Elle fredonnait plutôt qu'elle ne chantait les simples et touchants morceaux qui l'avaient rendue célèbre.

Elle eût voulu éviter d'être entendue, passer inaperçue. Ce fut impossible.

Malgré elle, dans le grand souffle du vent qui passait, sa voix pure et vibrante s'élevait.

A l'harmonie de la mer et du vent elle mêlait inconsciemment la fraîche mélodie de son chant.

On s'assemblait en silence pour l'écouter. On craignait de ne plus entendre cette douce voix si l'on se montrait, si l'on s'approchait.

Et, loin de Fanchon, passagers, officiers et matelots demeuraient immobiles, charmés, hypnotisés...

Parmi les passagers plusieurs étaient immensément riches. Ils demandèrent à M. Fordson d'organiser un concert dans lequel Fanchon, Fanchon surtout, se ferait entendre.

L'impresario ne pouvait manquer une semblable occasion de faire une belle recette. Il promit donc. Cependant, il n'était pas sans inquiétude.

Fanchon voudrait-elle chanter?

Son engagement ne commençait qu'à son arrivée en Amérique.

M. Fordson se dit qu'il lui offrirait, au besoin, un "cachet" qui la déciderait.

—J'y mettrai le prix, se dit l'Américain. Ce concert me fera avant l'arrivée une réclame splendide... Je reconnais, parmi les passager des gens qui valent un, deux millions de dollars... Ils parleront d'elle à leurs amis de New-York, de New-Port, de Chicago, dans toutes les stations d'été... Quelle bonne idée elle a eue de répéter de façon à être entendue!

M. Fordson alla trouver Fanchon et lui exposa le vœu des passagers:

—Des gentlemen et des ladies qui valent, en bloc, cent millions de dollars!

—Songez-y, miss. Ils paieront ce qu'on voudra et parleront de vous à la société.

—Je ne suis pas assez sûre encore... J'ai besoin d'étudier... Il y a si longtemps que je n'ai chanté en public!

—Je vous en prie! Vous pouvez me faire gagner vingt mille francs?

—Je risque, n'étant pas préparée suffisamment, de vous en faire perdre davantage dans l'avenir. Je refuse... Exprimez mes regrets à ceux qui me font l'honneur de désirer m'entendre.

M. Fordson alla porter la réponse de Fanchon aux personnes qui l'avaient prié de se rendre auprès d'elle.

Les richissimes Américains ne se tinrent pas pour battus. Avec la conviction, habituelle chez eux, qu'avec de l'argent on obtient ce que l'on veut, qu'il ne s'agit que d'y mettre le prix, ils vinrent trouver Fanchon et lui firent les plus brillantes propositions.

Après avoir refusé, elle finit par dire:

—Eh bien! j'accepte, messieurs, mais, à une condition.

—Cette condition, nous l'acceptons.

—M. Fordson fixera à son gré le prix des places, mais, comme je tiens, moi, à n'être pas payée, je désire que le prix du concert soit remis au capitaine du navire pour la caisse de retraite des marins.

—Hourra! Hourra!

Les Yankees trépignaient de joie en poussant leurs formidables hourras.

Le concert eut lieu. Ce fut un triomphe pour Fanchon et une magnifique obole pour les vieux matelots.

En mettant le pied sur la terre d'Amérique, Fanchon était déjà l'objet de l'admiration des passagers. Ils s'employèrent à lui faire une réclame colossale.

On pense bien que M. Fordson n'y manqua pas de son côté; il y était poussé par son intérêt, les autres par leurs plaisirs: deux mobiles puissants.

Fanchon ne donna pourtant à New-York que quelques représentations; la société fashionable se rendait dans les stations balnéaires et surtout à New-Port, la nouvelle ville d'eau à la mode.

Cette ville de milliardaires se compose d'une suite de villas somptueuses et de tous les styles; châteaux de la Renaissance française, palais vénitiens, gothiques, grecs, composites.

Toutes les architectures s'y rencontrent et, aussi, le luxe sous toutes ses formes: meubles, tableaux, argenterie, tentures... L'or ruisselle partout.

New-Port est la manifestation du dieu dollar.

Il y a là des fortunes inconnues, incompréhensibles à la vieille Europe.

Et tous ces hommes du monde sont, en même temps, des hommes d'affaires: directeurs de chemins de fer, propriétaires de mines d'or, bâtisseurs de villes, armateurs, etc., etc.

En Amérique on ne se retire pas des affaires; on y reste jusqu'à la mort.

Tel de ces millionnaires a été jadis un pauvre bûcheron; il ne travaillait pas plus alors qu'il ne travaille aujourd'hui et rien ne l'empêche de devenir président de la République comme Lincoln parti d'aussi bas que lui.

Tel autre a passé vingt ans de sa vie dans la prairie comme cowboy.—Un jour, il a découvert une mine d'or.

Un troisième fournit de la viande à l'Europe et à l'Amérique; il a commencé par vendre des journaux.

Et ces hommes rudes sont fous d'art et de luxe. Chez les femmes ce goût s'exaspère jusqu'à la frénésie.

Ce sont elles et leurs filles qui jettent par les fenêtres avec une prodigalité fiévreuse l'or que gagnent le père ou le mari.

Le succès de Fanchon fut tel à New-Port, qu'elle dut y rester toute la saison, c'est-à-dire jusqu'au milieu de septembre.

Que se passait-il en France pendant ce temps?

On a vu que Gaston et Montaiglon, après avoir inventé et stylé un faux Georges de Pervençère en la personne de René Traversin, avaient été fort embarrassés de le produire. L'arrestation de Georget et de Fanchon leur ayant fait craindre que la justice ne découvrit la véritable identité des prévenus.

Ils en avaient été quittes pour la peur.

Ce danger évité, un autre se dressait: Catherine Devoissoud.

Si cette femme avouait que Fanchon n'était pas sa fille, si elle racontait dans quelles circonstances elle avait recueilli l'enfant, c'en était fait de toutes leurs espérances de fortune; c'était pire encore, c'en était fait de leur secret: Blanche et Renaud apprendraient qu'ils avaient deux enfants. Et Gaston s'était tu! Et il avait laissé ignorer, même à la mère, qu'elle avait donné le jour à deux jumeaux!

Le misérable se dit que si son frère et sa belle-sœur découvraient ce secret il était perdu ainsi que Montaiglon.

Il fallait mettre Catherine Devoissoud dans l'impossibilité de parler.

Mme de Linières fut chargée de l'enlever de la demeure du docteur Delort. Elle réussit.

Catherine, sans méfiance, monta en voiture avec celle qu'elle pensait être l'envoyée du médecin, du bon M. Delort qui avait hâte de lui faire connaître que l'innocence de Fanchon et de Georget était reconnue, qu'ils allaient être remis en liberté.

— Où allons-nous ? Où vais-je retrouver mes enfants ? demanda Catherine à Mme de Linières aussitôt que la voiture commença de rouler.

— Dans une propriété à moi, près de Paris. M. Delort a voulu éviter à ces chers enfants de revenir aussitôt ici où ils seraient en butte à mille questions... Ils veut qu'ils soient pendant quelque temps seuls avec vous.

— Comme je reconnais là son bon cœur !

Et Catherine essayait ses yeux mouillés de larmes.

La voiture roulait depuis près de deux heures. La nuit venait.

— Sommes-nous bientôt arrivées ? questionnait Catherine.

— Dans un instant.

La voiture s'arrêta devant une grille qui fut ouverte par un homme qui semblait attendre. La voiture entra dans un vaste jardin, s'arrêta de nouveau devant un pavillon enseveli sous les branches des arbres qui l'entouraient.

Mme de Linières aida Catherine à descendre en lui disant :

— Nous y voilà.

Elle la fit monter un perron de quelques marches, entrer dans une pièce sombre dont elle tira vivement la porte sur elle en la fermant à double tour et en remit la clef à l'homme qui avait ouvert la grille.

Elle remonta dans la voiture qui s'éloigna.

Catherine, en voyant disparaître subitement celle qui l'avait amenée, resta d'abord frappée de stupeur.

Elle promena autour d'elle des regards effrayés. La pièce où elle se trouvait ne recevait un peu de jour que par une étroite ouverture rectangulaire pratiquée dans le haut des volets qui fermaient les croisées.

Soudainement, prise d'épouvante, la pauvre Catherine essaya d'ouvrir la porte.

Elle était fermée en dehors.

Elle se précipita vers la fenêtre, chercha à pousser le volet... Le volet comme la porte resta immobile.

La malheureuse appela à son secours d'une voix déchirante.

A ses cris, par une ouverture carrée du plafond, un judas, lui arrivèrent ces mots prononcés d'une voix rauque :

— Pas de bruits... inutile... Si tu tiens à la vie, vieille pie-grièche, sois raisonnable, tais-toi... Je n'aime pas à être dérangé...

Catherine se tut. Elle comprit dans quel abominable guet-apens elle était tombée.

Aussitôt la pensée qu'elle était victime de l'homme qui, autrefois, était venu la menacer à Bovernier, traversa l'esprit de la pauvre femme.

Elle joignit les mains, tomba à genoux et s'écria :

— Mon Dieu ! Ayez pitié de moi et de mes enfants !

— Le bon Dieu c'est moi, gronda la voix ; si tu es raisonnable, il ne te sera rien fait... Si tu ne l'es pas, je te fais passer le goût du pain...

Catherine l'entendait à peine. Le visage dans ses mains, elle priait.

Sa prière terminée, elle se releva, regarda autour d'elle.

La chambre était meublée d'un lit, d'une table et de deux chaises. Elle s'assit devant la table et se prit à réfléchir :

— Pourquoi cet homme m'a-t-il fait enfermer ici ? En quoi puis-je le gêner ? Et pourquoi, si je le gêne, ce brigand hésite-t-il à me tuer ?

Elle ne pouvait rien trouver à répondre à ces questions que son cerveau formait confusément. La secousse avait été trop violente.

Après un élan de joie, cette chute dans un gouffre !

Elle se débattait dans une obscurité visionnaire où elle craignait que sa raison ne sombrât.

— Non, se dit-elle, je serai forte... J'espérerai... Il faut que j'espère !

De nouveau le son de la voix enrouée se faisant entendre la tira hors de ses rêveries. Elle tressaillit en entendant ces mots :

— Allons, tu as réfléchi, la vieille... Tu comprends que ton intérêt est d'être sage, de ne pas faire la méchante, c'est bien. Si tu me promets de ne pas faire d'esclandre, je vais descendre, nous causerons.

Catherine entendit le bruit d'un pas lourd faisant résonner un escalier de bois.

Une clef grinça dans la serrure. La porte s'ouvrit.

Elle tourna la tête de ce côté et vit un homme d'une cinquantaine d'années, maigre, noir, la barbe hirsute envahissant le visage jusque sous les yeux.

Il tenait à la main une lampe qui éclairait son visage en plein, accusant en relief des pommettes, la saillie des lèvres épaisses. Son teint était bronzé comme celui d'un mulâtre.

Il posa la lampe sur la table et considérant sa prisonnière :

— Eh bien, le premier moment de mauvaise humeur est passé, hein !... Je ne suis pas un ogre, je ne veux pas vous manger ; vous devez être trop coriace... Puisque vous êtes raisonnable, je vais vous apporter à dîner...

Elle ne répondit pas. Il sortit en refermant la porte à clef.

Catherine réfléchissait :

— Le bandit qui m'a fait enfermer ici sait que Fanchon n'est pas ma fille, je n'en puis douter après ce qu'il m'a dit à Bovernier... Il voulait me le faire avouer alors, craint-il aujourd'hui que je parle ?

— Oui, ce doit être cela. Je ne suis rien, moi, personne ne peut m'en vouloir, avoir intérêt à ma mort qu'à cause de Fanchon ! C'est Fanchon qui est en danger si je disparaiss...

L'homme revint et déposa sur la table une petite soupière fumante, un plat de viande, une bouteille de vin et du dessert.

— Vous voyez que je vous dorlote, fit-il en ricanant.

Catherine le regarda bien en face et lui dit durement :

— Ce que vous m'apportez contient du poison, remportez tout ça, coquin !... Je préfère mourir de faim que d'y toucher.

Il éclata de rire :

— Empoisonnée !... Ma bonne petite cuisine !... La cuisine du bon petit père Mirdoux !... Si vous n'êtes pas trop désagréable, si vous me promettez de ne pas récriminer, je dînerai avec vous...

— Asseyez-vous, interrompit-elle, mangez et répondez moi.

— Manger, je veux bien... mais répondre...

Il se versa de la soupe en clignant de l'œil.

— Excellente, fit-il en avalant de bon appétit.

— Alors, vous n'êtes pas payé pour m'empoisonner ?

— Non, simplement pour vous empêcher de sortir d'ici.

— Pourquoi me garder prisonnière ?

— Est-ce que je le sais, moi. Je ne questionne pas, j'obéis.

— A qui ?

— A des gens qui me paient.

Il découpa la viande :

— Vous ne mangez donc pas ? demanda-t-il à Catherine.

— Je n'ai pas faim.

— Vous avez tort ; vous vous ruinez l'estomac.

— Quels sont les gens qui vous paient ?

— Vous êtes trop curieuse.

— Si l'on vous offrait plus qu'ils ne vous promettent, me remettriez-vous en liberté ?

— Ça me coûterait trop cher.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je n'aurais pas vingt-quatre heures à vivre.

— Quand on est riche, et vous le seriez si vous acceptiez de me délivrer, on n'a rien à craindre de personne.

— On a toujours à craindre de ceux qui m'occupent.

— Ils sont donc bien puissants ?

— Faut croire... Mais, assez causé d'eux.

Il hourra sa pipe, l'alluma et dit :

— Vous permettez ?

— Mon mari fumait, ça ne me gêne pas.

— Qu'est-ce qu'il faisait votre mari ?

— Il était guide dans les Alpes.

— Et, comme ça, il est mort ?

C'était au tour de l'homme à interroger.

— Oui, enseveli sous une avalanche.

— Vous êtes restée veuve avec des enfants ?

— Avec deux enfants, répondit Catherine en observant la physionomie de l'homme.

Il demeura impassible, lançant de grosses bouffées de fumée. Il continua à questionner, mais, sans grande curiosité, pour causer ainsi qu'il avait sans doute l'habitude de faire après dîner :

— Et vous n'aviez pas le sou... Ça doit être dur à élever deux mioches ?

— On arrive en se donnant beaucoup de mal.

Elle l'observait. Que pouvait être l'individu à qui elle parlait ? Il faisait une besogne de bandit, en avait la physionomie et, cependant, parlait maintenant d'un air bonhomme.

Il reprit tout en se versant à boire :

— Mangez donc, moi, je vais boire un coup pour faire la digestion.

— J'ai le cœur si serré... enfin, je vais essayer.

Catherine avala quelques cueillerées de soupe.

— Faut se forcer un peu, fit-il... N'ayez pas peur de moi... Si vous n'essayez pas de vous sauver, vous n'aurez rien à craindre.

— Comment voulez-vous que je puisse l'essayer !... J'ai à peine la force de marcher, ce n'est pas pour escalader des murs, fit-elle d'un ton qu'elle tenta de rendre plaisant.

(A suivre.)



MAZURKA

Pour le piano

Par I. de BENICZKY-GYRA

Mod<sup>o</sup> tenuto

PIANO

*p*

*mf*

*rit.*

*a tempo*

*p*

*mf*

*p*

*rit.*

*a tempo*

*mf*

*p*

*dimisc.*

*mf*

*m. f.*

*dimisc.*

*f*

*p*



PRÉMATURÉ



*Elle (mélancolique).*—Oh, mon ami, si je venais à mourir, pourtant, qui donc aurait soin de ces enfants ?  
*Lui (distract).*—Comment puis-je le dire maintenant ?

## RÉTROGRADE

A mon ami L. Rodolphi.

Appelez-moi perruque, olibrius, vieux jeu ;  
 Point ne grogne ; des mots aimables je n'ai cure ;  
 Mais, libre, ne posant point ma candidature,  
 Si vous êtes fâchés, zut ! je m'en moque un peu.

... Eh bien ! votre science abominable jure  
 Avec les transparents sourires du ciel bleu ;  
 Patens, vous reniez les présents du bon Dieu,  
 Esclaves de ressorts puants et de carbure !

Tramawap, tramelec, monstres, je vous maudis ;  
 Car les anges avaient placé le Paradis  
 Sur la terre africaine, ouvriers très habiles.

Et vous le détruisez lâchement ! Pauvres fleurs,  
 Mourez ! nuages lourds, laissez tomber vos pleurs !  
 ... Beautés du jour, salut ! Reines automobiles !

G. DE LA VILLE DE MIRMONT.

## Pourquoi je suis resté célibataire

Après la mort de mon cher père, mis en possession d'une assez jolie fortune, je crus qu'il était de mon devoir, avant de con voler en justes noces, de goûter un brin à cette jolie vie de garçon que mes études, très sérieusement poursuivies, ne m'avaient permis que d'effleurer.

Pensez donc ! Trente ans, pas mal de ma personne, un peu myope peut-être, mais avec un monocle ça fait très bien ; soixante mille francs de rentes, un hôtel au Parc Monceau et un château dans l'Indre !

Il n'y avait pas de presse à altérer encore sa liberté.

Il est vrai que la maison d'un célibataire est bien vite la proie du désordre, mais j'avais eu l'heureuse inspiration de prendre comme gouvernante une femme de tête, Mme Rose Pompon, qui, bien que jeune encore, était vraiment ce qu'il fallait pour en imposer à la domesticité et la forcer à se tenir dans les limites d'une juste retenue.

Alors, je pus voyager, aller à la chasse, en parties de plaisir, m'absenter enfin sans que rien ne souffrit chez moi de ces fugues fréquemment renouvelées.

Malheureusement, un jour, je dus interrompre une partie de chasse pour venir régler une affaire urgente, survenue inopinément.

Quel tableau frappa mes yeux, en pénétrant dans mon hôtel !

Comme c'était le soir, je passai par la petite porte dont j'avais toujours la clef. Personne dans la loge du concierge.

—Bah, me dis-je, il est onze heures, le brave homme se sera couché.

Personne dans l'antichambre et un bruit infernal me semble provenir du grand salon. J'entrouvre doucement la porte ! Tous les lustres et les candélabres allumés, un brillant souper sur ma grande table de marqueterie. Mon valet de chambre, le fidèle Joseph, plaque au piano des accords peu mélodieux, tandis que le concierge fait vis-à-vis à ma cui-

sinière et que Jean, mon cocher, esquisse en face de Rose un cavalier seul ultra fantaisiste.

Vous devinez la conclusion ! Je n'avais plus la moindre confiance dans les gouvernantes et je n'en fus rendre visite à Madame de Piedbleus qui, quoique ne tenant pas ostensiblement une agence matrimoniale, était néanmoins connue pour sa complaisance à faciliter les unions entre gens du monde.

—Chère Madame, lui dis-je en m'affaisant sur un fauteuil, je ne veux plus rester garçon... J'ai trente-trois ans... pas trop mal bâti ; un peu myope, mais cela ne se voit pas grâce au monocle ; soixante mille livres de rente, un hôtel à Paris et un château en Touraine. Je me porte comme un charme et je suis décidé à épouser... de suite... si vous me dénicher une gentille petite femme. Une honnête famille, une jolie figure et un bon caractère sont tout ce que j'exige. S'il n'y a pas de fortune, ça m'est égal, j'en ai pour deux ; mais que la famille soit honorable, hein !

—Monsieur de Simplenville, me répondit majestueusement Madame de Piedbleus, vous connaissez mes relations. Toutes dans le meilleur monde. J'ai ce qu'il vous faut. Une charmante blonde, vingt-cinq ans, pas de dot ou du moins peu de chose, mais jolie comme un cœur et douce comme un ange. Excellente et vieille famille du Dauphiné. Un oncle général, un autre membre de l'Institut. Son défunt père, de son vivant armateur à Bordeaux après la perte de sa fortune. Tous gens du monde et du meilleur. Je vous les ferai connaître d'ici à quelques jours.

—Le nom de cette perle rare ?

—Mlle Agathe de la Jobardière, et vous savez que les la Jobardières ont eu un ancêtre à la quatrième Croisade.

La présentation eut lieu.

Mlle Agathe de la Jobardière était vraiment délicieuse, la famille très convenable... Il me semblait bien pourtant avoir vu mademoiselle Agathe quelque part ?...

Serait-ce chez les d'Argencour où j'ai passé une partie de l'été dernier ? Non ! Chez les Pigelevant de la Montagne Russe où j'ai chassé cette année ? Non ! Mais où diable ais-je vu cette figure-là ? Un éclair ! Je me souviens... Mlle Agathe de la Jobardière c'est... mon ancienne gouvernante de confiance, Mme Rose Pompon !

Inutile de dire que tout a été rompu et que je suis encore à rendre visite à cette excellente Madame de Piedbleus.

Dame, ça m'a donné un coup là, et j'ai fait vœu de rester célibataire, comme mon père, et de laisser à mes enfants un nom immaculé.

L'honneur avant tout, c'est la devise des Simplenville.

Pour copie conforme :

PARISIEN.

## UNE COMPARAISON

*La dame du manoir.*—Eh bien, père Blazinet, comment va le ménage !  
 T'oujours unis ?

*Le père Blazinet.*—Rien de trop, Madame, rien de trop. Sauf le respect que je dois à Madame, les femmes c'est tout le contraire des pommes : Elles s'agrippent en devenant mûres.

## UN VRAI SYBARITE



*Mlle Johnson.* — Massa Sambo, li ai entendu die que vous laviez la vaisselle à l'Hôtel Ichelieu et que vous faisiez à vous quate dollas pa semaine. C'est joli ! Vous faites assez pou vous maie !

*Mr Sambo.* — Oui ! Mais je péfè esté célibataire et mené une vie de spot. Je suis sybarite, moi.

## CADET

Il était gris, de taille moyenne ; il avait l'œil intelligent, le poil bien lustré, la tête fine et répondait au nom de Cadet...

Voici comment l'auteur des *Huguenots*, que l'Opéra vient de reprendre, fit sa connaissance :

Meyerbeer adorait les bois, les champs, les vallées pittoresques et les montagnes. Il allait, chaque année, passer quelques mois à Spa, qui était alors (vers 1845) une station extrêmement fréquentée. Il se levait de grand matin, comme tous les travailleurs, se coiffait d'un chapeau de paille, s'armait d'un parapluie et s'en allait droit devant lui pendant des heures, rêvassant, chantonnant, cherchant des mélodies et des combinaisons harmoniques. Un jour, il se trouva fatigué et résolut de remplacer sa promenade à pied par une séance d'équitation. Il fit venir un cheval ne prit même pas la peine de l'examiner, l'enfourcha, lui lâcha la bride et quitta la ville au petit trot.

Le loueur, sachant à quel personnage illustre la monture qu'on lui demandait était destinée, avait choisi la plus belle bête de ses écuries, une jument de six ans, douce d'allure, mais un peu fringante, et qui avait besoin d'être fermement tenue... L'innocent Meyerbeer ignorait toutes ces choses. Arrivé sur la grande route, il tomba dans ses rêveries accoutumées et oublia totalement son coursier. La jument, voyant à qui elle avait affaire, ne manqua pas d'en abuser. Elle s'engagea dans de frais sentiers bordés d'herbes savoureuses, et broutant, décrivant des zigzags capricieux, elle grimpa jusque sur la crête d'une colline, puis s'arrêta brusquement... Meyerbeer, toujours perdu en ces réflexions, fermait les yeux à demi et s'engourdissait dans une molle béatitude, lorsque tout à coup un cri d'effroi retentit à ses côtés :

— Monsieur ! monsieur ! retenez votre cheval ! Vous allez tomber !

Le musicien ouvrit les yeux et frissonna de la tête aux pieds. La jument, tentée par une jolie touffe de gonêt, s'était avancée jusqu'à l'extrême bord d'une crevasse, profonde de quarante mètres. Un faux mouvement, un caillou malencontreux, et la monture et le cavalier roulaient dans l'abîme. On accourut à l'aide de Meyerbeer ; on l'enleva de selle, on ramena le cheval sur le grand chemin. Et l'auteur de *Robert*, délivré de ses angoisses, revint pédestrement, en tenant par la bride son destrier. Il jura de renoncer à tout jamais aux dangereux plaisirs de l'équitation.

C'est alors qu'on lui présenta Cadet...

\* \* \*

Celui-là était sage et prudent, et modeste comme tous ceux de sa race. Il suffisait de le voir pour être immédiatement rassuré. Ses reins portaient une selle, ou plutôt un cacolet, sorte de fauteuil en velours rouge, dans lequel on s'installait confortablement. N'était le bercement cadencé de la monture, on pouvait se croire au coin de son feu. Enfin, pour supplément de garantie, l'âne était accompagné d'un ânier. C'était un beau garçon, surnommé le Grand Lambert ; il venait du régiment, fumait comme un onragé, et baragouinait assez agréablement le français. Grand, serré dans une veste en drap bleu, planté à côté de Cadet, il avait une allure vraiment martiale. En l'apercevant, Meyerbeer fut séduit... et rassuré. Avec un tel compagnon de route, plus d'escapades, plus de catastrophes à redouter. Il adopta Cadet et le Grand Lambert. Et il leur ordonna de

venir le prendre chaque matin, à huit heures, au saut du lit. Et chaque matin, les voisins de Meyerbeer purent contempler la scène suivante : Le Grand Lambert, bien frisé, et Cadet tout pomponné entraînaient dans le jardinet du maître. L'âne se rangeait au milieu d'une allée ; une chaise était posée près de lui. Meyerbeer arrivait, dégingolait les marches de son perion, grimpait sur la chaise et se hissait sur Cadet. Il se carrait, prenait ses aises, puis, d'une voix sonore :

— Lambert, demandait-il, fera-t-il beau aujourd'hui ?

— Oui, monsieur, il fera très beau, répondait invariablement l'ânier.

Le maître souriait :

— Alors, je vais prendre mon parapluie...

On lui apportait son parapluie — fidèle ami, sans lequel il n'aurait pu vivre ; il rabattait son grand chapeau de paille sur ses yeux. Le Grand Lambert allumait sa pipe, faisait claquer son fouet, et l'on se dirigeait vers la campagne...

\* \* \*

Alors Meyerbeer nageait en pleine béatitude. Il oubliait ses préoccupations, ses soucis, l'ennui des répétitions futures ; il ne songeait plus ni aux fâcheux directeurs, ni aux chanteuses récalcitrantes, ni aux chefs d'orchestre indisciplinés. Il s'adonnait à une délicieuse, à une divine, à une extatique contemplation... Il écoutait d'une oreille un peu distraite ces mille confus murmures qui s'élèvent des champs : la voix rude du laboureur qui fredonne une chanson, le tintement lointain de la cloche, le bourdonnement des cigales... Et ces bruits, à peine perçus, se transformaient, s'épuraient en lui et lui suggéraient de suaves mélodies.

C'est ainsi que le refrain naïf d'une lavandière donna naissance à la valse du *Pardon de Ploërmel*, et que le bruissement d'une source sur un lit de mousse détermina l'impression d'où sortit l'exquise berceuse de *Dinorah*... On peut dire que l'artiste passa, juché sur le dos de son âne, quelques-uns des plus doux instants de sa vie.

Il se grisait de soleil, il s'enivrait de parfums agrestes, il jouissait de sa solitude, délivré de la curiosité banale des badauds et des fâcheux. Il s'absorbait tellement en cette nonchalante rêverie, qu'il en oubliait les exigences fondamentales de la vie matérielle.

Un jour, nous conte son biographe, Eugène Cady, l'auteur de la mince plaquette à laquelle j'emprunte ces renseignements, il revint très tard dans la soirée, après avoir passé de longues heures au milieu des bois. Exténué, il se laissa tomber dans un fauteuil ; son valet de chambre Karl s'en fut chercher un docteur du voisinage qui s'empressa d'accourir. Il trouva l'illustre malade sans pouls et le visage altéré. Aussitôt, appelant la cuisinière :

— Marianne, lui dit-il, depuis combien de temps votre maître n'a-t-il mangé ?

— Dame ! monsieur, je ne sais pas, il est toujours dans sa musique, et quand ça lui prend, voyez-vous, il n'y a pas à approcher, il s'enferme tout

## UN VRAI SPORT



*Louison.* — Ce que je suis content que l'école soit commencée. Ne l'es-tu pas, toi Joson ?

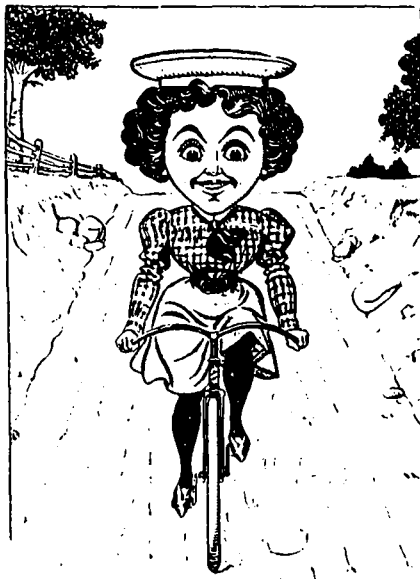
*James.* — Pourquoi ?

*Louison.* — Pourquoi ? Mais on a deux fois plus de plaisir à pêcher et à jouer pendant ce temps-là ; c'est même du plaisir de ne rien prendre !

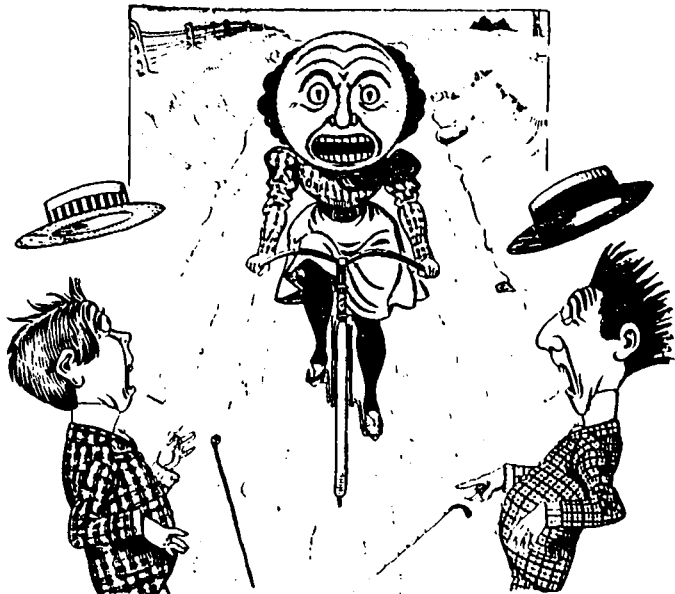
## INGÉNIOSITÉ



I  
Mlle Finescièle. — Attendez un peu, messieurs les ducs, je vais vous donner quelque chose à voir...



II  
... Tiens, en voilà deux en bas de la côte ; nous allons rire un peu...



III  
(Passant la tête baissée) ... J'aurais pourtant bien voulu voir la figure qu'ils ont faite.

seul et défend sévèrement qu'on le dérange. Il est parti ce matin sans avoir déjeuné...

— Vite, une tasse de chocolat, et, dans vingt minutes, deux côtelettes et un verre de vieux bordeaux.

Le lendemain, le médecin passa à l'hôtel de Meyerbeer et trouva son malade déjà debout et plus gaillard que jamais.

— Hé bien ! fit-il en souriant... Déjà sur pied, après cette grave maladie d'hier ?

— Mais qu'est ce donc que j'ai eu, docteur ?

— La belle question ! Vous aviez oublié de manger depuis la veille...

\* \* \*

Cependant, le bruit s'était répandu dans Spa que l'auteur des *Huguenots* partait chaque matin de chez lui, assis sur un âne, et tenant sous le bras un énorme parapluie. Vous savez combien les petites villes, et surtout les petites villes d'eaux, sont cancanières. La moindre bagatelle amuse la curiosité et le désœuvrement des baigneurs. Chacun voulut contempler l'illustre maître en son grotesque équipage.

Le premier jour, Meyerbeer ne rencontra qu'un étranger dans les rues ; le second, il en aperçut une dizaine ; le troisième jour, toutes les fenêtres s'ouvrirent sur son passage ; le huitième, il fut obligé de fendre la foule qui s'était massée devant sa porte.

Le pauvre musicien était au supplice. Il haïssait les manifestations publiques — souvent, d'ailleurs, il surprenait un éclair de moquerie dans les coups d'œil furtifs qu'on lui jetait. D'autre part, il lui en coûtait de renoncer à ses chères promenades. Il usa d'un stratagème. Il feignit de reprendre ses excursions pédestres et se rendit régulièrement tous les jours, vers huit heures du matin, chez son ami Jules Janin, qui demeurait dans les faubourgs de la ville. Là, il retrouvait, soigneusement abrités contre les regards profanes, son âne et son ânier, Cadet et le Grand Lambert, qui l'attendaient sous les armes.

Le bon Janin, prévenu, descendait clopin clopant l'escalier de son chalet et apparaissait en bras de chemise, le gilet déboutonné, le ventre secoué par son gros rire communicatif.

— Veyons, Janin, lui disait Meyerbeer, vous allez m'accompagner. Faites venir un autre âne !...

— Un âne ! répliquait Janin. Vous n'y pensez pas ! Il s'aplatirait sous moi comme une galette !

Et Meyerbeer partait seul, heureux peut-être, à part lui, de ce que Janin eût décliné son offre polie.

\* \* \*

M. Eugène Cady me paraît avoir été un ami assez intime de Meyerbeer. J'espérais trouver dans son opuscule quelques détails sur l'œuvre du maître, quelques confidences sur son esthétique. Mais M. Cady n'a pas osé s'aventurer sur ce terrain. Il s'y sent apparemment mal à l'aise. Il craint de dire ce qu'il pense de la musique moderne et de cet autre Allemand — Richard Wagner — qui accapare, pour le moment la faveur publique. En attendant qu'un retour d'opinion rajouisse la gloire de l'auteur de *L'Africain*, M. Eugène Cady, se cantonnant sur le terrain de l'anecdote, préfère nous entretenir modestement de l'âne de Meyerbeer...

Que devint-il ce quadrupède ? Fut-il acheté par un Anglais ? Fut-il exhibé par Barnum dans sa fameuse ménagerie ? Fut-il entretenu aux frais de la ville ? Suivit-il à Paris l'auteur de *Robert* ? Fut-il une fin glorieuse, héroïque ou remarquable ? Cadet mourut simplement de maladie, comme la plupart des ânes et des humains, et une main pieuse consacra à sa mémoire ces quelques vers :

Jamais âne royal ne fut plus grand, plus digne ;  
Son port majestueux, son regard assuré,

Tout trahissait un prince !... Harnais neuf, bride insigne,  
Rien n'y manquait, ma foi ! Choyé, doré, paré,  
L'animal eût bien pu nous vendre des reliques  
Si Dieu ne l'eût privé de voix...  
Tristes regrets, destins iniques,  
Il a toujours manqué quelque chose à nos rois !...

Ces vers sont médiocres ; ils sont presque aussi mauvais que ceux du *Prophète* et des *Huguenots*. Il était écrit que l'ombre de Scribo planerait, non seulement sur Meyerbeer, mais encore sur son âne !...

Pauvre Cadet !...

ADOLPHE BRISSON.

## LA VRAIE SOLUTION

*Mr Bonnebille*. — C'est bien curieux, docteur, chaque fois que je fûme après le repas, j'ai des éblouissements. Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour cela ?

*Le docteur*. — Ne fûmez pas.

*Mr Bonnebille (interloqué)*. — Tiens, ma foi, je n'y avais pas pensé.

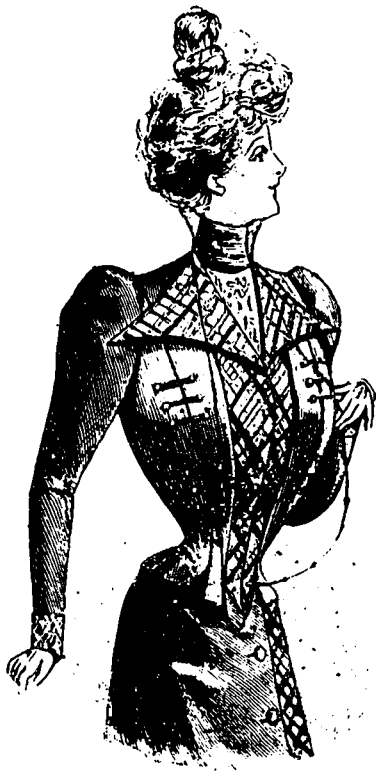
Nos finesses, en politique, tournent presque toujours au profit de nos adversaires. — G. M. VALTOUR.

## DEVINETTE



Où est le chasseur ?

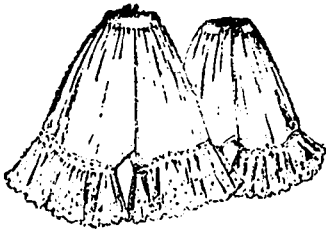
## MODES PARISIENNES



ROBE EN POPELINE DE LAINE VERT "LÉZARD" ET TAFFETAS ÉCOSSAIS — La jupe, coupée en trois l's, doublée de silkéin, est garnie de boutons de fantaisie en jais et d'une quille de taffetas écossais ; elle est plate derrière et garnie de petits boutons. Le corsage-veste, à basques à crâneaux, se compose d'un dos ajusté, petits côtés de dos et de devant ; et d'un devant avec pinces de chaque côté et plis, garni de petites ganses noires, fixé par des boutons ; ce devant s'ouvre sur un gilet boutonné, en taffetas, garni de deux grands revers qui encadrent une guimpe de guipure posée sur transparent de satin blanc, surmontée d'un col de soie rouge cerise ; manches à coudes, revers en écossais. Matériaux : 7 verges  $\frac{1}{2}$  de popeline en 1 verge  $\frac{1}{2}$  de large, 2 verges  $\frac{1}{2}$  de taffetas,  $\frac{1}{2}$  verge de guipure et satin.

## Patrons "Up to Date"

(Primes du SAMEDI)



No 222.—Pantalon Ombrelle pour dame.

No 222.—Bien des personnes achètent leur linge tout fait, mais il en est qui préfèrent le confectionner à la maison et c'est à ces personnes que nous offrons un modèle unissant le confortable à l'hygiène. Il est très ample, ouvert et le matériel employé est une étoffe blanche : nansouck, etc., avec volant dans le bas en broderie ou dentelles et, comme bandes, un entre-deux en broderie assortie. Le haut est froncé dans une ceinture ronde se boutonnant derrière. Si le volant est de même étoffe que le pantalon, il faut 3 verges d'étoffe en 36 pouces de largeur pour une dame de grandeur moyenne.

Le No 222 est coupé dans les grandeurs 22, 24, 26, 28 et 30 pouces, tour de taille.

No 286.—Ce joli petit habillement comprend une blouse en toile ou en lawn avec pantalon court venant au genou et jaquette en serge gris cadet, garni en gulon noir. La blouse est ajustée par des coutures d'épaule et de dessous de bras ; elle s'attache sur le devant par un pli plat garni d'un entre-deux. La manche est à une seule couture un peu froncée à l'épaule avec, au bas, un poignet retourné garni d'un petit froncé de broderie. Le cou se termine par un large col matelot lequel est garni d'un petit froncé semblable à celui des poignets. Le pantalon est fait avec couture en dedans et en dehors de la jambe ; on y ajoute les poches si nécessaires aux petits garçons. La jaquette a une couture dans le milieu du dos et sur les épaules ; le devant formant petits revers en haut, lequel est doublé pareil. Elle est entièrement doublée.

Il faut 1 verge  $\frac{1}{2}$  d'étoffe de 44 pouces de largeur pour faire ce petit



No 286.—Habillement pour petit garçon.

vêtement s'il est destiné à un enfant de 6 ans. 1 verge  $\frac{1}{2}$  en 36 pouces pour la blouse.

Le No 286 est coupé dans les grandeurs de 4 et 6 ans.

## COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

## LUXE DE MONDAINES

Notre malicieux confrère Pierre Valdagne se trouvait l'autre jour, en wagon, assis juste en face d'une jeune femme fort élégante. Il se prit à la regarder. Puis, sur certaines constatations, une idée lui venant, il tira un crayon de sa poche et, en marge d'un journal, il écrivit ce qui suit, non sans appuyer de coups d'œil furtifs sa suggestive statistique :

"La chaîne sautoir doit coûter dans les 200 ; la montre et le nœud qui la tient, de l'or sans pierreries, 400. Broche assez simple, 60 ; le face-à-mains avec les initiales en petits brillants, 80. Nous en sommes à 740 francs. Rencontons un peu. Qu'y a-t-il aux oreilles ? Deux perles ; pas très grosses, mais belles ; mettons 2,000. Elles les valent. Peigne d'écaïlle très haut, 80 ; l'épingle de chapeau... deux épingles de chapeau, 60 francs environ. Où en suis-je ! 740, 2,000, 80 et 60, ça fait 2,880. Ah !... trois bracelets ; un très beau, gros brillant entre deux émeraudes, c'est une affaire de 1,500 francs ; les autres 500 en tout, encore 2 000. Donc, 4,880 francs.

"Le petit nécessaire d'or complet, au moins 500. Additionnons : 5,380.

Les bagues, je les devine sous le gant. Je n'exagérerai rien en les estimant 500. J'en suis à 5,880. Maintenant : chapeau, 60, collet 80 ; costume, 300 ; dessous, 200 ; j'arrive à 6,520. Diable ! Et ce joli manche d'ombrelle : une tête de canard en cristal avec les yeux de rubis ; c'est une ombrelle de 80 francs. J'oublie le tour de cou en plumes blanches, encore 80 francs. Je dis donc 6,680 francs. Arrondissons, pour être raisonnable : 6,500 francs."

Eh bien, cette jeune femme était relativement simple. Chaque fois qu'elle faisait un pas, c'était 6,500 francs qu'elle mobilisait... et elle n'était qu'en toilette de ville. Elle n'avait en somme que l'indispensable !

Aussi, en descendant du wagon, notre confrère, pris d'effroi, ne put s'empêcher de murmurer :

—Pauvre mari ! X...

## PAS LE TEMPS

Le garçon (au monsieur qui, depuis un quart d'heure, est absorbé dans la contemplation du menu).—Que désirez-vous manger, Monsieur ?

Le client (distrain).—Je n'ai pas le temps de tenir conversation en ce moment. Vous me demanderez cela après dîner.

## POUR UNE PIASTRE

La petite Emma (minaudant).—Monsieur Dulingot, dites-moi donc un peu. Etes-vous bien riche, vous ?

Mr Dulingot (interloqué).—Mais je ne le sais pas moi-même, petite. Pourquoi me demande-tu cela ?

La petite Emma.—C'est que grande sœur m'a dit qu'elle donnerait bien une piastre pour le savoir et alors j'ai pensé que je pourrais bien la gagner si vous vouliez me dire la vérité. Ça vaut la peine, hein, pour une piastre ?

## PAR PROCURATION

Mme Visillefée (en visite, à la petite fille de la maison).—Viens donc me donner un bon bec, Ernestine !

La petite Ernestine.—Dis, maman, vas-y donc pour moi.

## BONNE RAISON

Lui.—Je sais parfaitement comment il faut s'y prendre pour conduire ma femme.

Elle.—Et pourquoi, alors, ne le faites-vous pas ?

Lui.—Elle est si obstinée, qu'elle ne veut pas se laisser faire.

## UN CHANGEMENT



Boul'au.—J'avais compris que vous achetiez un chien pour tenir les voleurs éloignés !

Rouleau.—Parfaitement.

Boul'au.—Et, alors, vous n'êtes plus troublé la nuit, maintenant ?

Rouleau.—Seulement par le chien.

# Le Manque d'Appétit

est aussi douloureux que la fatigue de la tête ou des membres. Il arrive un moment où vous ne savez vraiment ce que vous désirez. C'est le temps où vous avez absolument besoin d'une tasse de

# BOVRIL

afin de donner au système épuisé la nourriture nécessaire, et cela sans le surcharger : aux organes digestifs toute la force nécessaire au travail qu'ils doivent accomplir.

**BOVRIL** fait pour le système vital ce que ne peut faire nulle autre chose. Il rétablit la vigueur, maintient la santé et combat les attaques de la maladie. Il convient aux jeunes et aux vieux, à l'invalidé comme à l'athlète.

## BOVRIL, Limited

30 Farringdon Street,  
Londres (Angleterre).

25 et 27 Rue Saint-Pierre,  
Montreal (Canada).

### TRIO DE PROVERBES

A tout moulin il faut de l'eau.  
×  
N'approche pas la paille du feu.  
×  
Tout bois a son défaut.  
SANCHO PANÇA.

### Une Recette par Semaine

#### NETTOYAGE DES GANTS

Mlle S... (Ottawa) — Voici une recette pour ce que vous m'avez demandé. Beaucoup de personnes soigneuses et économes tiennent à nettoyer elles-mêmes leurs gants.

La benzine a du bon ; mais son odeur est désagréable et persistante. On lui préfère l'essence légère de pétrole. Mais l'ennui est qu'il faut sécher le gant sur la main, et les accidents sont toujours à craindre.

On obtient de bons résultats en frottant les gants avec une flanelle imprégnée de :

Savon en poudre... 1/2 livre  
Eau filtrée... 10 onces  
Eau de javelle... 10 onces  
Ammoniaque... 1/2 d'once

On peut aussi laver les gants avec une mixture composée de 1/2 d'once de carbonate de soude dans une pinte de lait.

Le séchage se fait avec un fer à fri-ser chauffé en interposant du papier buvard ou un linge fin entre le fer et la peau humide.

B. DE S.

### Variétés et Informations

#### BICYCLETTE A MUSIQUE !

O cyclisme, voilà bien de tes coups ! Un industriel de Hambourg, si nous en croyons la *Vie Marseillaise*, vient d'organiser une combinaison de bicyclette avec boîte à musique qu'on appelle le *Troubadour*. L'appareil musical ne prend pas beaucoup de place ; il est actionné par le mouvement des pédales et se fixe au guidon de la bicyclette ; il contient sept pièces métalliques qu'on peut changer à volonté, en variant ainsi à l'infini le répertoire du vélocipède. En attendant mieux, l'inventeur a déjà fabriqué un stock de cinq cents morceaux, ce qui paraît

suffisant pour le moment. Un cyclo-mètre fonctionne en même temps en guise de métronome et règle le mouvement dans lequel le morceau doit être joué ; mais le vélocipédiste ne peut pas dépasser la vitesse de 15 kilomètres par heure, s'il ne veut compromettre l'exécution pondérée de la musique. Cette vitesse est évidemment suffisante pour un *allegro furioso*.

La police de Hambourg a déjà examiné le vélocipède musical au point de vue des dangers qu'il pourrait présenter pour la circulation, et l'a admis sans aucune difficulté. L'inventeur rêve maintenant de construire des bicyclettes musicales formant orchestre, pour les sociétés de cyclistes qui sont légion en Allemagne. Chaque bicyclette porterait une boîte à musique ne contenant que l'imitation d'un seul instrument ; les cyclistes réunis, marchant ensemble et réglés par le fameux cyclo-mètre-métronome pour une vitesse mathématiquement identique, donneraient ainsi l'impression d'un orchestre. On trouvera en Allemagne, certainement, beaucoup de vélocipédistes disposés à se divertir au moyen de l'orchestre automatique que l'ingénieur inventeur de Hambourg est en train de construire. Produire une symphonie de Beethoven tout en pédalant, quel rêve, ou plutôt quel cauchemar ! Car, lorsque cette invention se sera généralisée, ce sera à ne plus sortir de chez soi.

Comme si le piano ne suffisait pas !

#### LE NOMBRE DE MAISONS DANS LES GRANDES VILLES

Voici quelques chiffres comparatifs intéressants sur la population de plusieurs grandes cités d'Europe et des Etats-Unis. New-York ne compterait pas moins de 115,000 maisons donnant chacune asile à 18 personnes. Londres n'a pas moins de 600,000 habitations renfermant chacune 7 habitants. Cette dernière capitale s'est très rapidement augmentée ; au commencement de ce siècle, elle ne comptait guère que 130,000 maisons. Sa population a suivi la même progression, et de 900,000 habitants elle est montée de nos jours jusqu'à 4,200,000. Le nombre des demeures s'est accru, comme on le voit, dans des proportions moindres que celui de leurs occupants.

Paris aurait à ce jour 85,000 maisons ; il n'en comptait que 70,000 au moment de la campagne franco-alle-

# Mme FÉLIX VAILLANCOURT

Souffrait depuis plusieurs années de Graves Maladies occasionnées par le Retour de l'Age

Elle abandonne les médecins et tous les remèdes pour prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, qui l'ont guérie en peu de temps

Elle recommande à toutes les femmes malades de ne plus souffrir mais de se guérir en prenant les Pilules Rouges du Dr Coderre. Le seul Remède pour les Femmes Malades

La période la plus critique dans la vie d'une femme est celle de la cessation de la menstruation, ou ce qu'on appelle généralement le retour de l'âge. Les symptômes qui l'accompagnent sont des attaques d'évanouissement, étourdissements, mal de tête, débilité générale, épuisement, sentiment de mélancolie, hystérie, douleurs dans les reins et tous les membres. Le changement varie pour le mieux ou pour le pire. Si les femmes ont la précaution de fortifier leur système de manière à éviter les ravages des symptômes qui accompagnent le changement, ce sera pour le mieux. Pour cela il n'existe pas de remède qui égale les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles purifient le sang en agissant sur le système sexuel, diminuent la sévérité de cette période critique, et finalement laissent à la malade la jouissance d'une santé robuste. Toutes les femmes approchant vers la période critique devraient faire usage des Pilules Rouges du Dr Coderre. Ecoutez ce que dit Mme Vaillancourt : " Depuis cinq ans, j'ai constamment souffert de plusieurs maladies occasionnées par le retour de l'âge. J'avais toujours mal à la tête, à l'estomac, aux reins. J'étais d'une faiblesse extrême et ressentais des douleurs partout. J'avais aussi de fréquents étourdissements qui me ren laissent pres- que aveugle. Je n'avais pas d'appétit et pas la force de rien faire, pas même de soigner. Une amie me voyant si malade me suggéra de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. J'en fis l'essai, et elles m'ont complètement guérie. Je mange bien, je travaille avec courage, enfin je suis heureuse, car je ne souffre plus. J'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr Coderre à plusieurs dames et je les recommanderai encore, car je trouve que c'est un remède inimitable." Mme FÉLIX VAILLANCOURT, 175 rue Wolfe, Montréal.



MME FÉLIX VAILLANCOURT

étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, dépression de l'esprit ou mélancolie ; aux femmes pâles et faibles, les Pilules Rouges du Dr Coderre font du sang rouge, riche et pur, elles rendent les joues roses, les yeux ternes luisants, l'appétit aux estomacs faibles, celles qui la maladie rend de mauvaise humeur deviennent souriantes et courageuses, les femmes nerveuses qui ne peuvent dormir recouvrent le sommeil. Rien de contagieux dans les Pilules Rouges du Dr Coderre, elles peuvent être prises par la femme la plus délicate, elles sont surtout recommandées aux femmes enceintes, elles donneront des forces à la mère, et aideront à la formation de l'enfant. Nous n'inventons rien, ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai, ne soyez pas surprises, elles sont pour les femmes, c'est pourquoi elles gué-

rissent toutes les femmes. *Rappelez-vous* que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste des plus éminents pour les maladies des femmes. Envoyez-lui une description complète de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement. Le médecin vous répondra confidentiellement et *absolument pour rien*. Il vous donnera de bons conseils, comment vous soigner et vous guérir. Ne retardez pas. Ecrivez de suite. Adressez comme suit : *Department Medical, Boite 200, Montreal*. En garde contre les pilules qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c, la boîte. Ces pilules ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations, *refusez-les*. Elles vous feront plus de tort que de bien. Ces imitations vendues à bon marché contiennent presque toujours de la morphine, de la strychnine et de l'arsenic, et comme vous le savez, ces drogues sont dangereuses. Si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, envoyez-nous 50 cents en timbres canadiens ou américains pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre dure plus longtemps qu'aucune bouteille de remède que vous payez une piastre. Nous envoyons les Pilules Rouges du Dr Coderre au Canada et aux Etats-Unis ; pas de douane à payer. Faites enregistrer toutes vos lettres contenant de l'argent. Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez : COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINNE, MONTREAL.

mande et 28,000 seulement à la fin des guerres de Napoléon. La moyenne des personnes y résidant est de 26 par habitation, chiffre très considérable et proche du double de celui de New-York. Philadelphie, le type des villes les plus modernes, enregistre 137,000 maisons pour un million environ d'habitants ; sa population est moins dense qu'à Londres.

Curieuse réflexion d'un brave homme à qui son ami, voyageant en Suisse, vient d'écrire : " Arrivé là, j'ai dû m'arrêter ; j'avais de la neige jusqu'au "genou"...

— Miséricorde ! s'écria l'autre, apitoyé, il en a donc par-dessus la tête !

#### UNE VÉRITÉ PURE

Dans le cas de rhume, de mal de gorge, de grippes, le *Bain Rhumal* soulage immédiatement et guérit toujours.

C'est l'instant du dessert. On apporte un superbe gâteau sur la table.

— J'en veux, fait Toto.

— Tu n'as plus faim, lui dit son père, et tu ne saurais avaler une bouchée de plus.

— Oh ! si, papa, en me tenant debout.

BUY



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

**Bibliographie**

BROCHURE INTÉRESSANTE

M. Raoul Renault prépare, à l'occasion des fêtes de Champlain et de l'exposition de Québec, une jolie brochure souvenir d'environ 150 pages, grand format. Cette brochure contiendra des études sur Champlain, sa vie et ses œuvres et sur d'autres sujets historiques par MM. Benjamin Sulte, N. E. Dionne, J. Edmond Roy, Ernest Gagnon, J. B. Caouette et plusieurs autres. Ces études sont illustrées de gravures inédites. Le tirage est limité à 6,000 exemplaires. Donnez vos commandes d'avance si vous désirez vous en procurer. Prix 10cts, par la maille 12cts.

Prix spéciaux pour les dépôts de journaux et pour les libraires.

Un nombre restreint d'annonces seront prises. Adressez vos commandes à Raoul Renault, Québec.

Fragment de conversation dans un salon :

— Il paraît, docteur, que vous gagnez beaucoup d'argent ?

— Mon Dieu, madame, pas autant qu'on pourrait croire... Cependant mes clients me font vivre...

— Leur rendez-vous la pareille au moins ?

Un intérieur :

JANE. — Je crois que décidément Henri va bientôt demander ma main... il me dit constamment que ses affaires vont très bien...

MARIE. — C'est un signe... certainement... mais moi, je suis encore bien plus sûre que Jacques a l'intention de m'épouser : il me demande constamment comment vont celles de papa !...

**IL EST PRÉCIEUX**

Le *Braune Rhumal* coûte peu, il est bon et facile à prendre pour les enfants comme pour les grandes personnes, et il guérit rapidement le rhume, la grippe, la bronchite, la coqueluche.

**HORACE PEPIN**

**Dentiste**

162 RUE SAINT-LAURENT  
Montréal.

Un sergent exerce des recrues. Naturellement, les jeunes bleus n'y comprennent rien. A la fin, exaspéré de voir qu'ils ne peuvent pas garder l'alignement, il leur crie :

— Halte ! Tas d'imbéciles ! Sortez des rangs et venez voir de quoi vous avez l'air !...

Voulez-vous être décoré par le Gouvernement ? Louez-le !

Voulez-vous louer votre appartement ? Décorez-le !

Un camelot parcourt le boulevard, un paquet de journaux à la main criant à tue-tête :

— Le nouveau ministère... la liste officielle...

Et par la force de l'habitude, il ajoute machinalement :

— ...des numéros gagnants !

L'ordonnance d'un officier prussien exaltait à un de ses camarades toutes les qualités de son supérieur :

— Il est bon, il est doux, il est poli, il est charmant ! Pourvu que je lui brosse bien ses habits, il est content.

— Et le mien, donc ! Il est bien plus facile à vivre encore : il bat mon uniforme tous les matins, quand j'ai fini de battre le sien !

— Vraiment ? dit l'autre, incrédule.

— Mais oui... Seulement il faut que j'aie mon habit sur le dos.

A l'école primaire :

— Victor, interroge l'instituteur, dites-moi quel est l'animal le plus susceptible de s'attacher à l'homme ?

L'élève après réflexion : Monsieur, c'est la sangsue.

**LA SOCIÉTÉ  
DES ECOLES GRATUITES  
DES ENFANTS PAUVRES**

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Arts a lieu tous les jours à 3h. p.m. et 8h. 30 p.m.  
L'école pour les enfants pauvres s'ouvrira le 1er Septembre.

Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

**RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A**

**DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.**

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage

**C. L. ESMONIN**

LE CÉLEBRE DERMATOLOGISTE  
1853 Rue Ste-Catherine, - Montréal

Guérit toutes les **Maladies de la Peau**, quelle qu'en soit l'ancienneté et la gravité. Un grand nombre de certificats attestent de guérisons, envoyés gratuitement, y compris celui de *M. F. Poirier*, imprimeur, 516 rue Craig, guéri radicalement d'un cas de pelade du cuir chevelu.

L'ami Boireau ayant rimé un élégant madrigal en l'honneur de la Bordelaise Ninette, apporta son compliment chez l'imprimeur qui, le barbare, débuta par une énorme coquille dans le titre.

Au lieu de : *A Ninette de Bordeaux*, il composa ainsi : *Anisette de Bordeaux*.

Faut-il avoir un faible pour les liqueurs fortes !

Une jolie définition du mot cri :

" Bruit désagréable produit par un violent effort de la gorge, pour lequel les grands chanteurs reçoivent beaucoup d'argent et les petits garçons le fouet."

Entre fumeurs :

— Je ne vois pas trop quel avantage ont ces pipes en terre auxquelles vous donnez la préférence.

— Oh ! si. Quand elles tombent, par exemple, on n'a pas besoin de se baisser pour les ramasser.

Un petit Savoyard voit des tortues à la vitrine d'un marchand de comestibles.

— Combien la bête ? demanda-t-il.

— Deux francs.

— Avec la boîte ?

Un aiguilleur du chemin de fer a perdu sa belle-mère lundi dernier.

A l'heure fixée pour les obsèques, le chef de gare le trouve à son poste.

— Comment ! Vous n'êtes pas à l'enterrement ?

— Non, Monsieur ; le service d'abord, le plaisir ensuite.

A la caserne.

Le sergent-major :

— Langlé et Meloneau, deux jours de salle de police, pour avoir envoyé, au moyen d'un glace, le soleil sur une civile qui passait...

Deux jeunes femmes parlent de leurs maris.

— Alors, tu crois que ton mari ne t'aime plus ?

— Sans doute, quand il m'embrasse maintenant, il ne m'enlève même plus ma poudre de riz.

A l'examen oral du baccalauréat :

— Pourriez-vous me dire, monsieur, demande l'examinateur au candidat, quel fut le fondateur de la monarchie en Portugal ?

Un voisin souffle :

— Alphonse IV.

Et le candidat, qui a mal entendu, de répondre d'un ton triomphant.

— C'est Alphonse Karr.

**LA CONSOMPTION GUÉRIE**

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouva que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparation et l'emploi. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.  
W. A. NOYES, 810 Powers' Block, Rochester, N. Y.

**RACIGOT, PERREault & CIE**

Fabricants et Importateurs de... **Chapelliers et Manchonniers**

**CHAPEAUX ET FOURRURES**

DES PLUS HAUTES NOUVEAUTÉS

**No 1549 RUE SAINTE-CATHERINE**

Porte voisine de F. Lapointe, marchand de meubles  
**MONTREAL.**

**COUPON - PRIME DU "SAMEDI"**

PATRON No .....  
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

01-INCLUS, 10 CENTINS

Prêtés d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

**QUERY FRERES**

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10  
**MONTREAL**

**Poirier,  
Bessette & Cie**

**IMPRIMEURS**

Commandes promptement  
exécutées, caractères  
de luxe.

... 516 RUE CRAIG  
**MONTREAL.**

Réunion publique.

Un quidam s'est précipité à la tribune pour flétrir, une fois de plus, l'infâme capital. Mais orateur novice, intimidé par la foule dès les premiers mots, il perd le fil de ses idées et bafouille lamentablement.

—Citoyens, bégaye-t-il, le veau d'or, le veau d'or...

Au fond de la salle, un auditeur impatient l'interrompt en goguenardant :

—Eh bien ! si le veau dort, ne le réveillez pas !

Un jeune homme se trouve dans un cruel embarras d'argent et cherche vainement comment il pourra se tirer d'affaire.

—Ecris à tes parents, lui dit un ami.

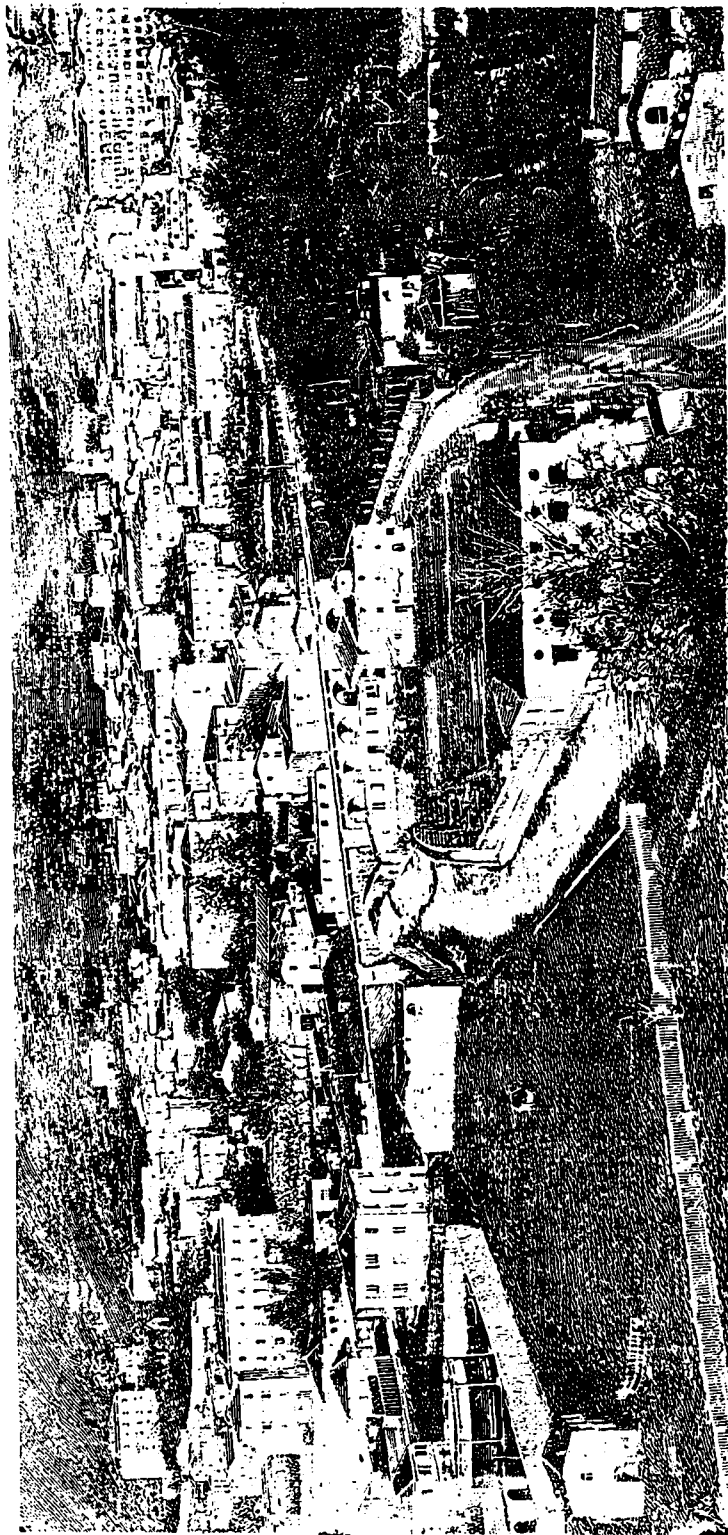
—Impossible ; ils ont coupé le câble !

On demandait à Calino :

—Est-ce que Jules est un de vos parents ? vous portez le même nom.

—Oh ! très éloigné... c'est le plus jeune de neuf enfants dont je suis l'aîné.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 142



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mme Brunette, P. Carrière, M. Savarin, O. Wilson, Mlle A. Aubertin, A. B. S. Bruneau, A. Porras, L. Warnault, A. Aumont, A. Courtemanche, J. Demers, J. H. De-Montigny, J. A. Dumais, O. Grandin, J. A. Phaneuf, J. Picard, J. B. Piquette, P. O. Richard, A. Robillard (Montréal), V. Prévost (Côte-des-Neiges, Q.), Miles Durocher, V. Savari (Hull, Q.), A. Boivin (Indian Lake, Q.), Dino (Joliette, Q.), O. A. R. G. J. Boucher (Kingsville, Q.), J. D. Roy (Lac Mégantic, Q.), J. Martel (Lorette, Q.), Mlle I. Pariseau (Milton East, Q.), F. X. Talbot (Ottawa, Ont.), Mme E. Lefleur (Québec, Q.), E. Vandoorme (Rivière du Loup Station, Q.), Mme L. Duhac (Sherbrooke, Q.), J. Lapierre, J. B. Roy (St-Antoine-de-Verchères, Q.), Mlle E. Pillon (St-Roch-de-Québec), A. Brousseau (St-Sauveur-de-Québec), L. Joron (Valleyfield, Q.), E. Groulin (Augusta, Me.), J. D. Thibault (Fall River, Mass.), A. Couture, S. Rousseau (Haverhill, Mass.), J. Goulet, J. M. Roy (Holyoke, Mass.), Mme J. E. Roy, Mlle M. St-Hilaire (Lewiston, N.Y.), Mlle D. Pelletier, N.

Languevin, P. Pagé (Lowell, Mass.), J. A. Dion (Manchester, Mass.), Mlle J. Fournier, E. A. Bournival (Manchester, N. H.), V. Barrois, J. Derbes, J. McDonald Duffino (Nouvelle-Orléans, La.), Mlle A. Métauer (Old Town, Me.), J. Desnoyers (Waitsfield, Vt.), Inconnu, Mlle Sophie Puyau, F. A. Puyau (Nouvelle-Orléans, La.)

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mme O. Wilson, 12 rue St-Morin, J. B. Paquette, 217 Frontenac, (Montréal), Mme E. Lefleur, 119 St-Olivier (Québec), S. Rousseau, 63 Beach (Haverhill, Mass.), Mme J. E. Roy, 11 Island (Lewiston, Me.)

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

### Troubles de Cuisine évités . . .

La femme qui se sert d'un poêle à bois ou au charbon pour la meilleure partie de son temps à la cuisine ; celle qui se sert d'un poêle à gaz prépare son repas pendant que l'autre attend que son feu s'allume. Le

## POELE DU MONTREAL CAS GO'Y

donne au plus haut point toutes les commodités pour la cuisine. Il est toujours prêt, ne manque jamais de s'allumer, il n'a pas besoin de tirage, n'est pas sale, ni fumée, et est une grande économie comparé au poêle à bois et à charbon. Il a tellement d'avantages qu'il faudrait un livre pour les indiquer. Ecrivez pour une copie de notre "Cuisine au Gaz", un pamphlet très utile et instructif, contenant un chapitre de recettes originales — envoi franco de port.

PRIX : No 8, \$16 ; No 9, \$25

en comptant. Nous montrons nos poêles grands, vous n'avez pas de note de plomber à payer ; ou, alors, nous vous montrons un de nos poêles No 8 dans votre maison pour \$6.00 par semaine et \$6.00 par an les deux années suivantes, après quoi le poêle devient votre propriété absolue.

Pour \$10.00, GÉNÉRATEURS À HAUTE CHAUDE, montés tout prêts à servir. CALORIFÈRES de toutes espèces pour chaudières à vapeur, chambres d'été, etc., etc.

The Montreal Gas Co'y  
... Gas Co'y  
5000  
New-York Lab.  
Place d'Armes  
MONTREAL

A. MORISSETTI, MONTR.

## BAINS

de Natation,  
Turcs,  
Russes et  
Privés . . .

### BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOUR DES DAMES : — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Entre ouvriers... fumistes.

—C'est drôle, tout de même ? voilà M. Brisson, un homme qui ne va jamais au café...

—Eh bien ?

—Il demeure justement rue de Mazagrand !

\*\*\*

Un professeur cherche à inculquer à son élève l'idée de la conscience.

—Voyons, lui dit-il, quand vous avez commis une mauvaise action, ne sentez-vous pas quelque part une douleur ?

—Oh ! si, monsieur, répond le potache en désignant la partie la plus charnue de son individu : là... quand papa s'en est aperçu et qu'y me fiche sa botte...

Un étudiant méridional pilote un sien oncle en déplacement momentané dans la " capitale ". Arrivé place de la Bourse, l'oncle admire comme il sied le monument. Il ajoute :

—Je ne savais pas que la Bourse était placée entre ces deux belles rangées d'arbres. Comment nomme-t-on cette promenade ?

Et le neveu, de son air le plus candide :

—Ça... c'est ce qu'on appelle le cours de la Bourse.

\*\*\*

On parle à table d'hôte d'un merveilleux écho que l'on peut rencontrer, à quelque distance de là, sur la frontière de France et d'Espagne.

—C'est merveilleux, s'écrie un habitant de la Garonne, quand on a parlé, on entend distinctement la voix sauter de roc en roc, de précipice en précipice, et aussitôt qu'elle a passé la frontière, l'écho prend l'accent espagnol.

SANS CONTESTE

Le Baume Rhumal guérit rapidement et sans conteste la coqueluche ; faites-en l'essai et vous serez convaincu.

### LISEZ

## "Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie tout en les romans . . .

Articles de Fonds par des écrivains distingués ; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

**\$1.00 PAR ANNÉE**

UNE PIASTRE PAR ANNÉE avec le choix sur une collection de chromolithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du Monde Canadien de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL,  
Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUFFI,  
Administrateur.



Faites dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électrolyse et par Anesthésie locale.

AVANT APRES

**J. G. A. GENDREAU,**  
DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.  
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Tel. Bell 784

**Dr F. T. DAUBIGNY**  
Médecin-Vétérinaire

Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

*Écurie de première classe*

**378 et 380 Rue Craig**  
MONTREAL

**Dr A. SAUCIER**  
DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.

**1716 RUE SAINTE-CATHERINE, . . . . MONTREAL**



**TRANCHE-PAIN** pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc . . .

**RASOIRS** Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de . . . . .

**COUTELLERIE** Importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez . . .

**L. J. A. SURVEYER, Quincailleur**  
6 Rue St-Laurent.

Gobseck marie son fils. Au moment de la célébration du mariage, celui-ci est rompu.

—Ce n'est pas ma fiancée que je regrette, dit le fils à son papa, mais les bijoux que j'ai déjà donnés.

Gobseck, joyeux. — J'avais tout prévu !... Ils étaient faux !

—Baptiste ! au lieu de médecin, vous m'amenez le vétérinaire ?

—Monsieur ne se plaignait-il pas d'avoir une fièvre de cheval.

\*\*\*

Au cimetière La Salle :  
Taupin, sortant du cimetière La Salle, où il vient de lire sur des centaines de tombes :  
"Bon mari... Bonne femme. Bonne épouse. Epouse dévouée, etc."  
—Décidément, c'est encore là que sont les meilleurs ménages !

Un piéton légèrement éméché, s'accoude sur le parapet du pont et regarde la Seine d'un coup d'œil plein de philosophie.

—Toi ! dit-il, en tutoyant familièrement la rivière, quand t'as trop pris de liquide, t'as une crue... tandis que moi, c'est tout le contraire, j'ai une cuite.

\*\*\*

A une réception officielle.  
—Je vous prenais pour le ministre.  
—Je suis son tailleur.  
—Alors, ça va bien, moi, je suis son bottier...

LES

**CIGARES et CIGARETTES**

**Chamberlain**

... SONT ...

**FIN DE SIECLE**

ESSAYEZ-LES !

**DIX Cents**

**50 ANS EN USAGE !**

**DONNEZ SIROP**  
AUX ENFANTS DU D<sup>r</sup> CODERRE

**PILULES** DE **Noix Longues** (Composées) De **McGALE**

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

**The Promotive of Arts Association, Ltd.**

Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

**48 RUE ST-LAURENT.**

**Distribution de Tableaux**  
ET D'OBJETS D'ART

**Tous les MERCREDIS**

Prix du billet, 10 cents

---

**Distribution Mensuelle**  
TOUS

**Les Premiers Mercredis du mois.**

Prix du billet, 25 cents.

Un monsieur se présente dans un bureau de perception des impôts et se rue vers l'employé en brandissant furieusement un papier vert.

—C'est odieux, hurle-t-il, vous m'imposez pour douze fenêtres et je n'en ai que sept, les autres sont des jours de souffrance !...

—Monsieur, répond philosophiquement le rond de cuir, il n'y a que ceux-là qui comptent dans la vie.

\*\*\*

Le député Balandard fait sauter la bande du "Journal officiel et, après avoir parcouru le compte rendu de la séance de la veille :

—Cette fois, dit-il à sa femme, "l'Officiel" constate que j'ai parlé...  
—Mais, tu n'as rien dit !...  
—Si, écoute : "Voix diverses : Non, non, la clôture !" Eh bien ? je suis une de ces voix là !

**LAPRES-DAVERGNE**  
Photographes

**NO 360 RUE ST DENIS**  
TÉL BELL 7283 MONTREAL  
MARCHAND 843 P. Q.

**Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 144**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Découpez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition : OFFICIER ET TAMBOUR.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez votre envoi formé et affranchi à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 21 août, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

**LA CHAMPAGNE CIGAR**



**PETIT DUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.**

"Ourling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.